

LES TRÉSORS DE LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE

COLLECTION DIRIGÉE PAR
EDMOND JALOUX

RACINE

RACINE

THÉÂTRE

RACINE

LA THÉBAÏDE - ALEXANDRE

ANDROMAQUE

I

ÉDITIONS D'ART ALBERT SKIRA
GENÈVE

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București

Cota 11 3213 877

B.C.U. "CAROL I" BUCURESTI



C20102044

0250/10

Notre texte a été établi d'après l'édition parue en 1697
chez Claude Barbin à Paris.

*Privilège accordé à Denys Thierry et
Registré sur le Livre de la Communauté
des Libraires et Imprimeurs de Paris le
21 juillet 1696. Ledit Thierry a associé
au dit Privilège, Claude Barbin, et Pierre
Trabouillet, Libraires à Paris.*

Pour tout éditeur du théâtre de Racine se posent deux problèmes : l'orthographe et la ponctuation.

L'orthographe du XVII^e siècle diffère déjà de la nôtre. Fallait-il la conserver cependant et présenter un texte réservé à l'érudit, tout armé de difficultés, dont chacune est légère, mais qui demande au lecteur un effort supplémentaire inutile, puisque toute son attention doit se concentrer sur une œuvre d'une extrême densité. Nous avons donc choisi l'orthographe moderne en corrigeant les erreurs manifestes, tout en respectant cependant, quand elle est indispensable, l'orthographe originale des rimes.

Avec la ponctuation, il en allait tout autrement. La ponctuation moderne modifie parfois le sens des phrases de Racine et autorise souvent cette diction trop déclamatoire qui est la plus répandue. On voit bien ici que Racine l'eût réprouvée, soit par sa façon de ponctuer et de distribuer les éléments de la phrase, soit par sa réserve à l'égard du point d'exclamation. Aussi avons-nous conservé la ponctuation de l'édition de 1697, la dernière que Racine ait vue et révisée lui-même. Notre édition n'a donc pas seulement pour but de présenter Racine dans un bel aspect typographique, mais aussi d'attirer l'attention sur la façon dont lui-même entendait que ses œuvres fussent jouées. Dans les cas douteux, nous avons consulté les éditions suivantes qui nous ont été d'un grand secours : Œuvres de Racine ; Claude Barbin, 1676 — Denys Thierry, 1679 — Pierre Trabouillet, 1687 — Paul Mesnard, *Les grands Écrivains de la France*, 1865 — Lucien Dubech, *La Cité des Livres*, 1924 — Gonzague Truc, *Les Textes Français*, 1929-1930 — Edmond Pilon et René Groos, *La Pléiade*, 1931.

LA THÉBAÏDE
OU
LES FRÈRES ENNEMIS

1664

A MONSEIGNEUR LE DUC DE SAINT-AIGNAN

PAIR DE FRANCE

MONSEIGNEUR,

C 2201040 44

*J*E vous présente un ouvrage qui n'a peut-être rien de considérable que l'honneur de vous avoir plu. Mais véritablement cet honneur est quelque chose de si grand pour moi que quand ma pièce ne m'aurait produit que cet avantage, je pourrais dire que son succès aurait passé mes espérances. Et que pouvais-je espérer de plus glorieux que l'approbation d'une personne qui sait donner aux choses un si juste prix, et qui est lui-même l'admiration de tout le monde ? Aussi, MONSEIGNEUR, si la Thébaïde a reçu quelques applaudissements, c'est sans doute qu'on n'a pas osé démentir le jugement que vous avez donné en sa faveur ; et il semble que vous lui ayez communiqué ce don de plaire qui accompagne toutes vos actions. J'espère qu'étant dépouillée des ornements du théâtre, vous ne laisserez pas de la regarder encore favorablement. Si cela est, quelques ennemis qu'elle puisse avoir, je n'apprends rien pour elle, puisqu'elle sera assurée d'un protecteur que le nombre des ennemis n'a pas accoutumé d'ébranler. On sait, MONSEIGNEUR, que, si vous avez une parfaite connaissance des belles choses, vous n'entreprenez pas les grandes avec un courage moins élevé, et que vous avez réuni en vous ces deux excellentes qualités qui ont fait

LES FRÈRES ENNEMIS

séparément tant de grands hommes. Mais je dois craindre que mes louanges ne vous soient aussi importunes que les vôtres m'ont été avantageuses : aussi bien, je ne vous dirais que des choses qui sont connues de tout le monde, et que vous seul voulez ignorer. Il suffit que vous me permettiez de vous dire, avec un profond respect, que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1676 ET DES ÉDITIONS SUIVANTES

LE lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence pour cette pièce, que pour les autres qui la suivent. J'étais fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avais faits alors, tombèrent par hasard entre les mains de quelques personnes d'esprit. Ils m'excitèrent à faire une tragédie, et me proposèrent le sujet de la Thébaïde. Ce sujet avait été autrefois traité par Rotrou sous le nom d'*Antigone*. Mais il faisait mourir les deux frères dès le commencement de son troisième acte. Le reste était en quelque sorte le commencement d'une autre tragédie, où l'on entrait dans des intérêts tout nouveaux. Et il avait réuni en une seule pièce deux actions différentes, dont l'une sert de matière aux *Phéniennes* d'Euripide, et l'autre à l'*Antigone* de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'actions avait pu nuire à sa pièce, qui d'ailleurs était remplie de quantité de beaux endroits. Je dressai à peu près mon plan sur les *Phéniennes* d'Euripide. Car pour la *Thébaïde* qui est dans Sénèque, je suis un peu de l'opinion d'Heinsius, et je tiens comme lui, que non seulement ce n'est point une tragédie de Sénèque, mais que c'est plutôt l'ouvrage

LES FRÈRES ENNEMIS

d'un déclamateur, qui ne savait ce que c'était que tragédie.

La catastrophe de ma pièce est peut-être un peu trop sanglante. En effet il n'y paraît presque pas un acteur qui ne meure à la fin. Mais aussi c'est *la Thébàide*. C'est-à-dire le sujet le plus tragique de l'antiquité.

L'amour qui a d'ordinaire tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici. Et je doute que je lui en donnasse davantage si c'était à recommencer. Car il faudrait ou que l'un des deux frères fût amoureux, ou tous les deux ensemble. Et quelle apparence de leur donner d'autres intérêts que ceux de cette fameuse haine qui les occupait tout entiers ? Ou bien il faut jeter l'amour sur un des seconds personnages, comme j'ai fait. Et alors cette passion qui devient comme étrangère au sujet, ne peut produire que de médiocres effets. En un mot je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des amants ne sauraient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille.

ACTEURS

ÉTÉOCLE
ROI DE THÈBES

POLINICE
FRÈRE D'ÉTÉOCLE

JOCASTE
MÈRE DE CES DEUX PRINCES ET D'ANTIGONE

ANTIGONE
SŒUR D'ÉTÉOCLE ET DE POLINICE

CRÉON
ONCLE DES PRINCES, ET DE LA PRINCESSE

HÉMON
FILS DE CRÉON, AMANT D'ANTIGONE

OLYMPE
CONFIDENTE DE JOCASTE

ATTALE
CONFIDENT DE CRÉON

UN SOLDAT DE L'ARMÉE DE POLINICE

GARDES

*LA SCÈNE EST A THÈBES,
DANS UNE SALLE DU PALAIS ROYAL.*

LA THÉBAÏDE

ou

LES FRÈRES ENNEMIS

TRAGÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE

ILS sont sortis, Olympe ? Ah mortelles douleurs !
Qu'un moment de repos me va coûter de pleurs !
Mes yeux depuis six mois étaient ouverts aux larmes ;
Et le sommeil les ferme en de telles alarmes ?
Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais,
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits.
Mais en sont-ils aux mains ?

OLYMPE

Du haut de la muraille,
Je les ai vus déjà tous rangés en bataille.
J'ai vu déjà le fer briller de toutes parts,
Et pour vous avertir, j'ai quitté les remparts.
J'ai vu le fer en main Étéocle lui-même,
Il marche des premiers, et d'une ardeur extrême,
Il montre aux plus hardis à braver le danger.

LES FRÈRES ENNEMIS

JOCASTE

N'en doutons plus, Olympe, ils se vont égorger.
Que l'on coure avertir et hâter la Princesse,
Je l'attends. Juste Ciel ! soutenez ma faiblesse.
Il faut courir, Olympe, après ces inhumains,
Il les faut séparer, ou mourir par leurs mains.
Nous voici donc, hélas ! à ce jour détestable
Dont la seule frayeur me rendait misérable.
Ni prières, ni pleurs ne m'ont de rien servi,
Et le courroux du sort voulait être assouvi.
O toi, Soleil, ô toi, qui rends le jour au monde,
Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde ?
A de si noirs forfaits, prêtes-tu tes rayons,
Et peux-tu sans horreur voir ce que nous voyons ?
Mais ces monstres, hélas ! ne t'épouvantent guères,
La race de Laïus les a rendus vulgaires.
Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils,
Après ceux que le père et la mère ont commis :
Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont perfides,
S'ils sont tous deux méchants, et s'ils sont parricides ;
Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'étonnerais s'ils étaient vertueux.

SCÈNE II

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE

Ma fille avez-vous su l'excès de nos misères ?

ACTE I - SCÈNE III

ANTIGONE

Oui, Madame, on m'a dit la fureur de mes frères.

JOCASTE

Allons, chère Antigone, et courons de ce pas,
Arrêter s'il se peut leur parricide bras.
Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre;
Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
Ou s'ils oseront bien dans leur noire fureur,
Répandre notre sang pour attaquer le leur.

ANTIGONE

Madame, c'en est fait, voici le Roi lui-même.

SCÈNE III

JOCASTE, ANTIGONE, ÉTÉOCLE, OLYMPE.

JOCASTE

Olympe, soutiens-moi, ma douleur est extrême.

ÉTÉOCLE

Madame qu'avez-vous ! et quel trouble...

JOCASTE

Ah ! mon fils,
Quelles traces de sang vois-je sur vos habits ?
Est-ce du sang d'un frère, ou n'est-ce point du vôtre ?

LES FRÈRES ENNEMIS

ÉTÉOCLE

Non, Madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre.
Dans son camp jusqu'ici Polinice arrêté,
Pour combattre à mes yeux ne s'est point présenté.
D'Argiens seulement une troupe hardie
M'a voulu de nos murs disputer la sortie.
J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux,
Et leur sang est celui qui paraît à vos yeux.

JOCASTE

Mais que prétendiez-vous ? et quelle ardeur soudaine
Vous a fait tout à coup descendre dans la plaine ?

ÉTÉOCLE

Madame, il était temps que j'en usasse ainsi,
Et je perdais ma gloire à demeurer ici.
Le peuple à qui la faim se faisait déjà craindre,
De mon peu de vigueur commençait à se plaindre,
Me reprochant déjà qu'il m'avait couronné,
Et que j'occupais mal le rang qu'il m'a donné.
Il le faut satisfaire, et quoi qu'il en arrive,
Thèbes dès aujourd'hui ne sera plus captive,
Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats,
Qu'elle soit seulement juge de nos combats :
J'ai des forces assez pour tenir la campagne,
Et si quelque bonheur nos armes accompagne,
L'insolent Polinice et ses fiers alliés
Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds.

JOCASTE

Vous pourriez d'un tel sang, ô Ciel ! souiller vos armes ?
La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes ?

ACTE I - SCÈNE III

Si par un parricide il la fallait gagner,
Ah ! mon fils, à ce prix voudriez-vous régner ?
Mais il ne tient qu'à vous si l'honneur vous anime,
De nous donner la paix, sans le secours d'un crime,
Et de votre courroux triomphant aujourd'hui
Contenter votre frère, et régner avec lui.

ÉTÉOCLE

Appelez-vous régner partager ma couronne,
Et céder lâchement ce que mon droit me donne ?

JOCASTE

Vous le savez, mon fils, la justice et le sang
Lui donnent comme à vous sa part à ce haut rang.
Œdipe en achevant sa triste destinée
Ordonna que chacun régnerait son année,
Et n'ayant qu'un État à mettre sous vos lois,
Voulut que tour à tour vous fussiez tous deux rois.
A ces conditions vous daignâtes souscrire.
Le sort vous appela le premier à l'empire,
Vous montâtes au trône, il n'en fut point jaloux,
Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous ?

ÉTÉOCLE

Non, Madame, à l'empire il ne doit plus prétendre :
Thèbes à cet arrêt n'a point voulu se rendre,
Et lorsque sur le trône il s'est voulu placer,
C'est elle et non pas moi qui l'en a su chasser.
Thèbes doit-elle moins redouter sa puissance,
Après avoir six mois senti sa violence ?
Voudrait-elle obéir à ce prince inhumain,
Qui vient d'armer contre elle et le fer et la faim ?
Prendrait-t-elle pour roi l'esclave de Mycène,

LES FRÈRES ENNEMIS

Qui pour tous les Thébains n'a plus que de la haine,
Qui s'est au roi d'Argos indignement soumis,
Et que l'hymen attache à nos fiers ennemis ?
Lorsque le roi d'Argos l'a choisi pour son gendre,
Il espérait par lui de voir Thèbes en cendre,
L'amour eut peu de part à cet hymen honteux,
Et la seule fureur en alluma les feux.
Thèbes m'a couronné pour éviter ses chaînes,
Elle s'attend par moi de voir finir ses peines,
Il la faut accuser si je manque de foi,
Et je suis son captif, je ne suis pas son roi.

JOCASTE

Dites, dites plutôt, cœur ingrat et farouche,
Qu'auprès du diadème il n'est rien qui vous touche.
Mais je me trompe encor, ce rang ne vous plaît pas,
Et le crime tout seul a pour vous des appas.
Hé bien ! puisqu'à ce point vous en êtes avide,
Je vous offre à commettre un double parricide,
Versez le sang d'un frère : et si c'est peu du sien,
Je vous invite encore à répandre le mien.
Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre,
D'obstacle à surmonter ni de crime à commettre,
Et n'ayant plus au trône un fâcheux concurrent,
De tous les criminels vous serez le plus grand.

ÉTÉOCLE

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous satisfaire,
Il faut sortir du trône et couronner mon frère :
Il faut pour seconder votre injuste projet,
De son roi que j'étais devenir son sujet ;
Et pour vous élever au comble de la joie,
Il faut à sa fureur que je me livre en proie,
Il faut par mon trépas...

ACTE I - SCÈNE III

JOCASTE

Ah Ciel ! quelle rigueur !
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur !
Je ne demande pas que vous quittiez l'empire.
Régnez toujours, mon fils, c'est ce que je désire.
Mais si tant de malheurs vous touchent de pitié,
Si pour moi votre cœur garde quelque amitié,
Et si vous prenez soin de votre gloire même,
Associez un frère à cet honneur suprême ;
Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous,
Votre règne en sera plus puissant et plus doux.
Les peuples admirant cette vertu sublime,
Voudront toujours pour prince un roi si magnanime,
Et cet illustre effort, loin d'affaiblir vos droits,
Vous rendra le plus juste et le plus grand des rois.
Ou s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible,
Si la paix à ce prix vous paraît impossible,
Et si le diadème a pour vous tant d'attraits,
Au moins consolez-moi de quelque heure de paix.
Accordez cette grâce aux larmes d'une mère.
Et cependant, mon fils, j'irai voir votre frère,
La pitié dans son âme aura peut-être lieu,
Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu.
Dès ce même moment permettez que je sorte,
J'irai jusqu'à sa tente, et j'irai sans escorte,
Par mes justes soupirs j'espère l'émouvoir.

ÉTÉOCLE

Madame, sans sortir vous le pouvez revoir ;
Et si cette entrevue a pour vous tant de charmes,
Il ne tiendra qu'à lui de suspendre nos armes :
Vous pouvez dès cette heure accomplir vos souhaits,
Et le faire venir jusque dans ce palais.
J'irai plus loin encore, et pour faire connaître,

Qu'il a tort en effet de me nommer un traître,
Et que je ne suis pas un tyran odieux,
Que l'on fasse parler et le peuple et les Dieux.
Si le peuple y consent, je lui cède ma place.
Mais qu'il se rende enfin si le peuple le chasse,
Je ne force personne, et j'engage ma foi
De laisser aux Thébains à se choisir un roi.

SCÈNE IV

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON,
OLYMPE.

CRÉON

Seigneur, votre sortie a mis tout en alarmes,
Thèbes qui croit vous perdre, est déjà toute en larmes,
L'épouvante et l'horreur règnent de toutes parts,
Et le peuple effrayé tremble sur ses remparts.

ÉTÉOCLE

Cette vaine frayeur sera bientôt calmée.
Madame, je m'en vais retrouver mon armée,
Cependant vous pouvez accomplir vos souhaits,
Faire entrer Polinice, et lui parler de paix.
Créon, la Reine ici commande en mon absence,
Disposez tout le monde à son obéissance,
Laissez pour recevoir et pour donner ses lois,
Votre fils Ménécée, et j'en ai fait le choix.
Comme il a de l'honneur autant que de courage,
Ce choix aux ennemis ôtera tout ombrage,
Et sa vertu suffit pour les rendre assurés.
Commandez-lui, Madame.

ACTE I - SCÈNE V

(A Créon.)

Et vous, vous me suivrez.

CRÉON

Quoi, Seigneur...

ÉTÉOCLE

Oui, Créon, la chose est résolue.

CRÉON

Et vous quittez ainsi la puissance absolue ?

ÉTÉOCLE

Que je la quitte ou non ne vous tourmentez pas,
Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas.

SCÈNE V

JOCASTE, ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE.

CRÉON

Qu'avez-vous fait, Madame, et par quelle conduite
Forcez-vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite ?
Ce conseil va tout perdre.

JOCASTE

Il va tout conserver,
Et par ce seul conseil Thèbes se peut sauver.

LES FRÈRES ENNEMIS

CRÉON

Eh quoi, Madame, eh quoi, dans l'état où nous sommes,
Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes,
La fortune promet toute chose aux Thébains,
Le Roi se laisse ôter la victoire des mains ?

JOCASTE

La victoire, Créon, n'est pas toujours si belle,
La honte et les remords vont souvent après elle.
Quand deux frères armés vont s'égorger entre eux,
Ne les pas séparer, c'est les perdre tous deux.
Peut-on faire au vainqueur une injure plus noire,
Que lui laisser gagner une telle victoire ?

CRÉON

Leur courroux est trop grand...

JOCASTE

Il peut être adouci.

CRÉON

Tous deux veulent régner.

JOCASTE

Ils régneront aussi.

CRÉON

On ne partage point la grandeur souveraine ;
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.

ACTE I - SCÈNE V

JOCASTE

L'intérêt de l'État leur servira de loi.

CRÉON

L'intérêt de l'État est de n'avoir qu'un roi,
Qui d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
Accoutume à ses lois et le peuple et les princes.
Ce règne interrompu de deux rois différents,
En lui donnant deux rois lui donne deux tyrans.
Par un ordre souvent l'un à l'autre contraire,
Un frère détruirait ce qu'aurait fait un frère.
Vous les verriez toujours former quelque attentat,
Et changer tous les ans la face de l'État.
Ce terme limité que l'on veut leur prescrire,
Accroît leur violence en bornant leur empire.
Tous deux feront gémir les peuples tour à tour.
Pareils à ces torrents qui ne durent qu'un jour,
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,
Et d'horribles dégâts signalent leur passage.

JOCASTE

On les verrait plutôt par de nobles projets,
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.
Mais avouez, Créon, que toute votre peine
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine,
Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez,
Et va rompre le piège où vous les attendez.
Comme après leur trépas le droit de la naissance
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
Le sang qui vous unit aux deux princes mes fils,
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis.
Et votre ambition qui tend à leur fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune:

LES FRÈRES ENNEMIS

Vous inspirez au Roi vos conseils dangereux,
Et vous en servez un pour les perdre tous deux.

CRÉON

Je ne me repais point de pareilles chimères,
Mes respects pour le Roi sont ardents et sincères,
Et mon ambition est de le maintenir
Au trône où vous croyez que je veux parvenir.
Le soin de sa grandeur est le seul qui m'anime,
Je hais ses ennemis, et c'est là tout mon crime;
Je ne m'en cache point, mais à ce que je voi,
Chacun n'est pas ici criminel comme moi.

JOCASTE

Je suis mère, Créon, et si j'aime son frère,
La personne du Roi ne m'en est pas moins chère.
De lâches courtisans peuvent bien le haïr,
Mais une mère enfin ne peut pas se trahir.

ANTIGONE

Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres,
Les ennemis du Roi ne sont pas tous les vôtres;
Créon, vous êtes père, et dans ces ennemis,
Peut-être songez-vous que vous avez un fils.
On sait de quelle ardeur Hémon sert Polinice.

CRÉON

Oui, je le sais, Madame, et je lui fais justice,

ACTE I - SCÈNE V

Je le dois en effet distinguer du commun;
Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un.
Et je souhaiterais dans ma juste colère,
Que chacun le haït comme le hait son père.

ANTIGONE

Après tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde en ce point ne vous ressemble pas.

CRÉON

Je le vois bien, Madame, et c'est ce qui m'afflige;
Mais je sais bien à quoi sa révolte m'oblige,
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'est ce qui me le fait justement abhorrer.
La honte suit toujours le parti des rebelles,
Leurs grandes actions sont les plus criminelles;
Ils signalent leur crime en signalant leur bras,
Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas.

ANTIGONE

Écoutez un peu mieux la voix de la nature.

CRÉON

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE

Mais un père à ce point doit-il être emporté ?
Vous avez trop de haine.

CRÉON

Et vous trop de bonté.

LES FRÈRES ENNEMIS

C'est trop parler, Madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CRÉON

Je sais ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE

Et je sais quel sujet vous le rend odieux.

CRÉON

L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.

JOCASTE

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes.
Tout vous semble permis, mais craignez mon courroux.
 Vos libertés enfin retomberaient sur vous.

ANTIGONE

L'intérêt du public agit peu sur son âme,
Et l'amour du pays nous cache une autre flamme.
Je la sais; mais, Créon, j'en abhorre le cours,
Et vous ferez bien mieux de la cacher toujours.

CRÉON

Je le ferai, Madame, et je veux par avance,
Vous épargner encor jusques à ma présence.
Aussi bien mes respects redoublent vos mépris,

ACTE I - SCÈNE VI

Et je vais faire place à ce bienheureux fils.
Le Roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse,
Adieu, faites venir Hémon et Polinice.

JOCASTE

N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux,
Tous deux ils préviendront tes desseins malheureux.

SCÈNE VI

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE

Le perfide, à quel point son insolence monte !

JOCASTE

Ses superbes discours tourneront à sa honte.
Bientôt si nos désirs sont exaucés des Cieux,
La paix nous vengera de cet ambitieux.
Mais il faut se hâter, chaque heure nous est chère;
Appelons promptement Hémon et votre frère;
Je suis pour ce dessein prête à leur accorder
Toutes les sûretés qu'ils pourront demander.
Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice,
Ciel, dispose à la paix le cœur de Polinice,
Seconde mes soupirs, donne force à mes pleurs,
Et comme il faut enfin, fais parler mes douleurs.

LES FRÈRES ENNEMIS

ANTIGONE, *demeurant un peu après sa mère.*

Et si tu prends pitié d'une flamme innocente,
O Ciel ! en ramenant Hémon à son amante,
Ramène-le fidèle, et permets en ce jour,
Qu'en retrouvant l'amant je retrouve l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ANTIGONE, HÉMON.

HÉMON

QUOI, vous me refusez votre aimable présence,
Après un an entier de supplice et d'absence ?
Ne m'avez-vous, Madame, appelé près de vous,
Que pour m'ôter sitôt un bien qui m'est si doux ?

ANTIGONE

Et voulez-vous sitôt que j'abandonne un frère ?
Ne dois-je pas au temple accompagner ma mère ?
Et dois-je préférer, au gré de vos souhaits,
Le soin de votre amour à celui de la paix ?

HÉMON

Madame, à mon bonheur c'est chercher trop d'obstacles ;
Ils iront bien sans nous consulter les oracles.
Permettez que mon cœur en voyant vos beaux yeux,
De l'état de son sort interroge ses dieux.
Puis-je leur demander sans être téméraire,
S'ils ont toujours pour moi leur douceur ordinaire ?

LES FRÈRES ENNEMIS

Souffrent-ils sans courroux mon ardente amitié ?
Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié ?
Durant le triste cours d'une absence cruelle,
Avez-vous souhaité que je fusse fidèle ?
Songiez-vous que la mort menaçait loin de vous
Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux ?
Ah ! d'un si bel objet quand une âme est blessée,
Quand un cœur jusqu'à vous élève sa pensée,
Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas !
Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas !
Un moment loin de vous me durait une année,
J'aurais fini cent fois ma triste destinée,
Si je n'eusse songé jusques à mon retour,
Que mon éloignement vous prouvait mon amour ;
Et que le souvenir de mon obéissance
Pourrait en ma faveur parler en mon absence,
Et que pensant à moi, vous penseriez aussi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi.

ANTIGONE

Oui je l'avais bien cru qu'une âme si fidèle
Trouverait dans l'absence une peine cruelle.
Et si mes sentiments se doivent découvrir,
Je souhaitais, Hémon, qu'elle vous fit souffrir,
Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
Vous fit trouver les jours plus longs que de coutume.
Mais ne vous plaignez pas, mon cœur chargé d'ennui,
Ne vous souhaitait rien qu'il n'éprouvât en lui.
Surtout depuis le temps que dure cette guerre,
Et que de gens armés vous couvrez cette terre,
O Dieux ! à quels tourments mon cœur s'est vu soumis,
Voyant des deux côtés ses plus tendres amis !
Mille objets de douleur déchiraient mes entrailles,
J'en voyais et dehors et dedans nos murailles,
Chaque assaut à mon cœur livrait mille combats,

ACTE II - SCÈNE I

Et mille fois le jour je souffrais le trépas.

HÉMON

Mais enfin qu'ai-je fait en ce malheur extrême,
Que ne m'ait ordonné ma princesse elle-même ?
J'ai suivi Polinice, et vous l'avez voulu,
Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
Je lui vouai dès lors une amitié sincère,
Je quittai mon pays, j'abandonnai mon père,
Sur moi par ce départ j'attirai son courroux,
Et pour tout dire, enfin, je m'éloignai de vous.

ANTIGONE

Je m'en souviens, Hémon, et je vous fais justice.
C'est moi que vous serviez en servant Polinice ;
Il m'était cher alors comme il est aujourd'hui,
Et je prenais pour moi ce qu'on faisait pour lui.
Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,
Et j'avais sur son cœur une entière puissance ;
Je trouvais à lui plaire une extrême douceur,
Et les chagrins du frère étaient ceux de la sœur.
Ah ! si j'avais encor sur lui le même empire,
Il aimerait la paix, pour qui mon cœur soupire.
Notre commun malheur en serait adouci ;
Je le verrais, Hémon, vous me verriez aussi.

HÉMON

De cette affreuse guerre il abhorre l'image.
Je l'ai vu soupirer de douleur et de rage,
Lorsque pour remonter au trône paternel,
On le força de prendre un chemin si cruel.
Espérons que le Ciel touché de nos misères,
Achèvera bientôt de réunir les frères ;

LES FRÈRES ENNEMIS

Puisse-t-il rétablir l'amitié dans leur cœur,
Et conserver l'amour dans celui de la sœur !

ANTIGONE

Hélas ! ne doutez point que ce dernier ouvrage
Ne lui soit plus aisé que de calmer leur rage :
Je les connais tous deux, et je répondrais bien
Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien.
Mais les Dieux quelquefois font de plus grands miracles.

SCÈNE II

ANTIGONE, HÉMON, OLYMPE.

ANTIGONE

Hé bien apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles ?
Que faut-il faire ?

OLYMPE

Hélas !

ANTIGONE

Quoi ? Qu'en a-t-on appris ?
Est-ce la guerre, Olympe ?

OLYMPE

Ah ! c'est encore pis.

HÉMON

Quel est donc ce grand mal que leur courroux annonce ?

ACTE II - SCÈNE II

OLYMPE

Prince pour en juger écoutez leur réponse.
*Thébains pour n'avoir plus de guerres,
Il faut par un ordre fatal,
Que le dernier du sang royal,
Par son trépas ensanglante vos terres.*

ANTIGONE

O Dieux ! Que vous a fait ce sang infortuné,
Et pourquoi tout entier l'avez-vous condamné ?
N'êtes-vous pas contents de la mort de mon père ?
Tout notre sang doit-il sentir votre colère ?

HÉMON

Madame, cet arrêt ne vous regarde pas.
Votre vertu vous met à couvert du trépas.
Les Dieux savent trop bien connaître l'innocence.

ANTIGONE

Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance.
Mon innocence, Hémon, serait un faible appui,
Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui.
Je l'attends, cette mort, et je l'attends sans plainte.
Et s'il faut avouer le sujet de ma crainte,
C'est pour vous que je crains. Oui, cher Hémon, pour vous.
De ce sang malheureux vous sortez comme nous ;
Et je ne vois que trop que le courroux céleste
Vous rendra comme à nous cet honneur bien funeste,
Et fera regretter aux princes des Thébains,
De n'être pas sortis du dernier des humains.

LES FRÈRES ENNEMIS

HÉMON

Peut-on se repentir d'un si grand avantage ?
Un si noble trépas flatte trop mon courage,
Et du sang de ses rois il est beau d'être issu,
Dût-on rendre ce sang sitôt qu'on l'a reçu.

ANTIGONE

Eh quoi si parmi nous on a fait quelque offense,
Le Ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance ;
Et n'est-ce pas assez du père et des enfants,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocents ?
C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres,
Punissez-nous, grands Dieux, mais épargnez les autres.
Mon père, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui
Et je vous perds peut-être encore plus que lui.
Le Ciel punit sur vous, et sur votre famille,
Et les crimes du père et l'amour de la fille,
Et ce funeste amour vous nuit encore plus,
Que les crimes d'Œdipe et le sang de Laïus.

HÉMON

Quoi mon amour, Madame ? Et qu'a-t-il de funeste ?
Est-ce un crime qu'aimer une beauté céleste ?
Et puisque sans colère il est reçu de vous,
En quoi peut-il du Ciel mériter le courroux ?
Vous seule en mes soupirs êtes intéressée,
C'est à vous à juger s'ils vous ont offensée.
Tels que seront pour eux vos arrêts tout-puissants,
Ils seront criminels ou seront innocents.
Que le Ciel à son gré de ma perte dispose,
J'en chérirai toujours et l'une et l'autre cause,
Glorieux de mourir pour le sang de mes rois,
Et plus heureux encor de mourir sous vos lois.

ACTE II - SCÈNE III

Aussi bien que ferais-je en ce commun naufrage ?
Pourrais-je me résoudre à vivre davantage ?
En vain les Dieux voudraient différer mon trépas,
Mon désespoir ferait ce qu'ils ne feraient pas.
Mais peut-être après tout notre frayeur est vaine,
Attendons... Mais voici Polinice et la Reine.

SCÈNE III

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, HÉMON.

POLINICE

Madame, au nom des Dieux, cessez de m'arrêter.
Je vois bien que la paix ne peut s'exécuter.
J'espérais que du Ciel la justice infinie
Voudrait se déclarer contre la tyrannie,
Et que lassé de voir répandre tant de sang,
Il rendrait à chacun son légitime rang,
Mais puisque ouvertement il tient pour l'injustice,
Et que des criminels il se rend le complice,
Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté,
Quand le Ciel est injuste, écoute l'équité ?
Dois-je prendre pour juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur ministre violente,
Qui sert mon ennemi par un lâche intérêt,
Et qu'il anime encor tout éloigné qu'il est ?
La raison n'agit point sur une populace.
De ce peuple déjà j'ai senti l'audace,
Et loin de me reprendre après m'avoir chassé,
Il croit voir un tyran dans un prince offensé.
Comme sur lui l'honneur n'eut jamais de puissance,
Il croit que tout le monde aspire à la vengeance,
De ses inimitiés rien n'arrête le cours,
Quand il hait une fois il veut haïr toujours.

LES FRÈRES ENNEMIS

JOCASTE

Mais s'il est vrai, mon fils, que ce peuple vous craigne,
Et que tous les Thébains redoutent votre règne,
Pourquoi par tant de sang cherchez-vous à régner
Sur ce peuple endurci que rien ne peut gagner ?

POLINICE

Est-ce au peuple, Madame, à se choisir un maître ?
Sitôt qu'il hait un roi doit-on cesser de l'être ?
Sa haine ou son amour sont-ce les premiers droits,
Qui font monter au trône ou descendre les rois ?
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse,
Le sang nous met au trône, et non pas son caprice ;
Ce que le sang lui donne il le doit accepter,
Et s'il n'aime son prince il le doit respecter.

JOCASTE

Vous serez un tyran haï de vos provinces.

POLINICE

Ce nom ne convient pas aux légitimes princes ;
De ce titre odieux mes droits me sont garants,
La haine des sujets ne fait pas les tyrans.
Appelez de ce nom Étéocle lui-même.

JOCASTE

Il est aimé de tous.

POLINICE

C'est un tyran qu'on aime,
Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir

ACTE II - SCÈNE III

Au rang où par la force il a su parvenir.
Et son orgueil le rend par un effet contraire,
Esclave de son peuple et tyran de son frère.
Pour commander tout seul il veut bien obéir,
Et se fait mépriser pour me faire haïr.
Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfère un traître.
Le peuple aime un esclave, et craint d'avoir un maître:
Mais je croirais trahir la majesté des rois,
Si je faisais le peuple arbitre de mes droits.

JOCASTE

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes ?
Vous laissez-vous déjà d'avoir posé les armes ?
Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs,
Vous de verser du sang, moi de verser des pleurs ?
N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mère ?
Ma fille, s'il se peut, retenez votre frère,
Le cruel pour vous seule avait de l'amitié.

ANTIGONE

Ah ! si pour vous son âme est sourde à la pitié,
Que pourrais-je espérer d'une amitié passée,
Qu'un long éloignement n'a que trop effacée ?
A peine en sa mémoire ai-je encor quelque rang,
Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang.
Ne cherchez plus en lui ce prince magnanime,
Ce prince qui montrait tant d'horreur pour le crime,
Dont l'âme généreuse avait tant de douceur,
Qui respectait sa mère et chérissait sa sœur.
La nature pour lui n'est plus qu'une chimère,
Il méconnaît sa sœur, il méprise sa mère,
Et l'ingrat en l'état où son orgueil l'a mis,
Nous croit des étrangers ou bien des ennemis.

LES FRÈRES ENNEMIS

POLINICE

N'imputez point ce crime à mon âme affligée.
Dites plutôt, ma sœur, que vous êtes changée;
Dites que de mon rang l'injuste usurpateur
M'a su ravir encor l'amitié de ma sœur.
Je vous connais toujours et suis toujours le même.

ANTIGONE

Est-ce m'aimer, cruel, autant que je vous aime,
Que d'être inexorable à mes tristes soupirs,
Et m'exposer encore à tant de déplaisirs ?

POLINICE

Mais vous-même, ma sœur, est-ce aimer votre frère,
Que de lui faire ici cette injuste prière,
Et me vouloir ravir le sceptre de la main ?
Dieux ! qu'est-ce qu'Étéocle a de plus inhumain ?
C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage.

ANTIGONE

Non non vos intérêts me touchent davantage;
Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point,
Avec vos ennemis ils ne conspirent point.
Cette paix que je veux me serait un supplice,
S'il en devait coûter le sceptre à Polinice,
Et l'unique faveur, mon frère, où je prétends,
C'est qu'il me soit permis de vous voir plus longtemps.
Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voie,
Et donnez-nous le temps de chercher quelque voie
Qui puisse vous remettre au rang de vos aïeux,
Sans que vous répandiez un sang si précieux.
Pouvez-vous refuser cette grâce légère

ACTE II - SCÈNE III

Aux larmes d'une sœur, aux soupirs d'une mère ?

JOCASTE

Mais quelle crainte encor vous peut inquiéter ?
Pourquoi si promptement voulez-vous nous quitter ?
Quoi ce jour tout entier n'est-il pas de la trêve,
Dès qu'elle a commencé faut-il qu'elle s'achève ?
Vous voyez qu'Étéocle a mis les armes bas,
Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas.

ANTIGONE

Oui, mon frère, il n'est pas comme vous inflexible.
Aux larmes de sa mère il a paru sensible,
Nos pleurs ont désarmé sa colère aujourd'hui,
Vous l'appellez cruel, vous l'êtes plus que lui.

HÉMON

Seigneur, rien ne vous presse, et vous pouvez sans peine,
Laisser agir encor la Princesse et la Reine.
Accordez tout ce jour à leur pressant désir,
Voyons si leur dessein ne pourra réussir.
Ne donnez pas la joie au prince votre frère,
De dire que sans vous la paix se pouvait faire.
Vous aurez satisfait une mère, une sœur,
Et vous aurez surtout satisfait votre honneur.
Mais que veut ce soldat ? Son âme est toute émue.

SCÈNE IV

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, HÉMON,

UN SOLDAT.

UN SOLDAT

Seigneur, on est aux mains, et la trêve est rompue.
Créon et les Thébains par l'ordre de leur roi,
Attaquent votre armée et violent leur foi.
Le brave Hippomédon s'efforce en votre absence,
De soutenir leur choc de toute sa puissance,
Par son ordre, Seigneur, je vous viens avertir.

POLINICE

Ah les traîtres ! Allons, Hémon, il faut sortir.

(A la Reine.)

Madame, vous voyez comme il tient sa parole ;
Mais il veut le combat, il m'attaque, et j'y vole.

JOCASTE

Polinice, mon fils... Mais il ne m'entend plus,
Aussi bien que mes pleurs mes cris sont superflus.
Chère Antigone, allez, courez à ce barbare.
Du moins allez prier Hémon qu'il les sépare.
La force m'abandonne, et je n'y puis courir,
Tout ce que je puis faire, hélas ! c'est de mourir.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE

OLYMPE, va-t'en voir ce funeste spectacle.
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle.
Si rien n'a pu toucher l'un ou l'autre parti;
On dit qu'à ce dessein Ménécée est sorti.

OLYMPE

Je ne sais quel dessein animait son courage,
Une héroïque ardeur brillait sur son visage;
Mais vous devez, Madame, espérer jusqu'au bout.

JOCASTE

Va tout voir, chère Olympe, et me viens dire tout.
Éclaircis promptement ma triste inquiétude.

OLYMPE

Mais vous dois-je laisser en cette solitude ?

JOCASTE

Va, je veux être seule en l'état où je suis,
Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis.

SCÈNE II

JOCASTE, *seule.*

Dureront-ils toujours ces ennuis si funestes ?
N'épuiseront-ils point les vengeances célestes ?
Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas,
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas ?
O Ciel ! que tes rigueurs seraient peu redoutables,
Si la foudre d'abord accablait les coupables !
Et que tes châtiments paraissent infinis,
Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis !
Tu ne l'ignores pas, depuis le jour infâme,
Où de mon propre fils je me trouvai la femme,
Le moindre des tourments que mon cœur a soufferts,
Égale tous les maux que l'on souffre aux enfers.
Et toutefois, ô Dieux, un crime involontaire
Devait-il attirer toute votre colère ?
Le connaissais-je, hélas ! ce fils infortuné ?
Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené.
C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
Voilà de ces grands Dieux la suprême justice,
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas,
Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas.
Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire après d'illustres misérables ?
Et ne peuvent-ils point quand ils sont en courroux,
Chercher des criminels à qui le crime est doux ?

SCÈNE III

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE

Hé bien en est-ce fait ? l'un ou l'autre perfide
Vient-il d'exécuter son noble parricide ?
Parlez, parlez, ma fille ?

ANTIGONE

Ah ! Madame, en effet,
L'oracle est accompli, le Ciel est satisfait.

JOCASTE

Quoi mes deux fils sont morts ?

ANTIGONE

Un autre sang, Madame,
Rend la paix à l'État et le calme à votre âme :
Un sang digne des rois dont il est découlé,
Un héros pour l'État s'est lui-même immolé.
Je courais pour fléchir Hémon et Polinice,
Ils étaient déjà loin avant que je sortisse.
Ils ne m'entendaient plus, et mes cris douloureux
Vainement par leur nom les rappelaient tous deux.
Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille,
Et moi je suis montée au haut de la muraille,
D'où le peuple étonné regardait comme moi,
L'approche d'un combat qui le glaçait d'effroi.
A cet instant fatal le dernier de nos princes,

LES FRÈRES ENNEMIS

L'honneur de notre sang, l'espoir de nos provinces,
Ménécée en un mot digne frère d'Hémon,
Et trop indigne aussi d'être fils de Créon,
De l'amour du pays montrant son âme atteinte,
Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte,
Et se faisant ouïr des Grecs et des Thébains:
« Arrêtez, a-t-il dit, arrêtez, inhumains. »
Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle,
Les soldats étonnés de ce nouveau spectacle,
De leur noire fureur ont suspendu le cours,
Et ce prince aussitôt poursuivant son discours:
« Apprenez, a-t-il dit, l'arrêt des destinées
Par qui vous allez voir vos misères bornées.
Je suis le dernier sang de vos rois descendu,
Qui par l'ordre des Dieux doit être répandu.
Recevez donc ce sang que ma main va répandre,
Et recevez la paix où vous n'osiez prétendre. »
Il se tait, et se frappe en achevant ces mots,
Et les Thébains voyant expirer ce héros,
Comme si leur salut devenait leur supplice,
Regardent en tremblant ce noble sacrifice,
J'ai vu le triste Hémon abandonner son rang
Pour venir embrasser ce frère tout en sang.
Créon à son exemple a jeté bas les armes,
Et vers ce fils mourant est venu tout en larmes,
Et l'un et l'autre camp les voyant retirés,
Ont quitté le combat et se sont séparés.
Et moi le cœur tremblant, et l'âme toute émue,
D'un si funeste objet j'ai détourné la vue,
De ce prince admirant l'héroïque fureur.

JOCASTE

Comme vous je l'admire, et j'en frémis d'horreur.
Est-il possible, ô Dieux, qu'après ce grand miracle,
Le repos des Thébains trouve encor quelque obstacle ?

ACTE III - SCÈNE III

Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer,
Puisque même mes fils s'en laissent désarmer ?
La refuserez-vous cette noble victime ?
Si la vertu vous touche autant que fait le crime,
Si vous donnez les prix comme vous punissez,
Quels crimes par ce sang ne seront effacés ?

ANTIGONE

Oui, oui cette vertu sera récompensée,
Les Dieux sont trop payés du sang de Ménécée;
Et le sang d'un héros auprès des Immortels,
Vaut seul plus que celui de mille criminels.

JOCASTE

Connaissez mieux du Ciel la vengeance fatale.
Toujours à ma douleur il met quelque intervalle.
Mais hélas ! quand sa main semble me secourir
C'est alors qu'il s'apprête à me faire périr.
Il a mis cette nuit quelque fin à mes larmes,
Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes.
S'il me flatte aussitôt de quelque espoir de paix,
Un oracle cruel me l'ôte pour jamais.
Il m'amène mon fils, il veut que je le voie,
Mais hélas ! combien cher me vend-il cette joie !
Ce fils est insensible, et ne m'écoute pas,
Et soudain il me l'ôte et l'engage aux combats.
Ainsi toujours cruel, et toujours en colère,
Il feint de s'apaiser et devient plus sévère,
Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler,
Et retire son bras pour me mieux accabler.

ANTIGONE

Madame, espérons tout de ce dernier miracle.

LES FRÈRES ENNEMIS

JOCASTE

La haine de mes fils est un trop grand obstacle.
Polinice endurci n'écoute que ses droits,
Du peuple et de Créon l'autre écoute la voix.
Oui du lâche Créon. Cette âme intéressée,
Nous ravit tout le fruit du sang de Ménécée:
En vain pour nous sauver ce grand prince se perd,
Le père nous nuit plus que le fils ne nous sert.
De deux jeunes héros cet infidèle père...

ANTIGONE

Ah ! le voici, Madame, avec le Roi mon frère.

SCÈNE IV

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON.

JOCASTE

Mon fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foi ?

ÉTÉOCLE

Madame, ce combat n'est point venu de moi,
Mais de quelques soldats tant d'Argos que des nôtres,
Qui s'étant querellés les uns avec les autres,
Ont insensiblement tout le corps ébranlé,
Et fait un grand combat d'un simple démêlé.
La bataille sans doute allait être cruelle,
Et son événement vidait notre querelle,
Quand du fils de Créon l'héroïque trépas,
De tous les combattants a retenu le bras.
Ce prince le dernier de la race royale,

ACTE III - SCÈNE IV

S'est appliqué des Dieux la réponse fatale,
Et lui-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du pays noblement transporté.

JOCASTE

Ah ! si le seul amour qu'il eut pour sa patrie,
Le rendit insensible aux douceurs de la vie,
Mon fils ce même amour ne peut-il seulement,
De votre ambition vaincre l'emportement ?
Un exemple si beau vous invite à le suivre,
Il ne faudra cesser de régner ni de vivre.
Vous pouvez en cédant un peu de votre rang,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang.
Il ne faut que cesser de haïr votre frère,
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a su faire.
O Dieux ! aimer un frère est-ce un plus grand effort,
Que de haïr la vie et courir à la mort ?
Et doit-il être enfin plus facile en un autre,
De répandre son sang, qu'en vous d'aimer le vôtre ?

ÉTÉOCLE

Son illustre vertu me charme comme vous,
Et d'un si beau trépas je suis même jaloux.
Et toutefois, Madame, il faut que je vous die,
Qu'un trône est plus pénible à quitter que la vie ;
La gloire bien souvent nous porte à la haïr,
Mais peu de souverains font gloire d'obéir.
Les Dieux voulaient son sang, et ce prince sans crime
Ne pouvait à l'État refuser sa victime ;
Mais ce même pays qui demandait son sang,
Demande que je règne et m'attache à mon rang.
Jusqu'à ce qu'il m'en ôte il faut que j'y demeure.
Il n'a qu'à prononcer j'obéirai sur l'heure,
Et Thèbes me verra pour apaiser son sort,

LES FRÈRES ENNEMIS

Et descendre du trône, et courir à la mort.

CRÉON

Ah ! Ménécée est mort, le Ciel n'en veut point d'autre.
Laissez couler son sang sans y mêler le vôtre,
Et puisqu'il l'a versé pour nous donner la paix,
Accordez-la, Seigneur, à nos justes souhaits.

ÉTÉOCLE

Eh quoi même Créon pour la paix se déclare ?

CRÉON

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare,
Vous voyez les malheurs où le Ciel m'a plongé.
Mon fils est mort, Seigneur.

ÉTÉOCLE

Il faut qu'il soit vengé.

CRÉON

Sur qui me vengerais-je en ce malheur extrême ?

ÉTÉOCLE

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thèbes même,
Vengez-la, vengez-vous.

CRÉON

Ah ! dans ses ennemis,
Je trouve votre frère, et je trouve mon fils.

ACTE III - SCÈNE IV

Dois-je verser mon sang, ou répandre le vôtre ?
Et dois-je perdre un fils pour en venger un autre ?
Seigneur, mon sang m'est cher, le vôtre m'est sacré,
Serai-je sacrilège ou bien dénaturé ?
Souillerais-je ma main d'un sang que je révère ?
Serai-je parricide, afin d'être bon père ?
Un si cruel secours ne me peut soulager,
Et ce serait me perdre au lieu de me venger.
Tout le soulagement où ma douleur aspire,
C'est qu'au moins mes malheurs servent à votre empire.
Je me consolerais si ce fils que je plains,
Assure par sa mort le repos des Thébains.
Le Ciel promet la paix au sang de Ménécée,
Achevez-la, Seigneur, mon fils l'a commencée,
Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu,
Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

JOCASTE

Non, puisqu'à nos malheurs vous devenez sensible,
Au sang de Ménécée il n'est rien d'impossible :
Que Thèbes se rassure après ce grand effort,
Puisqu'il change votre âme, il changera son sort.
La paix dès ce moment n'est plus désespérée,
Puisque Créon la veut je la tiens assurée,
Bientôt ces cœurs de fer se verront adoucis,
Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils.

(A *Étéocle*).

Qu'un si grand changement vous désarme et vous touche,
Quittez, mon fils, quittez cette haine farouche,
Soulagez une mère, et consolez Créon,
Rendez-moi Polinice, et lui rendez Hémon.

ÉTÉOCLE

Mais enfin, c'est vouloir que je m'impose un maître,

LES FRÈRES ENNEMIS

Vous ne l'ignorez pas, Polinice veut l'être ;
Il demande surtout le pouvoir souverain,
Et ne veut revenir que le sceptre à la main.

SCÈNE V

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON,
ATTALE.

ATTALE

Polinice, Seigneur, demande une entrevue ;
C'est ce que d'un héraut nous apprend la venue.
Il vous offre, Seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON

Peut-être qu'adouci,
Il songe à terminer une guerre si lente,
Et son ambition n'est plus si violente :
Par ce dernier combat il apprend aujourd'hui,
Que vous êtes au moins aussi puissant que lui.
Les Grecs mêmes sont las de servir sa colère,
Et j'ai su depuis peu que le roi son beau-père,
Préférant à la guerre un solide repos,
Se réserve Mycène, et le fait roi d'Argos.
Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite,
Que de faire en effet une honnête retraite.
Puisqu'il s'offre à vous voir croyez qu'il veut la paix.
Ce jour la doit conclure, ou la rompre à jamais.
Tâchez dans ce dessein de l'affermir vous-même,
Et lui promettez tout hormis le diadème.

ACTE III - SCÈNE V

ÉTÉOCLE

Hormis le diadème il ne demande rien.

JOCASTE

Mais voyez-le du moins.

CRÉON

Oui puisqu'il le veut bien,
Vous ferez plus tout seul que nous ne saurions faire,
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

ÉTÉOCLE

Allons donc le chercher.

JOCASTE

Mon fils, au nom des Dieux,
Attendez-le plutôt. Voyez-le dans ces lieux.

ÉTÉOCLE

Hé bien, Madame, hé bien qu'il vienne, et qu'on lui donne
Toutes les sûretés qu'il faut pour sa personne.
Allons.

ANTIGONE

Ah ! si ce jour rend la paix aux Thébains,
Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains.

SCÈNE VI

CRÉON, ATTALE.

CRÉON

L'intérêt des Thébains n'est pas ce qui vous touche,
Dédaigneuse princesse, et cette âme farouche,
Qui semble me flatter après tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils.
Mais nous verrons bientôt si la fière Antigone
Aussi bien que mon cœur dédaignera le trône,
Nous verrons quand les Dieux m'auront fait votre roi,
Si ce fils bienheureux l'emportera sur moi.

ATTALE

Et qui n'admirerait un changement si rare ?
Créon même, Créon pour la paix se déclare.

CRÉON

Tu crois donc que la paix est l'objet de mes soins.

ATTALE

Oui je le crois, Seigneur, quand j'y pensais le moins.
Et voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
J'admire à tous moments cet effort magnanime,
Qui vous fait mettre enfin votre haine au tombeau.
Ménécée en mourant n'a rien fait de plus beau.
Et qui peut immoler sa haine à sa patrie,
Lui pourrait bien aussi sacrifier sa vie.

ACTE III - SCÈNE VI

CRÉON

Ah ! sans doute qui peut d'un généreux effort,
Aimer son ennemi, peut bien aimer la mort.
Quoi je négligerais le soin de ma vengeance ?
Et de mon ennemi je prendrais la défense ?
De la mort de mon fils Polinice est l'auteur,
Et moi je deviendrais son lâche protecteur ?
Quand je renoncerais à cette haine extrême,
Pourrais-je bien cesser d'aimer le diadème ?
Non non, tu me verras d'une constante ardeur,
Haïr mes ennemis et chérir ma grandeur.
Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères ;
Je rougis d'obéir où régnèrent mes pères ;
Je brûle de me voir au rang de mes aïeux,
Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.
Surtout depuis deux ans ce noble soin m'inspire,
Je ne fais point de pas qui ne tende à l'empire.
Des princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon ambition autorise la leur.
D'Étéocle d'abord j'appuyai l'injustice,
Je lui fis refuser le trône à Polinice,
Tu sais que je pensais dès lors à m'y placer ;
Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.

ATTALE

Mais, Seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes,
D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes ?
Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux
Pourquoi par vos conseils vont-ils se voir tous deux ?

CRÉON

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle,
Et le courroux du Ciel me la rend trop cruelle ;

LES FRÈRES ENNEMIS

Il s'arme contre moi de mon propre dessein,
Il se sert de mon bras pour me percer le sein.
La guerre s'allumait, lorsque pour mon supplice,
Hémon m'abandonna pour servir Polinice;
Les deux frères par moi devinrent ennemis,
Et je devins, Attale, ennemi de mon fils.
Enfin ce même jour je fais rompre la trêve,
J'excite le soldat, tout le camp se soulève,
On se bat, et voilà qu'un fils désespéré,
Meurt et rompt un combat que j'ai tant préparé.
Mais il me reste un fils et je sens que je l'aime,
Tout rebelle qu'il est, et tout mon rival même.
Sans le perdre je veux perdre mes ennemis,
Il m'en coûterait trop s'il m'en coûtait deux fils.
Des deux princes d'ailleurs la haine est trop puissante
Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente;
Moi-même je saurai si bien l'envenimer,
Qu'ils périront tous deux plutôt que de s'aimer.
Les autres ennemis n'ont que de courtes haines,
Mais quand de la nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas su retenir.
L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frère.
Mais leur éloignement ralentit leur colère.
Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi,
Quand il est loin de nous on la perd à demi.
Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient;
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient,
Que rappelant leur haine au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.

ATTALE

Vous n'avez plus, Seigneur, à craindre que vous-même,
On porte ses remords avec le diadème.

ACTE III - SCÈNE VI

CRÉON

Quand on est sur le trône on a bien d'autres soins.
Et les remords sont ceux qui nous pèsent le moins.
Du plaisir de régner une âme possédée,
De tout le temps passé détourne son idée,
Et de tout autre objet un esprit éloigné
Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point régné.
Mais allons: le remords n'est pas ce qui me touche,
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche.
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts,
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE

OUI, Créon, c'est ici qu'il doit bientôt se rendre,
Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre :
Nous verrons ce qu'il veut, mais je répondrais bien,
Que par cette entrevue on n'avancera rien.
Je connais Polinice et son humeur altière,
Je sais bien que sa haine est encor toute entière,
Je ne crois pas qu'on puisse en arrêter le cours,
Et pour moi je sens bien que je le hais toujours.

CRÉON

Mais s'il vous cède enfin la grandeur souveraine,
Vous devez ce me semble apaiser votre haine.

ÉTÉOCLE

Je ne sais si mon cœur s'apaisera jamais :
Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais.
Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée,
Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année,

LES FRÈRES ENNEMIS

Elle est née avec nous, et sa noire fureur,
Aussitôt que la vie entra dans notre cœur.
Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance,
Que dis-je ? nous l'étions avant notre naissance.
Triste et fatal effet d'un sang incestueux.
Pendant qu'un même sein nous renfermait tous deux,
Dans les flancs de ma mère une guerre intestine
De nos divisions lui marqua l'origine.
Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau,
Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau.
On dirait que le Ciel par un arrêt funeste,
Voulut de nos parents punir ainsi l'inceste,
Et que dans notre sang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour.
Et maintenant, Créon, que j'attends sa venue,
Ne crois pas que pour lui ma haine diminue.
Plus il approche, et plus il me semble odieux,
Et sans doute il faudra qu'elle éclate à ses yeux.
J'aurais même regret qu'il me quittât l'empire.
Il faut, il faut qu'il fuie, et non qu'il se retire.
Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié,
Et je crains son courroux moins que son amitié.
Je veux pour donner cours à mon ardente haine,
Que sa fureur au moins autorise la mienne;
Et puisque enfin mon cœur ne saurait se trahir,
Je veux qu'il me déteste afin de le haïr.
Tu verras que sa rage est encore la même,
Et que toujours son cœur aspire au diadème,
Qu'il m'abhorre toujours, et veut toujours régner,
Et qu'on peut bien le vaincre et non pas le gagner.

CRÉON

Domptez-le donc, Seigneur, s'il demeure inflexible.
Quelque fier qu'il puisse être il n'est pas invincible;
Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur,

ACTE IV - SCÈNE II

Éprouvez ce que peut un bras toujours vainqueur.
Oui, quoique dans la paix je trouvasse des charmes,
Je serai le premier à reprendre les armes,
Et si je demandais qu'on en rompît le cours,
Je demande encor plus que vous régniez toujours.
Que la guerre s'enflamme et jamais ne finisse,
S'il faut avec la paix recevoir Polinice,
Qu'on ne nous vienne plus vanter un bien si doux.
La guerre et ses horreurs nous plaisent avec vous.
Tout le peuple thébain vous parle par ma bouche,
Ne le soumettez pas à ce prince farouche,
Si la paix se peut faire il la veut comme moi.
Surtout, si vous l'aimez, conservez-lui son roi.
Cependant écoutez le prince votre frère,
Et s'il se peut, Seigneur, cachez votre colère.
Feignez... Mais quelqu'un vient.

SCÈNE II

ÉTÉOCLE, CRÉON, ATTALE.

ÉTÉOCLE

Sont-ils bien près d'ici?

Vont-ils venir, Attale ?

ATTALE

Oui, Seigneur, les voici.
Ils ont trouvé d'abord la Princesse et la Reine,
Et bientôt ils seront dans la chambre prochaine.

ÉTÉOCLE

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.

Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous !

CRÉON

Ah ! le voici. Fortune achève mon ouvrage,
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage.

SCÈNE III

JOCASTE, ÉTÉOCLE, POLINICE, ANTIGONE,
HÉMON, CRÉON.

JOCASTE

Me voici donc tantôt au comble de mes vœux,
Puisque déjà le Ciel vous rassemble tous deux.
Vous revoyez un frère, après deux ans d'absence,
Dans ce même palais où vous prîtes naissance ;
Et moi par un bonheur où je n'osais penser,
L'un et l'autre à la fois je vous puis embrasser.
Commencez donc, mes fils, cette union si chère,
Et que chacun de vous reconnaisse son frère :
Tous deux dans votre frère envisagez vos traits ;
Mais pour en mieux juger voyez-les de plus près.
Surtout que le sang parle et fasse son office.
Approchez Étéocle, avancez Polinice.
Hé quoi ? Loin d'approcher vous reculez tous deux ?
D'où vient ce sombre accueil et ces regards fâcheux ?
N'est-ce point que chacun d'une âme irrésolue,
Pour saluer son frère, attend qu'il le salue,
Et qu'affectant l'honneur de céder le dernier,
L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier ?
Étrange ambition qui n'aspire qu'au crime.
Où le plus furieux passe pour magnanime !

Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux,
Et les premiers vaincus sont les plus généreux.
Voyons donc qui des deux aura plus de courage,
Qui voudra le premier triompher de sa rage.
Quoi vous n'en faites rien ? C'est à vous d'avancer,
Et venant de si loin vous devez commencer,
Commencez, Polinice, embrassez votre frère,
Et montrez...

ÉTÉOCLE

Hé ! Madame à quoi bon ce mystère ?
Tous ces embrassements ne sont guère à propos,
Qu'il parle, qu'il s'explique et nous laisse en repos.

POLINICE

Quoi faut-il davantage expliquer mes pensées ?
On les peut découvrir par les choses passées :
La guerre, les combats, tant de sang répandu,
Tout cela dit assez que le trône m'est dû.

ÉTÉOCLE

Et ces mêmes combats, et cette même guerre,
Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre,
Tout cela dit assez que le trône est à moi.
Et tant que je respire il ne peut être à toi.

POLINICE

Tu sais qu'injustement tu remplis cette place.

ÉTÉOCLE

L'injustice me plaît pourvu que je t'en chasse.

LES FRÈRES ENNEMIS

POLINICE

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ÉTÉOCLE

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber.

JOCASTE

O Dieux ! que je me vois cruellement déçue !
N'avais-je tant pressé cette fatale vue,
Que pour les désunir encor plus que jamais ?
Ah ! mes fils, est-ce là comme on parle de paix ?
Quittez au nom des Dieux, ces tragiques pensées,
Ne renouvez point vos discordes passées,
Vous n'êtes pas ici dans un champ inhumain.
Est-ce moi qui vous mets les armes à la main ?
Considérez ces lieux où vous prîtes naissance.
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance ?
C'est ici que tous deux vous reçûtes le jour,
Tout ne vous parle ici que de paix et d'amour.
Ces princes, votre sœur, tout condamne vos haines,
Enfin moi qui pour vous pris toujours tant de peines,
Qui pour vous réunir immolerais... Hélas !
Ils détournent la tête, et ne m'écoutent pas.
Tous deux pour s'attendrir ils ont l'âme trop dure,
Ils ne connaissent plus la voix de la nature.

(A Polinice).

Et vous que je croyais plus doux et plus soumis...

POLINICE

Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis.
Il ne saurait régner sans se rendre parjure.

ACTE IV - SCÈNE III

JOCASTE

Une extrême justice est souvent une injure.
Le trône vous est dû, je n'en saurais douter;
Mais vous le renversez en voulant y monter.
Ne vous laissez-vous point de cette affreuse guerre ?
Voulez-vous sans pitié désoler cette terre,
Détruire cet empire afin de le gagner ?
Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner ?
Thèbes avec raison craint le règne d'un prince,
Qui de fleuves de sang inonde sa province,
Voudrait-elle obéir à votre injuste loi ?
Vous êtes son tyran avant qu'être son roi.
Dieux ! si devenant grand souvent on devient pire,
Si la vertu se perd quand on gagne l'empire,
Lorsque vous régnerez que serez-vous hélas !
Si vous êtes cruel quand vous ne réglez pas ?

POLINICE

Ah ! si je suis cruel on me force de l'être,
Et de mes actions je ne suis pas le maître :
J'ai honte des horreurs où je me vois contraint,
Et c'est injustement que le peuple me craint.
Mais il faut en effet soulager ma patrie,
De ses gémissements mon âme est attendrie.
Trop de sang innocent se verse tous les jours,
Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours,
Et sans faire gémir ni Thèbes ni la Grèce,
A l'auteur de mes maux il faut que je m'adresse ;
Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien.

JOCASTE

Du sang de votre frère ?

POLINICE

Oui, Madame, du sien.
Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.
Oui, cruel, et c'est là le dessein qui m'amène.
Moi-même à ce combat j'ai voulu t'appeler,
A tout autre qu'à toi je craignais d'en parler.
Tout autre aurait voulu condamner ma pensée,
Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.
Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver
Si ce que tu ravis tu le sais conserver;
Montre-toi digne enfin d'une si belle proie.

ÉTÉOCLE

J'accepte ton dessein et l'accepte avec joie.
Créon sait là-dessus quel était mon désir.
J'eusse accepté le trône avec moins de plaisir.
Je te crois maintenant digne du diadème,
Et te le vais porter au bout de ce fer même.

JOCASTE

Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein,
Et commencez par moi votre horrible dessein.
Ne considérez point que je suis votre mère,
Considérez en moi celle de votre frère.
Si de votre ennemi vous recherchez le sang,
Recherchez-en la source en ce malheureux flanc.
Je suis de tous les deux la commune ennemie,
Puisque votre ennemi reçut de moi la vie;
Cet ennemi sans moi ne verrait pas le jour.
S'il meurt ne faut-il pas que je meure à mon tour ?
N'en doutez point, sa mort me doit être commune,
Il faut en donner deux, ou n'en donner pas une,
Et sans être ni doux ni cruel à demi,

Il faut me perdre ou bien sauver votre ennemi.
Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime,
Barbares, rougissez de commettre un tel crime;
Ou si le crime enfin vous plaît tant à chacun,
Barbares, rougissez de n'en commettre qu'un.
Aussi bien ce n'est point que l'amour vous retienne,
Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne.
Vous vous garderiez bien, cruels, de m'épargner,
Si je vous empêchais un moment de régner.
Polinice, est-ce ainsi que l'on traite une mère ?

POLINICE

J'épargne mon pays.

JOCASTE

Et vous tuez un frère.

POLINICE

Je punis un méchant.

JOCASTE

Et sa mort aujourd'hui,
Vous rendra plus coupable et plus méchant que lui.

POLINICE

Faut-il que de ma main je couronne ce traître,
Et que de cour en cour j'aïlle chercher un maître;
Qu'errant et vagabond je quitte mes États,
Pour observer des lois qu'il ne respecte pas ?
De ses propres forfaits serai-je la victime ?
Le diadème est-il le partage du crime ?
Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé ?
Et cependant il règne et je suis exilé.

LES FRÈRES ENNEMIS

JOCASTE

Mais si le roi d'Argos vous cède une couronne...

POLINICE

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne ?
En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté ?
Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté ?
D'un trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse,
Et d'un prince étranger que je brigue la place ?
Non non, sans m'abaisser à lui faire la cour,
Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,
La main de tous les deux vous sera toujours chère.

POLINICE

Non non, la différence est trop grande pour moi,
L'un me ferait esclave, et l'autre me fait roi.
Quoi ma grandeur serait l'ouvrage d'une femme ?
D'un éclat si honteux je rougirais dans l'âme.
Le trône sans l'amour me serait donc fermé ?
Je ne régnerais pas si l'on ne m'eût aimé ?
Je veux m'ouvrir le trône ou jamais n'y paraître
Et quand j'y monterai j'y veux monter en maître,
Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir,
Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.
Enfin de ma grandeur je veux être l'arbitre,
N'être point roi, Madame, ou l'être à juste titre,
Que le sang me couronne, ou s'il ne suffit pas,
Je veux à son secours n'appeler que mon bras.

ACTE IV - SCÈNE III

JOCASTE

Faites plus, tenez tout de votre grand courage,
Que votre bras tout seul fasse votre partage,
Et dédaignant les pas des autres souverains,
Soyez, mon fils, soyez l'ouvrage de vos mains.
Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même,
Qu'un superbe laurier soit votre diadème;
Régnez et triomphez, et joignez à la fois
La gloire des héros à la pourpre des rois.
Quoi ! votre ambition serait-elle bornée
A régner tour à tour l'espace d'une année ?
Cherchez à ce grand cœur que rien ne peut dompter,
Quelque trône où vous seul ayez droit de monter :
Mille sceptres nouveaux s'offrent à votre épée,
Sans que d'un sang si cher nous la voyions trempée.
Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux,
Et votre frère même ira vaincre avec vous.

POLINICE

Vous voulez que mon cœur flatté de ces chimères,
Laisse un usurpateur au trône de mes pères ?

JOCASTE

Si vous lui souhaitez en effet tant de mal,
Élevez-le vous-même à ce trône fatal.
Ce trône fut toujours un dangereux abîme,
La foudre l'environne aussi bien que le crime.
Votre père et les rois qui vous ont devancés,
Sitôt qu'ils y montaient s'en sont vus renversés.

POLINICE

Quand je devrais au Ciel rencontrer le tonnerre,

LES FRÈRES ENNEMIS

J'y monteraï plutôt que de ramper à terre.
Mon cœur jaloux du sort de ces grands malheureux,
Veut s'élever, Madame, et tomber avec eux.

ÉTÉOCLE

Je saurai t'épargner une chute si vaine.

POLINICE

Ah ! ta chute, crois-moi, précédera la mienne.

JOCASTE

Mon fils, son règne plaît.

POLINICE

Mais il m'est odieux.

JOCASTE

Il a pour lui le peuple.

POLINICE

Et j'ai pour moi les Dieux.

ÉTÉOCLE

Les Dieux de ce haut rang te voulaient interdire,
Puisqu'ils m'ont élevé le premier à l'empire.
Ils ne savaient que trop lorsqu'ils firent ce choix,
Qu'on veut régner toujours quand on règne une fois.
Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maître,
Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse être ;

ACTE IV - SCÈNE III

L'un des deux tôt ou tard se verrait renversé,
Et d'un autre soi-même on y serait pressé.
Jugez donc par l'horreur que ce méchant me donne,
Si je puis avec lui partager la couronne.

POLINICE

Et moi je ne veux plus, tant tu m'es odieux,
Partager avec toi la lumière des cieux.

JOCASTE

Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie.
A ce cruel combat tous deux je vous convie.
Puisque tous mes efforts ne sauraient vous changer,
Que tardez-vous ? Allez vous perdre et me venger.
Surpassez s'il se peut les crimes de vos pères,
Montrez en vous tuant comme vous êtes frères.
Le plus grand des forfaits vous a donné le jour,
Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
Je ne condamne plus la fureur qui vous presse,
Je n'ai plus pour mon sang ni pitié ni tendresse,
Votre exemple m'apprend à ne le plus chérir,
Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.

ANTIGONE

Madame... ô Ciel ! Que vois-je ? Hélas rien ne les touche !

HÉMON

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

ANTIGONE

Princes...

LES FRÈRES ENNEMIS

ÉTÉOCLE

Pour ce combat choisissons quelque lieu.

POLINICE

Courons. Adieu, ma sœur.

ÉTÉOCLE

Adieu, Princesse, adieu.

ANTIGONE

Mes frères, arrêtez, gardes, qu'on les retienne,
Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne.
C'est leur être cruels que de les respecter.

HÉMON

Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrêter.

ANTIGONE

Ah ! généreux Hémon, c'est vous seul que j'implore,
Si la vertu vous plaît, si vous m'aimez encore,
Et qu'on puisse arrêter leurs parricides mains,
Hélas ! pour me sauver, sauvez ces inhumains.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ANTIGONE, *seule.*

A quoi te résous-tu princesse infortunée ?
Ta mère vient de mourir dans tes bras,
Ne saurais-tu suivre ses pas,
Et finir en mourant ta triste destinée ?
A de nouveaux malheurs te veux-tu réserver ?
Tes frères sont aux mains, rien ne les peut sauver
De leurs cruelles armes.
Leur exemple t'anime à te percer le flanc ;
Et toi seule verses des larmes,
Tous les autres versent du sang.

Quelle est de mes malheurs l'extrémité mortelle ?
Où ma douleur doit-elle recourir ?
Dois-je vivre ? dois-je mourir ?
Un amant me retient, une mère m'appelle.
Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend,
Ce que veut la raison, l'amour me le défend,
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de sujets d'abandonner le jour !
Mais hélas ! qu'on tient à la vie,
Quand on tient si fort à l'amour.

LES FRÈRES ENNEMIS

Oui tu retiens, Amour, mon âme fugitive,
Je reconnais la voix de mon vainqueur,
L'espérance est morte en mon cœur,
Et cependant tu vis, et tu veux que je vive.
Tu dis que mon amant me suivrait au tombeau,
Que je dois de mes jours conserver le flambeau,
Pour sauver ce que j'aime.
Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi,
Je ne vivrais pas pour moi-même,
Et je veux bien vivre pour toi.

Si jamais tu doutas de ma flamme fidèle...
Mais voici du combat la funeste nouvelle.

SCÈNE II

ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE

Hé bien, ma chère Olympe, as-tu vu ce forfait ?

OLYMPE

J'y suis courue en vain c'en était déjà fait.
Du haut de nos remparts j'ai vu descendre en larmes
Le peuple qui courait et qui criait aux armes;
Et pour vous dire enfin, d'où venait sa terreur,
Le Roi n'est plus, Madame, et son frère est vainqueur.
On parle aussi d'Hémon, l'on dit que son courage
S'est efforcé longtemps de suspendre leur rage,
Mais que tous ses efforts ont été superflus,
C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus.

ACTE V - SCÈNE II

ANTIGONE

Ah ! je n'en doute pas, Hémon est magnanime,
Son grand cœur eut toujours trop d'horreur pour le crime :
Je l'avais conjuré d'empêcher ce forfait,
Et s'il l'avait pu faire, Olympe, il l'aurait fait,
Mais hélas ! leur fureur ne pouvait se contraindre,
Dans des ruisseaux de sang elle voulait s'éteindre.
Princes dénaturés, vous voilà satisfaits,
La mort seule entre vous pouvait mettre la paix.
Le trône pour vous deux avait trop peu de place,
Il fallait entre vous mettre un plus grand espace,
Et que le Ciel vous mit pour finir vos discords,
L'un parmi les vivants, l'autre parmi les morts.
Infortunés tous deux, dignes qu'on vous déplore !
Moins malheureux pourtant que je ne suis encore,
Puisque de tous les maux qui sont tombés sur vous,
Vous n'en sentez aucun, et que je les sens tous.

OLYMPE

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice,
Que si la mort vous eût enlevé Polinice.
Ce prince était l'objet qui faisait tous vos soins,
Les intérêts du Roi vous touchaient beaucoup moins.

ANTIGONE

Il est vrai, je l'aimais d'une amitié sincère,
Je l'aimais beaucoup plus que je n'aimais son frère,
Et ce qui lui donnait tant de part dans mes vœux,
Il était vertueux, Olympe, et malheureux.
Mais hélas ! ce n'est plus ce cœur si magnanime,
Et c'est un criminel qu'a couronné son crime ;
Son frère plus que lui commence à me toucher,
Devenant malheureux, il m'est devenu cher.

LES FRÈRES ENNEMIS

OLYMPE

Créon vient.

ANTIGONE

Il est triste, et j'en connais la cause.
Au courroux du vainqueur la mort du Roi l'expose.
C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

SCÈNE III

ANTIGONE, CRÉON, ATTALE, OLYMPE.

CRÉON

Madame, qu'ai-je appris en entrant dans ces lieux ?
Est-il vrai que la Reine...

ANTIGONE

Oui, Créon, elle est morte.

CRÉON

O Dieux ! puis-je savoir de quelle étrange sorte,
Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau ?

OLYMPE

Elle-même, Seigneur, s'est ouvert le tombeau,
Et s'étant d'un poignard en un moment saisie,
Elle en a terminé ses malheurs et sa vie.

ACTE V - SCÈNE III

ANTIGONE

Elle a su prévenir la perte de son fils.

CRÉON

Ah ! Madame, il est vrai que les Dieux ennemis...

ANTIGONE

N'imputez qu'à vous seul la mort du Roi mon frère,
Et n'en accusez point la céleste colère.
A ce combat fatal vous seul l'avez conduit,
Il a cru vos conseils, sa mort en est le fruit.
Ainsi de leurs flatteurs les rois sont les victimes,
Vous avancez leur perte en approuvant leurs crimes.
De la chute des rois vous êtes les auteurs,
Mais les rois en tombant entraînent leurs flatteurs.
Vous le voyez, Créon, sa disgrâce mortelle
Vous est funeste autant qu'elle nous est cruelle :
Le Ciel en le perdant s'en est vengé sur vous,
Et vous avez peut-être à pleurer comme nous.

CRÉON

Madame, je l'avoue, et les destins contraires,
Me font pleurer deux fils si vous pleurez deux frères.

ANTIGONE

Mes frères et vos fils ! Dieux ! que veut ce discours ?
Quelque autre qu'Étéocle a-t-il fini ses jours ?

CRÉON

Mais ne savez-vous pas cette sanglante histoire ?

LES FRÈRES ENNEMIS

ANTIGONE

J'ai su que Polinice a gagné la victoire,
Et qu'Hémon a voulu les séparer en vain.

CRÉON

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
Vous ignorez encor mes pertes et les vôtres.
Mais hélas ! apprenez les unes et les autres.

ANTIGONE

Rigoureuse Fortune, achève ton courroux.
Ah ! sans doute voici le dernier de tes coups.

CRÉON

Vous avez vu, Madame, avec quelle furie,
Les deux princes sortaient pour s'arracher la vie,
Que d'une ardeur égale ils fuyaient de ces lieux,
Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.
La soif de se baigner dans le sang de leur frère,
Faisait ce que jamais le sang n'avait su faire.
Par l'excès de leur haine ils semblaient réunis,
Et prêts à s'égorger ils paraissaient amis.
Ils ont choisi d'abord pour leur champ de bataille,
Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
C'est là que reprenant leur première fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur.
D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Et la seule fureur précipitant leurs bras,
Tous deux semblent courir au-devant du trépas.
Mon fils qui de douleur en soupirait dans l'âme,
Et qui se souvenait de vos ordres, Madame,

ACTE V - SCÈNE III

Se jette au milieu d'eux, et méprise pour vous
Leurs ordres absolus qui nous arrêtaient tous.
Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
Et pour les séparer s'expose à leur furie.
Mais il s'efforce en vain d'en arrêter le cours,
Et ces deux furieux se rapprochent toujours.
Il tient ferme pourtant et ne perd point courage,
De mille coups mortels il détourne l'orage,
Jusqu'à ce que du Roi le fer trop rigoureux,
Soit qu'il cherchât son frère, ou ce fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie.

ANTIGONE

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie ?

CRÉON

J'y cours, je le relève, et le prends dans mes bras,
Et me reconnaissant : « Je meurs, dit-il tout bas,
Trop heureux d'expirer pour ma belle princesse.
En vain à mon secours votre amitié s'empresse,
C'est à ces furieux que vous devez courir,
Séparez-les, mon père, et me laissez mourir. »
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle,
A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle,
Seulement Polinice en paraît affligé :
« Attends, Hémon, dit-il, tu vas être vengé. »
En effet sa douleur renouvelle sa rage,
Et bientôt le combat tourne à son avantage.
Le Roi frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
Lui cède la victoire, et tombe dans son sang.
Les deux camps aussitôt s'abandonnent en proie,
Le nôtre à la douleur et les Grecs à la joie,
Et le peuple alarmé du trépas de son roi,
Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.

LES FRÈRES ENNEMIS

Polinice tout fier du succès de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime,
Dans le sang de son frère il semble se baigner.
« Et tu meurs, lui dit-il, et moi je vais régner.
Regarde dans mes mains l'empire et la victoire,
Va rougir aux Enfers de l'excès de ma gloire,
Et pour mourir encore avec plus de regret,
Traître songe en mourant que tu meurs mon sujet. »
En achevant ces mots d'une démarche fière,
Il s'approche du Roi couché sur la poussière,
Et pour le désarmer il avance le bras.
Le Roi qui semble mort observe tous ses pas.
Il le voit, il l'attend, et son âme irritée,
Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.
L'ardeur de se venger flatte encor ses désirs,
Et retarde le cours de ses derniers soupirs.
Prêt à rendre la vie il en cache le reste,
Et sa mort au vainqueur est un piège funeste.
Et dans l'instant fatal que ce frère inhumain
Lui veut ôter le fer qu'il tenait à la main,
Il lui perce le cœur, et son âme ravie,
En achevant ce coup abandonne la vie.
Polinice frappé pousse un cri dans les airs,
Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers.
Tout mort qu'il est, Madame, il garde sa colère,
Et l'on dirait qu'encore il menace son frère.
Son visage où la mort a répandu ses traits,
Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

ANTIGONE

Fatale ambition, aveuglement funeste !
D'un oracle cruel suite trop manifeste !
De tout le sang royal il ne reste que nous,
Et plutôt aux Dieux, Créon, qu'il ne restât que vous,
Et que mon désespoir prévenant leur colère,

ACTE V - SCÈNE III

Eût suivi de plus près le trépas de ma mère.

CRÉON

Il est vrai que des Dieux le courroux embrasé,
Pour nous faire périr semble s'être épuisé.
Car enfin sa rigueur, vous le voyez, Madame,
Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre âme.
En m'arrachant mes fils...

ANTIGONE

Ah ! vous réglez, Créon,
Et le trône aisément vous console d'Hémon.
Mais laissez-moi de grâce un peu de solitude,
Et ne contraignez point ma triste inquiétude ;
Aussi bien mes chagrins passeraient jusqu'à vous,
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux.
Le trône vous attend, le peuple vous appelle.
Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.
Adieu, nous ne faisons tous deux que nous gêner.
Je veux pleurer, Créon, et vous voulez régner.

CRÉON, *arrêtant Antigone.*

Ah ! Madame, réglez et montez sur le trône,
Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone.

ANTIGONE

Il me tarde déjà que vous ne l'occupiez,
La couronne est à vous.

CRÉON

Je la mets à vos pieds.

LES FRÈRES ENNEMIS

ANTIGONE

Je la refuserais de la main des Dieux même,
Et vous osez, Créon, m'offrir le diadème ?

CRÉON

Je sais que ce haut rang n'a rien de glorieux,
Qui ne cède à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin je me connais indigne.
Mais si l'on peut prétendre à cette gloire insigne,
Si par d'illustres faits on la peut mériter,
Que faut-il faire enfin, Madame ?

ANTIGONE

M'imiter.

CRÉON

Que ne ferais-je point pour une telle grâce !
Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse.
Je suis prêt...

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Nous verrons.

CRÉON, *la suivant.*

J'attends vos lois ici.

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Attendez.

SCÈNE IV

CRÉON, ATTALE.

ATTALE

Son courroux serait-il adouci ?
Croyez-vous la fléchir ?

CRÉON

Oui oui, mon cher Attale,
Il n'est point de fortune à mon bonheur égale,
Et tu vas voir en moi dans ce jour fortuné,
L'ambitieux au trône et l'amant couronné.
Je demandais au Ciel la princesse et le trône,
Il me donne le sceptre, et m'accorde Antigone.
Pour couronner ma tête, et ma flamme en ce jour
Il arme en ma faveur et la haine et l'amour.
Il allume pour moi deux passions contraires,
Il attendrit la sœur, il endurecit les frères,
Il aigrit leur courroux, il fléchit sa rigueur,
Et m'ouvre en même temps et leur trône et son cœur.

ATTALE

Il est vrai, vous avez toute chose prospère,
Et vous seriez heureux si vous n'étiez point père.
L'ambition, l'amour n'ont rien à désirer,
Mais, Seigneur, la nature a beaucoup à pleurer.
En perdant vos deux fils...

LES FRÈRES ENNEMIS

CRÉON

Oui, leur perte m'afflige,
Je sais ce que de moi le rang de père exige.
Je l'étais. Mais surtout, j'étais né pour régner,
Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner.
Le nom de père, Attale, est un titre vulgaire,
C'est un don, que le Ciel ne nous refuse guère.
Un bonheur si commun n'a pour moi rien de doux;
Ce n'est pas un bonheur s'il ne fait des jaloux.
Mais le trône est un bien dont le Ciel est avare,
Du reste des mortels ce haut rang nous sépare,
Bien peu sont honorés d'un don si précieux,
La terre a moins de rois que le Ciel n'a de Dieux.
D'ailleurs tu sais qu'Hémon adorait la Princesse,
Et qu'elle eut pour ce prince une extrême tendresse.
S'il vivait, son amour au mien serait fatal,
En me privant d'un fils, le Ciel m'ôte un rival.
Ne me parle donc plus que de sujets de joie,
Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en proie,
Et sans me rappeler des ombres des enfers,
Dis-moi ce que je gagne, et non ce que je perds.
Parle-moi de régner, parle-moi d'Antigone,
J'aurai bientôt son cœur, et j'ai déjà le trône;
Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moi,
J'étais père et sujet, je suis amant et roi.
La Princesse et le trône ont pour moi tant de charmes,
Que... Mais Olympe vient.

ATTALE

Dieux ! elle est toute en larmes.

SCÈNE V

CRÉON, OLYMPE, ATTALE.

OLYMPE

Qu'attendez-vous, Seigneur ? la Princesse n'est plus.

CRÉON

Elle n'est plus, Olympe.

OLYMPE

Ah ! regrets superflus !
Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine,
Et du même poignard dont est morte la Reine,
Sans que je pusse voir son funeste dessein,
Cette fière princesse a percé son beau sein.
Elle s'en est, Seigneur, mortellement frappée,
Et dans son sang, hélas ! elle est soudain tombée.
Jugez à cet objet ce que j'ai dû sentir.
Mais sa belle âme enfin toute prête à sortir :
« Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie »,
Dit-elle, et ce moment a terminé sa vie.
J'ai senti son beau corps tout froid entre mes bras,
Et j'ai cru que mon âme allait suivre ses pas.
Heureuse mille fois si ma douleur mortelle,
Dans la nuit du tombeau, m'eût plongée avec elle !
(Elle s'en va.)

SCÈNE DERNIÈRE

CRÉON, ATTALE.

CRÉON

Ainsi donc vous fuyez un amant odieux,
Et vous-même cruelle, éteignez vos beaux yeux.
Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore,
Et pour ne me point voir vous les fermez encore.
Quoique Hémon vous fût cher, vous courez au trépas
Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas.
Mais dussiez-vous encor m'être aussi rigoureuse,
Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
Dût après le trépas vivre votre courroux,
Inhumaine, je vais y descendre après vous.
Vous y verrez toujours l'objet de votre haine,
Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine,
Ou pour vous adoucir, ou pour vous tourmenter,
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.
Mourons donc...

ATTALE, *et des gardes.*

Ah ! Seigneur quelle cruelle envie...

CRÉON

Ah ! c'est m'assassiner que me sauver la vie.
Amour, rage, transports, venez à mon secours,
Venez et terminez mes détestables jours.
De ces cruels amis trompez tous les obstacles.
Toi justifie, ô Ciel, la foi de tes oracles.

ACTE V - SCÈNE DERNIÈRE

Je suis le dernier sang du malheureux Laïus;
Perdez-moi, Dieux cruels, ou vous serez déçus.
Reprenez, reprenez cet empire funeste.
Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste.
Le trône et vos présents excitent mon courroux.
Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.
Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes.
Ajoutez mon supplice à tant d'autres victimes.
Mais en vain je vous presse, et mes propres forfaits
Me font déjà sentir tous les maux que j'ai faits.
Polinice, Étéocle, Iocaste, Antigone,
Mes fils, que j'ai perdus pour m'élever au trône,
Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux
Font déjà dans mon cœur l'office des bourreaux.
Arrêtez, mon trépas va venger votre perte,
La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte,
Je ressens à la fois mille tourments divers,
Et je m'en vais chercher du repos aux enfers.

(Il tombe entre les mains des gardes.)

FIN

ALEXANDRE LE GRAND

1665

AU ROI

SIRE,

*V*OICI une seconde entreprise qui n'est pas moins hardie que la première. Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoute encore celui de VOTRE MAJESTÉ, c'est-à-dire que j'assemble tout ce que le siècle présent et les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand. Mais, SIRE, j'espère que VOTRE MAJESTÉ ne condamnera pas cette seconde hardiesse, comme Elle n'a pas désapprouvé la première. Quelques efforts que l'on eût faits pour lui défigurer mon héros, il n'a pas plutôt paru devant Elle, qu'Elle l'a reconnu pour Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t-on, qu'à un roi dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce conquérant, et devant qui l'on peut dire que tous les peuples du monde se taisent, comme l'Écriture l'a dit d'Alexandre ? Je sais bien que ce silence est un silence d'étonnement et d'admiration, que jusques ici la force de vos armes ne leur a pas tant imposé que celle de vos vertus. Mais, SIRE, votre réputation n'en est pas moins éclatante, pour n'être point établie sur les embrasements et sur les ruines ; et déjà VOTRE MAJESTÉ est arrivée au comble de la gloire par un chemin plus nouveau et plus difficile

ALEXANDRE LE GRAND

que celui par où Alexandre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune homme gagner des batailles, de le voir mettre le feu par toute la terre. Il n'est pas impossible que la jeunesse et la fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes. L'histoire est pleine de jeunes conquérants. Et l'on sait avec quelle ardeur VOTRE MAJESTÉ Elle-même a cherché les occasions de se signaler dans un âge où Alexandre ne faisait encore que pleurer pour les victoires de son père. Mais Elle me permettra de lui dire que devant Elle on n'a point vu de roi qui, à l'âge d'Alexandre, ait fait paraître la conduite d'Auguste; qui, sans s'éloigner presque du centre de son royaume, ait répandu sa lumière jusqu'au bout du monde; et qui ait commencé sa carrière par où les plus grands princes ont tâché d'achever la leur. On a disputé chez les anciens si la fortune n'avait point eu plus de part que la vertu dans les conquêtes d'Alexandre. Mais quelle part la fortune peut-elle prétendre aux actions d'un roi qui ne doit qu'à ses seuls conseils l'état florissant de son royaume, et qui n'a besoin que de lui-même pour se rendre redoutable à toute l'Europe? Mais, SIRE, je ne songe pas qu'en voulant louer VOTRE MAJESTÉ je m'engage dans une carrière trop vaste et trop difficile. Il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres héros de l'antiquité; et je prévois qu'à mesure que je prendrai de nouvelles forces, VOTRE MAJESTÉ se couvrira Elle-même d'une gloire toute nouvelle; que nous la reverrons peut-être à la tête d'une armée achever la comparaison qu'on peut faire d'Elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de conquérant à celui du plus sage roi de la terre. Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes actions, et ne pas souffrir que VOTRE MAJESTÉ ait lieu de se plaindre, comme Alexandre, qu'Elle n'a eu personne de son temps qui pût laisser à la postérité la mémoire de ses vertus. Je n'espère pas être assez heureux pour me distinguer par le mérite de mes ouvrages; mais je sais bien que je me signalerai

ÉPITRE

*au moins par le zèle et la profonde vénération avec laquelle
je suis,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

*Le très humble, très obéissant, et très fidèle
serviteur et sujet,*

RACINE.

PREFACE

DE L'ÉDITION DE 1666

JE ne rapporterai point ici ce que l'histoire dit de Porus, il faudrait copier tout le huitième livre de Quinte-Curce; et je m'engagerai moins encore à faire une exacte apologie de tous les endroits qu'on a voulu combattre dans ma pièce. Je n'ai pas prétendu donner au public un ouvrage parfait: je me fais trop de justice pour avoir osé me flatter de cette espérance. Avec quelque succès que l'on ait représenté mon *Alexandre*, et quoique les premières personnes de la terre et les Alexandres de notre siècle se soient hautement déclarés pour lui, je ne me laisse point éblouir par ces illustres approbations. Je veux croire qu'ils ont voulu encourager un jeune homme, et m'exciter à faire encore mieux dans la suite; mais j'avoue que, quelque défiance que j'eusse de moi-même, je n'ai pu m'empêcher de concevoir quelque opinion de ma tragédie, quand j'ai vu la peine que se sont donnée de certains gens pour la décrier. On ne fait point tant de brigues contre un ouvrage qu'on n'estime pas. On se contente de ne le plus voir quand on l'a vu une fois, et on le laisse tomber de lui-même, sans daigner seulement contribuer à sa chute. Cependant j'ai eu le plaisir de voir plus de six fois de suite

ALEXANDRE LE GRAND

à ma pièce le visage de ces censeurs; ils n'ont pas craint de s'exposer si souvent à entendre une chose qui leur déplaisait. Ils ont prodigué libéralement leur temps et leurs peines pour la venir critiquer, sans compter les chagrins que leur ont peut-être coûtés les applaudissements que leur présence n'a pas empêché le public de me donner. Ce n'est pas, comme j'ai déjà dit, que je croie ma pièce sans défauts. On sait avec quelle déférence j'ai écouté les avis sincères de mes véritables amis, et l'on verra même que j'ai profité en quelques endroits des conseils que j'en ai reçus. Mais je n'aurais jamais fait si je m'arrêtais aux subtilités de quelques critiques, qui prétendent assujettir le goût du public aux dégoûts d'un esprit malade, qui vont au théâtre avec un ferme dessein de n'y point prendre de plaisir, et qui croient prouver à tous les spectateurs, par un branlement de tête et par des grimaces affectées, qu'ils ont étudié à fond la *Poétique* d'Aristote.

En effet, que répondrais-je à ces critiques qui condamnent jusques au titre de ma tragédie, et qui ne veulent pas que je l'appelle *Alexandre*, quoique Alexandre en fasse la principale action, et que le véritable sujet de la pièce ne soit autre chose que la générosité de ce conquérant ? Ils disent que je fais Porus plus grand qu'Alexandre. Et en quoi paraît-il plus grand ? Alexandre n'est-il pas toujours le vainqueur ? Il ne se contente pas de vaincre Porus par la force de ses armes, il triomphe de sa fierté même par la générosité qu'il fait paraître en lui rendant ses États. Ils trouvent étrange qu'Alexandre, après avoir gagné la bataille, ne retourne pas à la tête de son armée, et qu'il s'entretienne avec sa maîtresse, au lieu d'aller combattre un petit nombre de désespérés qui ne cherchent qu'à périr. Cependant, si l'on en croit un des plus grands capitaines de ce temps, Éphestion n'a pas dû s'y trouver lui-même. Ils ne peuvent souffrir qu'Éphestion fasse le récit de la mort de Taxile en présence de Porus, parce que ce récit est trop à l'avantage de ce prince. Mais ils ne

PREMIÈRE PRÉFACE

considèrent pas que l'on ne blâme les louanges que l'on donne à une personne en sa présence que quand elles peuvent être suspectes de flatterie, et qu'elles font un effet tout contraire quand elles partent de la bouche d'un ennemi et que celui qu'on loue est dans le malheur. Cela s'appelle rendre justice à la vertu, et la respecter même dans les fers. Il me semble que cette conduite répond assez bien à l'idée que les historiens nous donnent du favori d'Alexandre. Mais au moins, disent-ils, il devrait épargner la patience de son maître, et ne pas tant vanter devant lui la valeur de son ennemi. Ceux qui tiennent ce langage ont sans doute oublié que Porus vient d'être défait par Alexandre, et que les louanges qu'on donne au vaincu retournent à la gloire du vainqueur. Je ne réponds rien à ceux qui blâment Alexandre de rétablir Porus en présence de Cléophile. C'est assez pour moi que ce qui passe pour une faute auprès de ces esprits qui n'ont lu l'histoire que dans les romans, et qui croient qu'un héros ne doit jamais faire un pas sans la permission de sa maîtresse, a reçu des louanges de ceux qui, étant eux-mêmes de grands héros, ont droit de juger de la vertu de leurs pareils. Enfin la plus importante objection que l'on me fasse, c'est que mon sujet est trop simple et trop stérile. Je ne représente point à ces critiques le goût de l'antiquité. Je vois bien qu'ils le connaissent médiocrement. Mais de quoi se plaignent-ils, si toutes mes scènes sont bien remplies, si elles sont liées nécessairement les unes avec les autres, si tous mes acteurs ne viennent point sur le théâtre que l'on ne sache la raison qui les y fait venir, et si, avec peu d'incidents et peu de matière, j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux depuis le commencement jusqu'à la fin ? Mais ce qui me console, c'est de voir mes censeurs s'accorder si mal ensemble. Les uns disent que Taxile n'est pas assez honnête homme; les autres, qu'il ne mérite point sa perte. Les uns soutiennent qu'Alexandre n'est pas assez

ALEXANDRE LE GRAND

amoureux; les autres me reprochent qu'il ne vient sur le théâtre que pour parler d'amour. Ainsi je n'ai pas besoin que mes amis se mettent en peine de me justifier. Je n'ai qu'à renvoyer mes ennemis à mes ennemis, et je me repose sur eux de la défense d'une pièce qu'ils attaquent en si mauvaise intelligence et avec des sentiments si opposés.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1676 ET DES ÉDITIONS SUIVANTES

IL n'y a guère de tragédie, où l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci. Le sujet en est tiré de plusieurs auteurs, mais surtout du huitième livre de Quinte-Curce. C'est là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes, les ambassades qu'il envoya aux rois de ce pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à ses envoyés, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui présentait, l'inimitié qui était entre Porus et Taxile, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse généreuse que ce brave Indien fit au vainqueur qui lui demandait comment il voulait qu'on le traitât, et la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses États, et en ajouta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce prince ait faites en sa vie; et le danger que Porus lui fit courir dans la bataille, lui parut le plus grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'il avait trouvé enfin un péril digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria:

ALEXANDRE LE GRAND

« O Athéniens, combien de travaux j'endure pour me faire louer de vous ! » J'ai tâché de représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre. Et je puis dire que son caractère a plu extrêmement sur notre théâtre; jusquelà, que des personnes m'ont reproché que je faisais ce prince plus grand qu'Alexandre. Mais ces personnes ne considèrent pas que dans la bataille et dans la victoire Alexandre est en effet plus grand que Porus; qu'il n'y a pas un vers dans la tragédie qui ne soit à la louange d'Alexandre, que les invectives même de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce conquérant. Porus a peut-être quelque chose qui intéresse davantage, parce qu'il est dans le malheur. « Car, comme dit Sénèque, nous sommes de telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage. *Ita affecti sumus, ut nihil aequè magnam apud nos admirationem occupet, quam homo fortiter miser.* »

Les amours d'Alexandre et de Cléofile ne sont pas de mon invention. Justin en parle aussi bien que Quinte-Curce. Ces deux historiens rapportent qu'une reine dans les Indes nommée Cléofile, se rendit à ce prince avec la ville où il la tenait assiégée, et qu'il la rétablit dans son royaume en considération de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appela Alexandre. Voici les paroles de Justin: *Regna Cleofidis reginae petit. Quae cum se dedisset ei, regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta quod virtute non potuerat, filiumque ab eo genitum, Alexandrum nominavit, qui postea regnum Indorum potitus est.*

ACTEURS

ALEXANDRE

PORUS

ROI DANS LES INDES

TAXILE

ROI DANS LES INDES

AXIANE

REINE D'UNE AUTRE PARTIE DES INDES

CLÉOFILE

SŒUR DE TAXILE

ÉPHESTION

SUITE D'ALEXANDRE

*LA SCÈNE EST SUR LE BORD DE L'HYDASPE,
DANS LE CAMP DE TAXILE.*

ALEXANDRE LE GRAND

TRAGÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

TAXILE, CLÉOFILE.

CLÉOFILE

QUOI, vous allez combattre un roi dont la puissance
Semble forcer le Ciel à prendre sa défense;
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses rois,
Et qui tient la fortune attachée à ses lois ?
Mon frère, ouvrez les yeux pour connaître Alexandre,
Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre,
Les peuples asservis, et les rois enchaînés,
Et prévenez les maux qui les ont entraînés.

TAXILE

Voulez-vous que frappé d'une crainte si basse,
Je présente la tête au joug qui nous menace,
Et que j'entende dire aux peuples indiens,
Que j'ai forgé moi-même et leurs fers et les miens ?
Quitterai-je Porus, trahirai-je ces princes,
Que rassemble le soin d'affranchir nos provinces,
Et qui sans balancer sur un si noble choix,
Sauront également vivre ou mourir en rois ?
En voyez-vous un seul, qui sans rien entreprendre

ALEXANDRE LE GRAND

Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
Et le croyant déjà maître de l'univers,
Aille esclave empressé lui demander des fers ?
Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire,
Ils l'attaqueront même au sein de la victoire.
Et vous voulez, ma sœur, que Taxile aujourd'hui,
Tout prêt à le combattre, implore son appui.

CLÉOFILE

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce prince s'adresse,
Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse ;
Quand la foudre s'allume et s'apprête à partir,
Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage ?
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage,
Ai-je mérité seul son indigne pitié ?
Ne peut-il à Porus offrir son amitié ?
Ah ! sans doute il lui croit l'âme trop généreuse
Pour écouter jamais une offre si honteuse,
Il cherche une vertu qui lui résiste moins,
Et peut-être il me croit plus digne de ses soins.

CLÉOFILE

Dites, sans l'accuser de chercher un esclave,
Que de ses ennemis il vous croit le plus brave,
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il se promet du reste un triomphe certain.
Son choix à votre nom n'imprime point de taches,
Son amitié n'est point le partage des lâches ;
Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis,
On ne voit point d'esclave au rang de ses amis.

ACTE I - SCÈNE I

Ah ! si son amitié peut souiller votre gloire,
Que ne m'épargniez-vous une tache si noire ?
Vous connaissez les soins qu'il me rend tous les jours,
Il ne tenait qu'à vous d'en arrêter le cours.
Vous me voyez ici maîtresse de son âme,
Cent messages secrets m'assurent de sa flamme,
Pour venir jusqu'à moi ses soupirs embrasés
Se font jour à travers de deux camps opposés.
Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre.
Vous m'avez engagée à souffrir son amour,
Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour.

TAXILE

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes,
Et sans que votre cœur doive s'en alarmer,
Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous désarmer.
Mais l'État aujourd'hui suivra ma destinée,
Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée,
Et quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.
Je sais l'inquiétude où ce dessein vous livre ;
Mais comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre.
Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits.
Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes,
Pour cette liberté que détruisent ses charmes,
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
Et n'y saurait souffrir de tyrans que ses yeux.
Il faut servir, ma sœur, son illustre colère.
Il faut aller...

CLÉOFILÉ

Hé bien, perdez-vous pour lui plaire :

ALEXANDRE LE GRAND

De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal,
Servez-les, ou plutôt servez votre rival.
De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne,
Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne;
Et par de beaux exploits, appuyant sa rigueur,
Assurez à Porus l'empire de son cœur.

TAXILE

Ah ! ma sœur, croyez-vous que Porus...

CLÉOFILE

Mais-vous-même,
Doutez-vous en effet qu'Axiane ne l'aime ?
Quoi, ne voyez-vous pas avec quelle chaleur,
L'ingrate à vos yeux même étale sa valeur ?
Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
Ce n'est qu'autour de lui que vole la victoire;
Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins,
La liberté de l'Inde est toute entre ses mains.
Sans lui déjà nos murs seraient réduits en cendre,
Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre:
Elle se fait un dieu de ce prince charmant,
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant ?

TAXILE

Je tâchais d'en douter, cruelle Cléofile.
Hélas ! dans son erreur affermissiez Taxile.
Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux ?
Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux.
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frère.
Flattez de quelque espoir...

CLÉOFILE

Espérez, j'y consens :
Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissants.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête,
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête ?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer,
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui, l'injuste renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée :
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat,
Et comme ses sujets il vous mène au combat.
Ah ! si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs et les Persans vous enseignent un maître.
Vous trouverez cent rois compagnons de vos fers,
Porus y viendra même avec tout l'univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes ;
Il laisse à votre front ces marques souveraines,
Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera régner.
Au lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous serez... Mais voici ce rival magnanime.

TAXILE

Ah ! ma sœur, je me trouble, et mon cœur alarmé,
En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé.

CLÉOFILE

Le temps vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus, ou l'ami d'Alexandre.

SCÈNE II

PORUS, TAXILE.

PORUS

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis,
Feront moins de progrès qu'ils ne s'étaient promis.
Nos chefs et nos soldats brûlants d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance;
Ils s'animent l'un l'autre, et nos moindres guerriers
Se promettent déjà des moissons de lauriers.
J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue,
Par des cris généreux éclater à ma vue:
Il se plaignent, qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur,
L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.
Laisserons-nous languir tant d'illustres courages ?
Notre ennemi, Seigneur, cherche ses avantages:
Il se sent faible encore, et pour nous retenir
Éphestion demande à nous entretenir.
Et par des vains discours...

TAXILE

Seigneur, il faut l'entendre,
Nous ignorons encor ce que veut Alexandre.
Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter.

PORUS

La paix ! Ah de sa main pourriez-vous l'accepter ?
Hé quoi ? nous l'aurons vu par tant d'horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont jouissaient nos terres,
Et le fer à la main entrer dans nos États,
Pour attaquer des rois qui ne l'offensaient pas ?

ACTE I - SCÈNE II

Nous l'aurons vu piller des provinces entières,
Du sang de nos sujets faire enfler nos rivières,
Et quand le Ciel s'apprête à nous l'abandonner,
J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner ?

TAXILE

Ne dites point, Seigneur, que le Ciel l'abandonne.
D'un soin toujours égal sa faveur l'environne :
Un roi qui fait trembler tant d'États sous ses lois,
N'est pas un ennemi que méprisent les rois.

PORUS

Loin de le mépriser j'admire son courage,
Je rends à sa valeur un légitime hommage.
Mais je veux à mon tour mériter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Oui je consens qu'au Ciel on élève Alexandre ;
Mais si je puis, Seigneur, je l'en ferai descendre,
Et j'irai l'attaquer jusque sur les autels
Que lui dresse en tremblant le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces princes,
Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces.
Si son cœur dans l'Asie eût montré quelque effroi,
Darius en mourant l'aurait-il vu son roi ?

TAXILE

Seigneur, si Darius avait su se connaître,
Il régnerait encore où règne un autre maître.
Cependant cet orgueil qui causa son trépas,
Avait un fondement que vos mépris n'ont pas.
La valeur d'Alexandre à peine était connue,
Ce foudre était encore enfermé dans la nue.
Dans un calme profond Darius endormi

ALEXANDRE LE GRAND

Ignorait jusqu'au nom d'un si faible ennemi.
Il le connut bientôt, et son âme étonnée
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée;
Il se vit terrassé d'un bras victorieux,
Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS

Mais encore à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre ?
Demandez-le, Seigneur, à cent peuples divers,
Que cette paix trompeuse a jetés dans les fers.
Non, ne nous flattons point, sa douceur nous outrage.
Toujours son amitié traîne un long esclavage:
En vain on prétendrait n'obéir qu'à demi;
Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.

TAXILE

Seigneur, sans se montrer lâche ni téméraire,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.
Flattons par des respects ce prince ambitieux,
Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'est un torrent qui passe, et dont la violence
Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance;
Qui grossi du débris de cent peuples divers,
Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage ?
D'un favorable accueil honorons son passage,
Et lui cédant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS

Qui ne nous coûtent rien, Seigneur ? L'osez-vous croire ?
Compterai-je pour rien la perte de ma gloire ?

Votre empire, et le mien seraient trop achetés,
 S'ils coûtaient à Porus les moindres lâchetés.
 Mais croyez-vous qu'un prince enflé de tant d'audace,
 De son passage ici ne laissât point de trace ?
 Combien de rois brisés à ce funeste écueil,
 Ne règnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil ?
 Nos couronnes d'abord devenant ses conquêtes,
 Tant que nous régnerions flotteraient sur nos têtes,
 Et nos sceptres en proie à ses moindres dédain,
 Dès qu'il aurait parlé tomberaient de nos mains.
 Ne dites point qu'il court de province en province,
 Jamais de ses liens il ne dégage un prince,
 Et pour mieux asservir les peuples sous ses lois,
 Souvent dans la poussière il leur cherche des rois.
 Mais ces indignes soins touchent peu mon courage,
 Votre seul intérêt m'inspire ce langage ;
 Porus n'a point de part dans tout cet entretien,
 Et quand la gloire parle il n'écoute plus rien.

TAXILE

J'écoute comme vous ce que l'honneur m'inspire,
 Seigneur, mais il m'engage à sauver mon empire.

PORUS

Si vous voulez sauver l'un et l'autre aujourd'hui,
 Prévenons Alexandre, et marchons contre lui.

TAXILE

L'audace et le mépris sont d'infidèles guides.

PORUS

La honte suit de près les courages timides.

ALEXANDRE LE GRAND

TAXILE

Le peuple aime les rois qui savent l'épargner.

PORUS

Il estime encor plus ceux qui savent régner.

TAXILE

Ces conseils ne plairont qu'à des âmes hautaines.

PORUS

Ils plairont à des rois, et peut-être à des reines.

TAXILE

La Reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

PORUS

Un esclave est pour elle un objet de courroux.

TAXILE

Mais croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous ordonne
D'exposer avec vous son peuple et sa personne ?
Non, non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous suivez votre haine, et non pas votre amour.

PORUS

Hé bien, je l'avoûrai, que ma juste colère
Aime la guerre autant que la paix vous est chère.
J'avoûrai que brûlant d'une noble chaleur,

ACTE I - SCÈNE III

Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon âme importunée,
Attend depuis longtemps cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet
M'avait déjà rendu son ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie,
Je le trouvais trop lent à traverser l'Asie.
Je l'attirais ici par des vœux si puissants,
Que je portais envie au bonheur des Persans.
Et maintenant encor s'il trompait mon courage,
Pour sortir de ces lieux, s'il cherchait un passage,
Vous me verriez moi-même armé pour l'arrêter,
Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

TAXILE

Oui, sans doute, une ardeur si haute et si constante
Vous promet dans l'histoire une place éclatante ;
Et sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La Reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zèle,
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi je troublerais un si noble entretien,
Et vos cœurs rougiraient des faiblesses du mien.

SCÈNE III

PORUS, AXIANE.

AXIANE

Quoi, Taxile me fuit ? Quelle cause inconnue...

ALEXANDRE LE GRAND

PORUS

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue,
Et puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hasards,
De quel front pourrait-il soutenir vos regards ?
Mais laissons-le, Madame, et puisqu'il veut se rendre,
Qu'il aille avec sa sœur adorer Alexandre.
Retirons-nous d'un camp, où l'encens à la main
Le fidèle Taxile attend son souverain.

AXIANE

Mais, Seigneur, que dit-il ?

PORUS

Il en fait trop paraître.
Cet esclave déjà m'ose vanter son maître,
Il veut que je le serve...

AXIANE

Ah ! sans vous emporter,
Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter.
Ses soupirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore.
Quoi qu'il en soit, souffrez que je lui parle encore,
Et ne le forçons point par ce cruel mépris,
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

PORUS

Hé quoi, vous en doutez ? et votre âme s'assure
Sur la foi d'un amant infidèle, et parjure,
Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,
Et croit en vous donnant, vous obtenir de lui.
Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même,

ACTE I - SCÈNE III

Il vous peut arracher à mon amour extrême ;
Mais il ne peut m'ôter par ses efforts jaloux,
La gloire de combattre et de mourir pour vous.

AXIANE

Et vous croyez qu'après une telle insolence,
Mon amitié, Seigneur, serait sa récompense ?
Vous croyez que mon cœur s'engageant sous sa loi,
Je souscrirais au don qu'on lui ferait de moi ?
Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime ?
Ai-je fait pour ce prince éclater tant d'estime ?
Entre Taxile et vous, s'il fallait prononcer,
Seigneur, le croyez-vous, qu'on me vit balancer ?
Sais-je pas que Taxile est une âme incertaine,
Que l'amour le retient quand la crainte l'entraîne ?
Sais-je pas que sans moi sa timide valeur
Succomberait bientôt aux ruses de sa sœur ?
Vous savez qu'Alexandre en fit sa prisonnière,
Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frère,
Mais je connus bientôt qu'elle avait entrepris
De l'arrêter au piège où son cœur était pris.

PORUS

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle ?
Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle ?
Pourquoi par tant de soins voulez-vous épargner
Un prince...

AXIANE

C'est pour vous que je le veux gagner.
Vous verrai-je accablé du soin de nos provinces,
Attaquer seul un roi vainqueur de tant de princes ?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur,
Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.

ALEXANDRE LE GRAND

Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée ?
Mais d'un soin si commun votre âme est peu blessée ;
Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche faiblement.
Vous me voulez livrer sans secours, sans asile,
Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile,
Qui me traitant bientôt en superbe vainqueur,
Pour prix de votre mort demandera mon cœur.
Hé bien, Seigneur, allez. Contentez votre envie,
Combattez, oubliez le soin de votre vie.
Oubliez que le Ciel favorable à vos vœux
Vous préparait peut-être un sort assez heureux.
Peut-être qu'à son tour Axiane charmée,
Allait... Mais non, Seigneur, courez vers votre armée.
Un si long entretien vous serait ennuyeux,
Et c'est vous retenir trop longtemps en ces lieux.

PORUS

Ah ! Madame, arrêtez, et connaissez ma flamme,
Ordonnez de mes jours, disposez de mon âme,
La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas,
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas !
Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre
Vos soldats et les miens allaient tout entreprendre,
Que c'était pour Porus un bonheur sans égal,
De triompher tout seul aux yeux de son rival.
Je ne vous dis plus rien. Parlez en souveraine.
Mon cœur met à vos pieds et sa gloire, et sa haine.

AXIANE

Ne craignez rien ; ce cœur qui veut bien m'obéir,
N'est pas entre des mains qui le puissent trahir.
Non, je ne prétends pas jalouse de sa gloire,
Arrêter un héros qui court à la victoire.

ACTE I - SCÈNE III

Contre un fier ennemi précipitez vos pas,
Mais de vos alliés ne vous séparez pas.
Ménagez-les, Seigneur, et d'une âme tranquille
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile;
Montrez en sa faveur des sentiments plus doux,
Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS

Hé bien, Madame, allez, j'y consens avec joie;
Voyons Éphestion, puisqu'il faut qu'on le voie.
Mais sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attends Éphestion, et le combat après.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉOFILE, ÉPHESTION.

ÉPHESTION

OUI, tandis que vos rois délibèrent ensemble,
Et que tout se prépare au Conseil qui s'assemble,
Madame permettez que je vous parle aussi
Des secrètes raisons qui m'amènent ici.
Fidèle confident du beau feu de mon maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître,
Et que pour ce héros, j'ose vous demander
Le repos qu'à vos rois il veut bien accorder.
Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espère ?
Attendez-vous encore après l'aveu d'un frère ?
Voulez-vous que son cœur incertain et confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus ?
Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre ?
Faut-il donner la paix ? faut-il faire la guerre ?
Prononcez. Alexandre est tout prêt d'y courir,
Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

CLÉOFILE

Puis-je croire qu'un prince, au comble de la gloire,

ALEXANDRE LE GRAND

De mes faibles attraits garde encor la mémoire ?
Que traînant après lui la victoire et l'effroi
Il se puisse abaisser à soupirer pour moi ?
Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne,
A de plus hauts desseins la gloire les entraîne,
Et l'amour dans leurs cœurs interrompu, troublé,
Sous le faix des lauriers est bientôt accablé.
Tandis que ce héros me tint sa prisonnière,
J'ai pu toucher son cœur d'une atteinte légère ;
Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens,
Alexandre à son tour brisa bientôt les siens.

ÉPHESTION

Ah ! si vous l'aviez vu brûlant d'impatience,
Compter les tristes jours d'une si longue absence,
Vous sauriez que l'amour précipitant ses pas,
Il ne cherchait que vous en courant aux combats.
C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de princes,
D'un cours impétueux traverser vos provinces.
Et briser en passant sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empêchait de s'approcher de vous.
On voit en même champ vos drapeaux et les nôtres,
De ses retranchements il découvre les vôtres,
Mais après tant d'exploits, ce timide vainqueur,
Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur.
Que lui sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée ?
Si pour ne point répondre à de sincères vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux ?
Si votre esprit armé de mille défiances...

CLÉOFILE

Hélas ! de tels soupçons sont de faibles défenses,
Et nos cœurs se formant mille soins superflus,

ACTE II - SCÈNE I

Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Oui, puisque ce héros veut que j'ouvre mon âme,
J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme;
Je craignais que le temps n'en eût borné le cours,
Je souhaite qu'il m'aime, et qu'il m'aime toujours.
Je dis plus. Quand son bras força notre frontière,
Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonnière,
Mon cœur qui le voyait maître de l'univers,
Se consolait déjà de languir dans ses fers;
Et loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude,
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même en la demandant, craignait de l'obtenir.
Jugez si son retour me doit combler de joie.
Mais tout couvert de sang, veut-il que je le voie ?
Est-ce comme ennemi qu'il se vient présenter,
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter ?

ÉPHESTION

Non, Madame, vaincu du pouvoir de vos charmes,
Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes.
Il présente la paix à des rois aveuglés,
Et retire la main qui les eût accablés.
Il craint que la victoire à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile;
Son courage sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
Favorisez les soins où son amour l'engage,
Exemptez sa valeur d'un si triste avantage,
Et disposez des rois qu'épargne son courroux,
A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLÉOFILE

N'en doutez point, Seigneur, mon âme inquiétée,

ALEXANDRE LE GRAND

D'une crainte si juste est sans cesse agitée:
Je tremble pour mon frère, et crains que son trépas,
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme,
Axiane et Porus tyrannisent son âme;
Les charmes d'une reine, et l'exemple d'un roi,
Dès que je veux parler, s'élèvent contre moi.
Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême ?
Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même.
Je sais qu'en l'attaquant, cent rois se sont perdus,
Je sais tous ses exploits, mais je connais Porus.
Nos peuples qu'on a vus triomphants à sa suite,
Repousser les efforts du Persan et du Scythe,
Et tout fiers des lauriers dont il les a chargés,
Vaincront à son exemple, ou périront vengés.
Et je crains...

ÉPHESTION

Ah ! quittez une crainte si vaine;
Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne;
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses États,
Et que le seul Taxile en détourne ses pas.
Mais les voici.

CLÉOFILE

Seigneur, achevez votre ouvrage.
Par vos sages conseils dissipez cet orage,
Ou s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
De le faire tomber sur d'autres que sur nous.

SCÈNE II

PORUS, TAXILE, ÉPHESTION

ÉPHESTION

Avant que le combat qui menace vos têtes,
Mette tous vos États au rang de nos conquêtes,
Alexandre veut bien différer ses exploits,
Et vous offrir la paix pour la dernière fois.
Vos peuples prévenus de l'espoir qui vous flatte,
Prétendaient arrêter le vainqueur de l'Euphrate;
Mais l'Hydaspe malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards.
Vous les verriez plantés jusque sur vos tranchées,
Et de sang et de morts vos campagnes jonchées,
Si ce héros couvert de tant d'autres lauriers,
N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point ici, souillé du sang des princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos provinces;
Et cherchant à briller d'une triste splendeur,
Sur le tombeau des rois élever sa grandeur.
Mais vous-mêmes trompés d'un vain espoir de gloire,
N'allez point dans ses bras irriter la victoire;
Et lorsque son courroux demeure suspendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne différez point tant à lui rendre l'hommage,
Que vos cœurs, malgré vous rendent à son courage,
Et recevant l'appui que vous offre son bras,
D'un si grand défenseur honorez vos États.
Voilà ce qu'un grand roi veut bien vous faire entendre,
Prêt à quitter le fer, et prêt à le reprendre.
Vous savez son dessein. Choisissez aujourd'hui,
Si vous voulez, tout perdre, ou tenir tout de lui.

ALEXANDRE LE GRAND

TAXILE

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare
Nous fasse méconnaître une vertu si rare,
Et que dans leur orgueil nos peuples affermis,
Prétendent malgré vous être vos ennemis.
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples,
Vous adorez des Dieux qui nous doivent leurs temples.
Des héros qui chez vous passaient pour des mortels,
En venant parmi nous, ont trouvé des autels.
Mais en vain l'on prétend chez des peuples si braves,
Au lieu d'adorateurs, se faire des esclaves,
Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher,
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
Assez d'autres États devenus vos conquêtes,
De leurs rois sous le joug ont vu ployer les têtes.
Après tous ces États qu'Alexandre a soumis,
N'est-il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des amis ?
Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un maître,
Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.
Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts.
Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts.
Ils pleurent en secret leurs rois sans diadèmes.
Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes ;
Et déjà dans leur cœur les Scythes mutinés,
Vont sortir de la chaîne, où vous nous destinez.
Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage ;
Laissez un peuple au moins qui puisse quelquefois
Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre.
Et je l'attends déjà, comme un roi doit attendre
Un héros dont la gloire accompagne les pas,
Qui peut tout sur mon cœur, et rien sur mes États.

ACTE II - SCÈNE II

PORUS

Je croyais, quand l'Hydaspe assemblant ses provinces
Au secours de ses bords fit voler tous ses princes,
Qu'il n'avait avec moi, dans des desseins si grands,
Engagé que des rois ennemis des tyrans.
Mais puisqu'un roi flattant la main qui nous menace,
Parmi ses alliés brigue une indigne place,
C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher ici le roi qui vous envoie ?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie ?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposait dans une paix profonde ;
Et si quelques voisins en troublaient les douceurs,
Il portait dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer ? Par quelle barbarie
A-t-on de votre maître excité la furie ?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux
Désoler un pays inconnu parmi nous ?
Faut-il que tant d'États, de déserts, de rivières,
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières ?
Et ne saurait-on vivre au bout de l'univers,
Sans connaître son nom, et le poids de ses fers.
Quelle étrange valeur, qui ne cherchant qu'à nuire,
Embrase tout, sitôt qu'elle commence à luire,
Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison,
Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison,
Et que maître absolu de tous tant que nous sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes.
Plus d'États, plus de rois. Ses sacrilèges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore.
De tant de souverains nous seuls régnerons encore.

ALEXANDRE LE GRAND

Mais que dis-je nous seuls ? Il ne reste que moi,
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matière.
Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus,
Et qu'on dise partout dans une paix profonde:
« Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde,
Mais un roi l'attendait au bout de l'univers,
Par qui le monde entier a vu briser ses fers. »

ÉPHESTION

Votre projet du moins nous marque un grand courage.
Mais, Seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage.
Si le monde penchant n'a plus que cet appui,
Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui.
Je ne vous retiens point. Marchez contre mon maître,
Je voudrais seulement qu'on vous l'eût fait connaître,
Et que la renommée eût voulu par pitié
De ses exploits au moins vous conter la moitié.
Vous verriez...

PORUS

Que verrais-je ? et que pourrais-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre ?
Serait-ce sans efforts les Persans subjugués,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués ?
Quelle gloire en effet d'accabler la faiblesse
D'un roi déjà vaincu par sa propre mollesse,
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissait sous l'or dont il était armé,
Et qui tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposait que des morts au grand cœur d'Alexandre ?
Les autres éblouis de ses moindres exploits
Sont venus à genoux lui demander des lois,

ACTE II - SCÈNE II

Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles
Ils n'ont pas cru qu'un Dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérants,
Nous savons que les Dieux ne sont pas des tyrans:
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin,
Il nous trouve partout les armes à la main.
Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes.
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes,
Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de temps
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infâmes,
L'or qui naît sous nos pas, ne corrompt point nos âmes.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer.
C'est elle...

ÉPHESTION, *en se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui l'arrachant du sein de ses États,
Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas,
Et du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, et donner les couronnes.
Et puisque votre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
Vos yeux dès aujourd'hui témoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire.
Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS

Allez donc, je l'attends, ou je le vais chercher.

SCÈNE III

PORUS, TAXILE.

TAXILE

Quoi vous voulez au gré de votre impatience...

PORUS

Non, je ne prétends point troubler votre alliance.
Éphestion aigri seulement contre moi,
De vos soumissions rendra conte à son roi.
Les troupes d'Axiane à me suivre engagées
Attendent le combat sous mes drapeaux rangées:
De son trône et du mien je soutiendrai l'éclat,
Et vous serez, Seigneur, le juge du combat.
A moins que votre cœur animé d'un beau zèle
De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle.

SCÈNE IV

AXIANE, PORUS, TAXILE.

AXIANE, à *Taxile*.

Ah ! que dit-on de vous, Seigneur ? Nos ennemis
Se vantent que Taxile est à moitié soumis,
Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte.

TAXILE

La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte,
Madame, avec le temps ils me connaîtront mieux.

ACTE II - SCÈNE V

AXIANE

Démentez donc, Seigneur, ce bruit injurieux,
De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence.
Allez comme Porus les forcer au silence,
Et leur faire sentir par un juste courroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemi plus funeste que vous.

TAXILE

Madame, je m'en vais disposer mon armée.
Écoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée.
Porus fait son devoir, et je ferai le mien.

SCÈNE V

AXIANE, PORUS.

AXIANE

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,
Lâche, et ce n'est point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un roi qui court à la victoire.
Il n'en faut plus douter. Et nous sommes trahis.
Il immole à sa sœur sa gloire et son pays,
Et sa haine, Seigneur, qui cherche à vous abattre
Attend pour éclater que vous alliez combattre.

PORUS

Madame, en le perdant je perds un faible appui,
Je le connaissais trop pour m'assurer sur lui.
Mes yeux sans se troubler ont vu son inconstance.
Je craignais beaucoup plus sa molle résistance.
Un traître en nous quittant pour complaire à sa sœur,

ALEXANDRE LE GRAND

Nous affaiblit bien moins qu'un lâche défenseur.

AXIANE

Et cependant, Seigneur, qu'allez-vous entreprendre ?
Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre.
Et courant presque seul au-devant de leurs coups,
Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous.

PORUS

Hé quoi ? voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître,
Ma frayeur conspirât à vous donner un maître ?
Que Porus dans un camp se laissant arrêter,
Refusât le combat qu'il vient de présenter ?
Non, non, je n'en crois rien. Je connais mieux, Madame,
Le beau feu que la gloire allume dans votre âme.
C'est vous, je m'en souviens, dont les puissants appas
Excitaient tous nos rois, les entraînaient aux combats,
Et de qui la fierté refusant de se rendre
Ne voulait pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.
Il faut vaincre, et j'y cours, bien moins pour éviter
Le titre de captif, que pour le mériter.
Oui, Madame, je vais dans l'ardeur qui m'entraîne
Victorieux ou mort mériter votre chaîne.
Et puisque mes soupirs s'expliquaient vainement
A ce cœur que la gloire occupe seulement,
Je m'en vais par l'éclat qu'une victoire donne
Attacher de si près la gloire à ma personne:
Que je pourrai peut-être amener votre cœur,
De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE

Hé bien, Seigneur, allez. Taxile aura peut-être
Des sujets dans son camp plus braves que leur maître.

ACTE II - SCÈNE V

Je vais les exciter par un dernier effort.
Après dans votre camp j'attendrai votre sort.
Ne vous informez point de l'état de mon âme.
Triomphez et vivez.

PORUS

Qu'attendez-vous, Madame ?
Pourquoi dès ce moment ne puis-je pas savoir
Si mes tristes soupirs ont pu vous émouvoir ?
Voulez-vous (car le sort, adorable Axiane,
A ne vous plus revoir peut-être me condamne),
Voulez-vous qu'en mourant, un prince infortuné
Ignore à quelle gloire il était destiné ?
Parlez.

AXIANE

Que vous dirai-je ?

PORUS

Ah, divine Princesse,
Si vous sentiez pour moi quelque heureuse faiblesse,
Ce cœur qui me promet tant d'estime en ce jour
Me pourrait bien encor promettre un peu d'amour.
Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre ?
Peut-il...

AXIANE

Allez, Seigneur, marchez contre Alexandre.
La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

AXIANE, CLÉOFILÉ.

AXIANE

QUOI, Madame, en ces lieux on me tient enfermée ?
Je ne puis au combat voir marcher mon armée ?
Et commençant par moi sa noire trahison,
Taxile de son camp me fait une prison ?
C'est donc là cette ardeur qu'il me faisait paraître ?
Cet humble adorateur se déclare mon maître :
Et déjà son amour lassé de ma rigueur
Captive ma personne au défaut de mon cœur ?

CLÉOFILÉ

Expliquez mieux les soins, et les justes alarmes
D'un roi qui pour vainqueur ne connaît que vos charmes,
Et regardez, Madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui l'intéresse à votre sûreté.
Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées
D'une égale chaleur au combat animées,
De leur fureur partout font voler les éclats,
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas ?

ALEXANDRE LE GRAND

Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête ?
Un plein calme en ces lieux assure votre tête.
Tout est tranquille...

AXIANE

Et c'est cette tranquillité
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
Quoi, lorsque mes sujets mourant dans une plaine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur reine,
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi,
Que le cri des mourants vient presque jusqu'à moi,
On me parle de paix ? et le camp de Taxile
Garde dans ce désordre une assiette tranquille ;
On flatte ma douleur d'un calme injurieux,
Sur des objets de joie on arrête mes yeux ?

CLÉOFILÉ

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frère
Abandonne aux périls une tête si chère ?
Il sait trop les hasards...

AXIANE

Et pour m'en détourner
Ce généreux amant me fait emprisonner ?
Et tandis que pour moi son rival se hasarde,
Sa paisible valeur me sert ici de garde ?

CLÉOFILÉ

Que Porus est heureux ! Le moindre éloignement
A votre impatience est un cruel tourment.
Et si l'on vous croyait, le soin qui vous travaille
Vous le ferait chercher jusqu'au champ de bataille.

ACTE III - SCÈNE I

AXIANE

Je ferais plus, Madame. Un mouvement si beau
Me le ferait chercher jusque dans le tombeau,
Perdre tous mes États, et voir d'un œil tranquille
Alexandre en payer le cœur de Cléofile.

CLÉOFILE

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner ?
Alexandre en ces lieux pourra le ramener.
Permettez que veillant au soin de votre tête,
A cet heureux amant l'on garde sa conquête.

AXIANE

Vous triomphez, Madame, et déjà votre cœur,
Vole vers Alexandre, et le nomme vainqueur.
Mais sur la seule foi d'un amour qui vous flatte,
Peut-être avant le temps ce grand orgueil éclate.
Vous poussez un peu loin vos vœux précipités,
Et vous croyez trop tôt ce que vous souhaitez.
Oui, oui...

CLÉOFILE

Mon frère vient, et nous allons apprendre
Qui de nous deux, Madame, aura pu se méprendre.

AXIANE

Ah ! je n'en doute plus, et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait.

SCÈNE II

TAXILE, AXIANE, CLÉOFILE.

TAXILE

Madame, si Porus avec moins de colère
Eût suivi les conseils d'une amitié sincère,
Il m'aurait en effet épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE

Quoi Porus...

TAXILE

C'en est fait. Et sa valeur trompée
Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.
Ce n'est pas (car mon cœur respectant sa vertu
N'accable point encore un rival abattu)
Ce n'est point que son bras disputant la victoire
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire;
Qu'elle-même attachée à ses faits éclatants
Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque temps.
Mais enfin contre moi sa vaillance irritée
Avec trop de chaleur s'était précipitée.
J'ai vu ses bataillons rompus et renversés,
Vos soldats en désordre, et les siens dispersés,
Et lui-même à la fin entraîné dans leur fuite,
Malgré lui du vainqueur éviter la poursuite,
Et de son vain courroux trop tard désabusé,

ACTE III - SCÈNE II

Souhaiter le secours qu'il avait refusé.

AXIANE

Qu'il avait refusé ? Quoi donc ? pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie ?
Il faut donc malgré toi te traîner aux combats,
Et te forcer toi-même à sauver tes États ?
L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte,
Dis-moi, n'était-ce pas une voix assez forte ?
Ce héros en péril, ta maîtresse en danger,
Tout l'État périssant n'a pu t'encourager ?
Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne.
Achève, et fais de moi ce que sa haine ordonne.
Garde à tous les vaincus un traitement égal,
Enchaîne ta maîtresse en livrant ton rival.
Aussi bien, c'en est fait. Sa disgrâce, et ton crime
Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime.
Je l'adore, et je veux avant la fin du jour
Déclarer à la fois ma haine, et mon amour,
Lui vouer à tes yeux une amitié fidèle,
Et te jurer aux siens une haine immortelle.
Adieu, tu me connais. Aime-moi si tu veux.

TAXILE

Ah ! n'espérez de moi que de sincères vœux,
Madame, n'attendez ni menaces ni chaînes,
Alexandre sait mieux ce qu'on doit à des reines.
Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
Un trône que Porus devait moins hasarder :
Et moi-même en aveugle on me verrait combattre
La sacrilège main qui le voudrait abattre.

ALEXANDRE LE GRAND

AXIANE

Quoi par l'un de vous deux mon sceptre raffermi,
Deviendrait dans mes mains le don d'un ennemi ?
Et sur mon propre trône on me verrait placée
Par le même tyran qui m'en aurait chassée ?

TAXILE

Des reines et des rois vaincus par sa valeur,
Ont laissé par ses soins adoucir leur malheur.
Voyez de Darius et la femme et la mère,
L'une le traite en fils, l'autre le traite en frère.

AXIANE

Non, non, je ne sais point vendre mon amitié,
Caresser un tyran, et régner par pitié.
Penses-tu que j'imite une faible Persane ?
Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane ?
Et qu'avec mon vainqueur courant tout l'univers,
J'aie vanter partout la douceur de ses fers ?
S'il donne les États, qu'il te donne les nôtres.
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
Règne, Porus ni moi n'en serons point jaloux.
Et tu seras encor plus esclave que nous.
J'espère qu'Alexandre amoureux de sa gloire,
Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,
S'en lavera bientôt par ton propre trépas.
Des traîtres comme toi font souvent des ingrats :
Et de quelques faveurs que sa main t'éblouisse,
Du perfide Bessus regarde le supplice.
Adieu.

SCÈNE III

TAXILE, CLÉOFILE.

CLÉOFILE

Cédez, mon frère, à ce bouillant transport.
Alexandre et le temps vous rendront le plus fort.
Et cet âpre courroux, quoi qu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un empire.
Maître de ses destins, vous l'êtes de son cœur.
Mais dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur ?
Quel traitement, mon frère, en devons-nous attendre ?
Qu'a-t-il dit ?

TAXILE

Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre.
D'abord ce jeune éclat, qu'on remarque en ses traits,
M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
Mon cœur plein de son nom n'osait, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse.
Mais de ce même front l'héroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté
Font connaître Alexandre. Et certes son visage
Porte de sa grandeur l'infaillible présage ;
Et sa présence auguste appuyant ses projets,
Ses yeux comme son bras font partout des sujets.
Il sortait du combat. Ébloui de sa gloire
Je croyais dans ses yeux voir briller la victoire.
Toutefois à ma vue oubliant sa fierté,
Il a fait à son tour éclater sa bonté.
Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse :
« Retournez, m'a-t-il dit, auprès de la Princesse,
Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur

ALEXANDRE LE GRAND

Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son cœur. »
Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
Ma sœur, de votre sort je vous laisse l'empire,
Je vous confie encor la conduite du mien.

CLÉOFILE

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
Tout va vous obéir, si le vainqueur m'écoute.

TAXILE

Je vais donc... Mais on vient. C'est lui-même sans doute.

SCÈNE IV

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE, ÉPHESTION,
SUITE D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE

Allez, Éphestion. Que l'on cherche Porus,
Qu'on épargne sa vie, et le sang des vaincus.

SCÈNE V

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE, à *Taxile*.

Seigneur, est-il donc vrai qu'une reine aveuglée
Vous préfère d'un roi la valeur déréglée ?

ACTE III - SCÈNE VI

Mais ne le craignez point. Son empire est à vous.
D'une ingrante à ce prix fléchissez le courroux.
Maître de deux États, arbitre des siens mêmes,
Allez avec vos vœux offrir trois diadèmes.

TAXILE

Ah ! c'en est trop, Seigneur, prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE

Vous pourrez à loisir reconnaître mes soins.
Ne tardez point. Allez où l'amour vous appelle,
Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

SCÈNE VI

ALEXANDRE, CLÉOFILÉ.

ALEXANDRE

Madame, à son amour je promets mon appui.
Ne puis-je rien pour moi quand je puis tout pour lui ?
Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,
N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire ?
Les sceptres devant vous ou rendus ou donnés,
De mes propres lauriers mes amis couronnés,
Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes,
Font voir que je soupire après d'autres conquêtes.
Je vous avais promis que l'effort de mon bras
M'approcherait bientôt de vos divins appas :
Mais dans ce même temps, souvenez-vous, Madame,
Que vous me promettiez quelque place en votre âme.

ALEXANDRE LE GRAND

Je suis venu. L'amour a combattu pour moi.
La victoire elle-même a dégagé ma foi.
Tout cède autour de vous. C'est à vous de vous rendre,
Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre ?
Et lui seul pourrait-il échapper aujourd'hui
A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui ?

CLÉOFILÉ

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
Garde seul contre vous le titre d'invincible.
Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus.
Les Indiens domptés sont vos moindres ouvrages.
Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages.
Et quand vous le voudrez, vos bontés à leur tour
Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.
Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes,
Me troublent bien souvent par de justes alarmes.
Je crains que satisfait d'avoir conquis un cœur,
Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur ;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
Votre âme ne dédaigne une conquête aisée.
On attend peu d'amour d'un héros tel que vous.
La gloire fit toujours vos transports les plus doux.
Et peut-être, au moment que ce grand cœur soupire,
La gloire de me vaincre est tout ce qu'il désire.

ALEXANDRE

Que vous connaissez mal les violents désirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs !
J'avouérai qu'autrefois au milieu d'une armée
Mon cœur ne soupirait que pour la renommée,
Les peuples et les rois devenus mes sujets,
Étaient seuls à mes vœux d'assez dignes objets.

ACTE III - SCÈNE VI

Les beautés de la Perse à mes yeux présentées
Aussi bien que ses rois ont paru surmontées.
Mon cœur d'un fier mépris armé contre leurs traits,
N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits.
Amoureux de la gloire, et partout invincible,
Il mettait son bonheur à paraître insensible.
Mais hélas, que vos yeux ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets différents !
Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite,
Il vient avec plaisir avouer sa défaite,
Heureux ! si votre cœur se laissant émouvoir,
Vos beaux yeux à leur tour avouaient leur pouvoir.
Voulez-vous donc toujours douter de leur victoire :
Toujours de mes exploits me reprocher la gloire ?
Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris,
Ne devaient arrêter que de faibles esprits.
Par des faits tout nouveaux, je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre.
Maintenant que mon bras engagé sous vos lois
Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois,
J'irai rendre fameux par l'éclat de la guerre
Des peuples inconnus au reste de la terre,
Et vous faire dresser des autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux Dieux.

CLÉOFILÉ

Oui, vous y traînez la victoire captive,
Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive ;
Tant d'États, tant de mers qui vont nous désunir,
M'effaceront bientôt de votre souvenir.
Quand l'océan troublé vous verra sur son onde,
Achever quelque jour la conquête du monde ;
Quand vous verrez les rois tomber à vos genoux,
Et la terre en tremblant se taire devant vous,
Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune princesse,

ALEXANDRE LE GRAND

Au fond de ses États vous regrette sans cesse,
Et rappelle en son cœur les moments bienheureux
Où ce grand conquérant l'assurait de ses feux ?

ALEXANDRE

Hé quoi ? vous croyez donc qu'à moi-même barbare
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare ?
Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
Au trône de l'Asie où je vous veux placer ?

CLÉOFILE

Seigneur, vous le savez, je dépends de mon frère.

ALEXANDRE

Ah ! s'il disposait seul du bonheur que j'espère,
Tout l'empire de l'Inde asservi sous ses lois
Bientôt en ma faveur irait briguer son choix.

CLÉOFILE

Mon amitié pour lui n'est point intéressée.
Apaisez seulement une reine offensée,
Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui
Pour vous avoir bravé soit plus heureux que lui.

ALEXANDRE

Porus était sans doute un rival magnanime,
Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
Dans l'ardeur du combat je l'ai vu, je l'ai joint,
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitait point.
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle
Allait entre nous deux finir notre querelle,

ACTE III - SCÈNE VII

Lorsqu'un gros de soldats se jetant entre nous
Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.

SCÈNE VII

ALEXANDRE, CLÉOFILÉ, ÉPHESTION.

ALEXANDRE

Hé bien ramène-t-on ce prince téméraire ?

ÉPHESTION

On le cherche partout. Mais quoi qu'on puisse faire,
Seigneur, jusques ici sa fuite ou son trépas
Dérobe ce captif au soin de vos soldats.
Mais un reste des siens entourés dans leur fuite,
Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite,
A nous vendre leur mort semblent se préparer.

ALEXANDRE

Désarmez les vaincus sans les désespérer.
Madame, allons fléchir une fière princesse,
Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse;
Et puisque mon repos doit dépendre du sien,
Achevons son bonheur pour établir le mien.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

AXIANE, *seule.*

N'ENTENDRONS-NOUS jamais que des cris de victoire,
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire ?
Et ne pourrai-je au moins en de si grands malheurs
M'entretenir moi seule avecque mes douleurs ?
D'un odieux amant sans cesse poursuivie,
On prétend malgré moi m'attacher à la vie.
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne crois pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.
Sans doute à nos malheurs ton cœur n'a pu survivre,
En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre,
On te découvrirait au bruit de tes efforts,
Et s'il te faut chercher ce n'est qu'entre les morts.
Hélas ! en me quittant, ton ardeur redoublée
Semblait prévoir les maux dont je suis accablée,
Lorsque tes yeux aux miens découvrant ta langueur,
Me demandaient quel rang tu tenais dans mon cœur ;
Que sans t'inquiéter du succès de tes armes
Le soin de ton amour te causait tant d'alarmes.
Et pourquoi te cachais-je avec tant de détours
Un secret si fatal au repos de tes jours ?
Combien de fois tes yeux forçant ma résistance
Mon cœur s'est-il vu prêt de rompre le silence ?

ALEXANDRE LE GRAND

Combien de fois sensible à tes ardents désirs
M'est-il en ta présence échappé des soupirs ?
Mais je voulais encor douter de ta victoire.
J'expliquais mes soupirs en faveur de la gloire,
Je croyais n'aimer qu'elle. Ah ! pardonne, grand Roi,
Je sens bien aujourd'hui que je n'aimais que toi.
J'avoûrai que la gloire eut sur moi quelque empire.
Je te l'ai dit cent fois. Mais je devais te dire
Que toi seul en effet m'engageas sous ses lois.
J'appris à la connaître en voyant tes exploits ;
Et de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toi je l'aurais moins aimée.
Mais que sert de pousser des soupirs superflus,
Qui se perdent en l'air et que tu n'entends plus ?
Il est temps que mon âme au tombeau descendue,
Te jure une amitié si longtemps attendue.
Il est temps que mon cœur pour gage de sa foi
Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.
Aussi bien penses-tu que je voulusse vivre
Sous les lois d'un vainqueur à qui ta mort nous livre ?
Je sais qu'il se dispose à me venir parler,
Qu'en me rendant mon sceptre il veut me consoler.
Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée
A sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne. Il me verra toujours digne de toi
Mourir en reine ainsi que tu mourus en roi.

SCÈNE II

ALEXANDRE, AXIANE.

AXIANE

Hé bien, Seigneur, hé bien, trouvez-vous quelques charmes

ACTE IV - SCÈNE II

A voir couler des pleurs que font verser vos armes ?
Ou si vous m'enviez en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis ?

ALEXANDRE

Votre douleur est libre, autant que légitime.
Vous regrettez, Madame, un prince magnanime.
Je fus son ennemi. Mais je ne l'étais pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vit paraître,
L'éclat de sa vertu me l'avait fait connaître.
Entre les plus grands rois il se fit remarquer,
Je savais...

AXIANE

Pourquoi donc le venir attaquer ?
Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre
Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre ?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater
Sans pousser votre orgueil à le persécuter ?

ALEXANDRE

Oui, j'ai cherché Porus. Mais quoi qu'on puisse dire,
Je ne le cherchais pas afin de le détruire.
J'avoûrai que brûlant de signaler mon bras
Je me laissai conduire au bruit de ses combats,
Et qu'au seul nom d'un roi jusqu'alors invincible,
A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible.
Tandis que je croyais par mes combats divers
Attacher sur moi seul les yeux de l'univers,
J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue
Tenir la renommée entre nous suspendue,
Et voyant de son bras voler partout l'effroi,
L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi.

ALEXANDRE LE GRAND

Lassé de voir des rois vaincus sans résistance,
J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance:
Un ennemi si noble a su m'encourager,
Je suis venu chercher la gloire et le danger.
Son courage, Madame, a passé mon attente.
La victoire à me suivre autrefois si constante
M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers.
Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers.
Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire,
Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire,
Qu'une chute si belle élève sa vertu,
Et qu'il ne voudrait pas n'avoir point combattu.

AXIANE

Hélas ! il fallait bien qu'une si noble envie
Lui fit abandonner tout le soin de sa vie,
Puisque de toutes parts trahi, persécuté,
Contre tant d'ennemis il s'est précipité.
Mais vous, s'il était vrai que son ardeur guerrière
Eût ouvert à la vôtre une illustre carrière,
Que n'avez-vous, Seigneur, dignement combattu ?
Fallait-il par la ruse attaquer sa vertu ?
Et loin de remporter une gloire parfaite,
D'un autre que de vous attendre sa défaite ?
Triomphez. Mais sachez que Taxile en son cœur
Vous dispute déjà ce beau nom de vainqueur ;
Que le traître se flatte avec quelque justice
Que vous n'avez vaincu que par son artifice.
Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux
De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE

En vain votre douleur s'arme contre ma gloire.
Jamais on ne m'a vu dérober la victoire,

ACTE IV - SCÈNE II

Et par ces lâches soins qu'on ne peut m'imputer,
Tromper mes ennemis au lieu de les dompter.
Quoique partout ce semble accablé sous le nombre,
Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre;
Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras,
Et le jour a partout éclairé mes combats.
Il est vrai que je plains le sort de vos provinces,
J'ai voulu prévenir la perte de vos princes.
Mais s'ils avaient suivi mes conseils et mes vœux,
Je les aurais sauvés, ou combattus tous deux.
Oui croyez...

AXIANE

Je crois tout. Je vous crois invincible,
Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible ?
Ne tient-il qu'à jeter tant de rois dans les fers ?
Qu'à faire impunément gémir tout l'univers ?
Et que vous avaient fait tant de villes captives,
Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives ?
Qu'ai-je fait, pour venir accabler en ces lieux
Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux ?
A-t-il de votre Grèce inondé les frontières ?
Avons-nous soulevé des nations entières,
Et contre votre gloire excité leur courroux ?
Hélas ! nous l'admirions sans en être jaloux.
Contents de nos États, et charmés l'un de l'autre
Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre.
Porus bornait ses vœux à conquérir un cœur,
Qui peut-être aujourd'hui l'eût nommé son vainqueur.
Ah ! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime,
Quand on ne vous pourrait reprocher que ce crime,
Ne vous sentez-vous pas, Seigneur, bien malheureux,
D'être venu si loin rompre de si beaux nœuds ?
Non, de quelque douceur que se flatte votre âme,
Vous n'êtes qu'un tyran.

ALEXANDRE LE GRAND

ALEXANDRE

Je le vois bien, Madame,
Vous voulez que saisi d'un indigne courroux
En reproches honteux j'éclate contre vous.
Peut-être espérez-vous, que ma douceur lassée
Donnera quelque atteinte à sa gloire passée.
Mais quand votre vertu ne m'aurait point charmé,
Vous attaquez, Madame, un vainqueur désarmé.
Mon âme malgré vous à vous plaindre engagée
Respecte le malheur où vous êtes plongée.
C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux.
Sans lui vous avoüriez que le sang et les larmes
N'ont pas toujours souillé la gloire de mes armes,
Vous verriez...

AXIANE

Ah, Seigneur, puis-je ne les point voir
Ces vertus dont l'éclat aigrir mon désespoir ?
N'ai-je pas vu partout la victoire modeste
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ?
Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus
Se plaire sous le joug et vanter vos vertus,
Et disputer enfin par une aveugle envie,
A vos propres sujets le soin de votre vie ?
Mais que sert à ce cœur que vous persécutez
De voir partout ailleurs adorer vos bontés ?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente
Pour voir baiser partout la main qui me tourmente ?
Tant de rois par vos soins vengés ou secourus,
Tant de peuples contents, me rendent-ils Porus ?
Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même,
Que l'univers entier m'en impose la loi,
Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

ACTE IV - SCÈNE II

ALEXANDRE

J'excuse les transports d'une amitié si tendre.
Mais, Madame, après tout ils doivent me surprendre.
Si la commune voix ne m'a point abusé,
Porus d'aucun regard ne fut favorisé.
Entre Taxile et lui votre cœur en balance,
Tant qu'ont duré ses jours a gardé le silence.
Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
Vous commencez, Madame, à prononcer pour lui ?
Pensez-vous que sensible à cette ardeur nouvelle,
Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle ?
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs.
Des soins plus importants vous appellent ailleurs.
Vos larmes ont assez honoré sa mémoire.
Régnez, et de ce rang soutenez mieux la gloire ;
Et redonnant le calme à vos sens désolés,
Rassurez vos États par sa chute ébranlés.
Parmi tant de grands rois choisissez-leur un maître.
Plus ardent que jamais Taxile...

AXIANE

Quoi le traître ?

ALEXANDRE

Hé ! de grâce prenez des sentiments plus doux,
Aucune trahison ne le souille envers vous.
Maître de ses États il a pu se résoudre
A se mettre avec eux à couvert de la foudre.
Ni serment, ni devoir ne l'avaient engagé
A courir dans l'abîme où Porus s'est plongé.
Enfin souvenez-vous, qu'Alexandre lui-même
S'intéresse au bonheur d'un prince qui vous aime.
Songez que réunis par un si juste choix

ALEXANDRE LE GRAND

L'Inde et l'Hydaspe entiers couleront sous vos lois,
Que pour vos intérêts tout me sera facile
Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
Il vient. Je ne veux point contraindre ses soupirs.
Je le laisse lui-même expliquer ses désirs.
Ma présence à vos yeux n'est déjà que trop rude.
L'entretien des amants cherche la solitude.
Je ne vous trouble point.

SCÈNE III

AXIANE, TAXILE.

AXIANE

*Approche, puissant Roi,
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi.
On veut en ta faveur combattre ma colère.
On dit que tes désirs n'aspirent qu'à me plaire,
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour.
On fait plus, et l'on veut que je t'aime à mon tour.
Mais sais-tu l'entreprise où s'engage ta flamme ?
Sais-tu par quels secrets on peut toucher mon âme ?
Es-tu prêt...*

TAXILE

*Ah Madame, éprouvez seulement
Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant.
Que faut-il faire ?*

AXIANE

*Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
Aimer la gloire, autant que je l'aime moi-même,
Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits,
Et haïr Alexandre autant que je le hais.*

ACTE IV - SCÈNE III

Il faut marcher sans crainte au milieu des alarmes,
Il faut combattre, vaincre, ou périr sous les armes.
Jette, jette les yeux sur Porus et sur toi,
Et juge qui des deux était digne de moi.
Oui, Taxile, mon cœur douteux en apparence
D'un esclave, et d'un roi faisait la différence.
Je l'aimai, je l'adore. Et puisqu'un sort jaloux
Lui défend de jouir d'un spectacle si doux,
C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire,
Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire,
Toujours tu me verras au fort de mon ennui,
Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE

Ainsi je brûle en vain pour une âme glacée ?
L'image de Porus n'en peut être effacée,
Quand j'irais pour vous plaire affronter le trépas,
Je me perdrais, Madame, et ne vous plairais pas.
Je ne puis donc...

AXIANE

Tu peux recouvrer mon estime.
Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
L'occasion te rit, Porus dans le tombeau
Rassemble ses soldats autour de son drapeau.
Son ombre seule encor semble arrêter leur fuite.
Les tiens même, les tiens honteux de ta conduite,
Font lire sur leurs fronts justement courroucés
Le repentir du crime où tu les as forcés.
Va seconder l'ardeur du feu qui les dévore.
Venge nos libertés qui respirent encore.
De mon trône et du tien deviens le défenseur.
Cours, et donne à Porus un digne successeur.
Tu ne me réponds rien. Je vois sur ton visage,
Qu'un si noble dessein étonne ton courage.

ALEXANDRE LE GRAND

Je te propose en vain l'exemple d'un héros.
Tu veux servir. Va, sers, et me laisse en repos.

TAXILE

Madame c'en est trop. Vous oubliez peut-être
Que si vous m'y forcez, je puis parler en maître.
Que je puis me lasser de souffrir vos dédains,
Que vous et vos États, tout est entre mes mains,
Qu'après tant de respects qui vous rendent plus fière,
Je pourrai...

AXIANE

Je t'entends. Je suis ta prisonnière:
Tu veux peut-être encor captiver mes désirs,
Que mon cœur en tremblant réponde à tes soupirs.
Hé bien, dépouille enfin cette douceur contrainte.
Appelle à ton secours la terreur et la crainte,
Parle en tyran tout prêt à me persécuter.
Ma haine ne peut croître, et tu peux tout tenter.
Surtout ne me fais point d'inutiles menaces.
Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses.
Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus,
Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus.

TAXILE

Ah ! plutôt...

SCÈNE IV

TAXILE, CLÉOFILÉ.

CLÉOFILÉ

Ah ! quittez cette ingrante princesse,
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse,

ACTE IV - SCÈNE IV

Qui met tout son plaisir à vous désespérer.
Oubliez...

TAXILE

Non, ma sœur, je la veux adorer.
Je l'aime. Et quand les vœux que je pousse pour elle,
N'en obtiendraient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
Sa colère après tout n'a rien qui me surprenne.
C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne,
Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont trahi,
Si je n'étais aimé, je serais moins hai.
Je la verrais sans vous par mes soins défendue,
Entre Porus et moi demeurer suspendue.
Et ne serait-ce pas un bonheur trop charmant
Que de l'avoir réduite à douter un moment ?
Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine,
Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine.
J'y cours. Je vais m'offrir à servir son courroux
Même contre Alexandre, et même contre vous.
Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre.
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre,
Et sans m'inquiéter du succès de vos feux,
Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux.

CLÉOFILÉ

Allez donc, retournez sur le champ de bataille,
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
A quoi s'arrête ici ce courage inconstant ?
Courez. On est aux mains. Et Porus vous attend.

TAXILE

Quoi Porus n'est point mort ? Porus vient de paraître ?

ALEXANDRE LE GRAND

CLÉOFILE

C'est lui. De si grands coups le font trop reconnaître.
Il l'avait bien prévu. Le bruit de son trépas
D'un vainqueur trop crédule a retenu le bras.
Il vient surprendre ici leur valeur endormie,
Troubler une victoire encor mal affermie.
Il vient n'en doutez point, en amant furieux
Enlever sa maîtresse ou périr à ses yeux.
Que dis-je ? Votre camp, séduit par cette ingrante,
Prêt à suivre Porus en murmures éclate.
Allez vous-même, allez en généreux amant
Au secours d'un rival aimé si tendrement,
Adieu.

SCÈNE V

TAXILE, *seul.*

Quoi ? la fortune obstinée à me nuire
Ressuscite un rival armé pour me détruire ?
Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui tout mort qu'il était me l'avaient préféré ?
Ah ! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apprête,
A qui doit demeurer cette noble conquête.
Allons. N'attendons pas dans un lâche courroux
Qu'un si grand différend se termine sans nous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE

QUOI ? vous craigniez Porus même après sa défaite ?
Ma victoire à vos yeux semblait-elle imparfaite ?
Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
Que mes ordres partout ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor ne songez qu'à le plaindre.

CLÉOFILE

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fût, le bruit de sa valeur
M'inquiétait bien moins que ne fait son malheur.
Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée,
Ses forces, ses exploits ne m'ont point alarmée.
Mais, Seigneur, c'est un roi malheureux et soumis,
Et dès lors je le compte au rang de vos amis.

ALEXANDRE

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre,
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.

ALEXANDRE LE GRAND

Il sait bien qu'à regret je m'y suis résolu ;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reste de la terre.
Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre ;
Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.
Vaincu deux fois, hai de ma belle princesse...

CLÉOFILE

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confesse.
Et s'il m'était permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
Je vous dirais, qu'il fut le plus grand de nos princes,
Que son bras fut longtemps l'appui de nos provinces,
Qu'il a voulu, peut-être, en marchant contre vous
Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups,
Et qu'un même combat signalant l'un et l'autre,
Son nom volât partout à la suite du vôtre.
Mais si je le défends, des soins si généreux
Retombent sur mon frère et détruisent ses vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne ?
Sa perte est infaillible, et peut-être la mienne.
Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable et m'en voudra punir.
Et maintenant encor, que votre cœur s'apprête
A voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verrai le Gange entre mon frère et vous,
Qui retiendra, Seigneur, son injuste courroux ?
Mon âme loin de vous languira solitaire.
Hélas ! s'il condamnerait mes soupirs à se taire,
Que deviendrait alors ce cœur infortuné ?
Où sera le vainqueur à qui je l'ai donné ?

ACTE V - SCÈNE I

ALEXANDRE

Ah c'en est trop, Madame, et si ce cœur se donne,
Je saurai le garder, quoi que Taxile ordonne,
Bien mieux que tant d'États, qu'on m'a vu conquérir
Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir.
Encore une victoire, et je reviens, Madame,
Borner toute ma gloire à régner sur votre âme,
Vous obéir moi-même, et mettre entre vos mains
Le destin d'Alexandre et celui des humains.
Le Mallien m'attend prêt à me rendre hommage.
Si près de l'Océan que faut-il davantage
Que d'aller me montrer à ce fier élément,
Comme vainqueur du monde, et comme votre amant ?
Alors...

CLÉOFILÉ

Mais quoi, Seigneur, toujours guerre sur guerre ?
Cherchez-vous des sujets au delà de la terre ?
Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatants
Des pays inconnus même à leurs habitants ?
Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes ?
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des déserts que le Ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer.
Et peut-être le sort, dont la secrète envie
N'a pu cacher le cours d'une si belle vie,
Vous attend dans ces lieux, et veut que dans l'oubli
Votre tombeau du moins demeure enseveli.
Pensez-vous y traîner les restes d'une armée,
Vingt fois renouvelée, et vingt fois consumée ?
Vos soldats dont la vue excite la pitié,
D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié.
Et leurs gémissements vous font assez connaître...

ALEXANDRE LE GRAND

ALEXANDRE

Ils marcheront, Madame, et je n'ai qu'à paraître.
Ces cœurs qui dans un camp d'un vain loisir déçus
Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me suivre, et blâmant leurs murmures,
Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures.
Cependant de Taxile appuyons les soupirs.
Son rival ne peut plus traverser ses désirs,
Je vous l'ai dit, Madame, et j'ose encor vous dire...

CLÉOFILE

Seigneur, voici la Reine.

SCÈNE II

ALEXANDRE, AXIANE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE

Hé bien ! Porus respire.
Le Ciel semble, Madame, écouter vos souhaits,
Il vous le rend...

AXIANE

Hélas ! il me l'ôte à jamais !
Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine,
Sa mort était douteuse, elle devient certaine,
Il y court. Et peut-être il ne s'y vient offrir
Que pour me voir encore, et pour me secourir.
Mais que ferait-il seul contre toute une armée ?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée.
En vain quelques guerriers qu'anime son grand cœur

ACTE V - SCÈNE II

Ont ramené l'effroi dans le camp du vainqueur.
Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.
Encor si je pouvais en sortant de ces lieux,
Lui montrer Axiane, et mourir à ses yeux.
Mais Taxile m'enferme, et cependant le traître
Du sang de ce héros est allé se repaître.
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il ose l'aborder.

ALEXANDRE

Non, Madame, mes soins ont assuré sa vie.
Son retour va bientôt contenter votre envie.
Vous le verrez.

AXIANE

Vos soins s'étendraient jusqu'à lui ?
Le bras qui l'accablait deviendrait son appui ?
J'attendrais son salut de la main d'Alexandre ?
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre ?
Je m'en souviens, Seigneur, vous me l'avez promis
Qu'Alexandre vainqueur n'avait plus d'ennemis.
Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre.
La gloire également vous arma l'un et l'autre,
Contre un si grand courage il voulut s'éprouver,
Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE

Ses mépris redoublés qui bravent ma colère
Mériteraient sans doute un vainqueur plus sévère.
Son orgueil en tombant semble s'être affermi.
Mais je veux bien cesser d'être son ennemi.
J'en dépouille, Madame, et la haine et le titre,
De mes ressentiments je fais Taxile arbitre

ALEXANDRE LE GRAND

Seul il peut à son choix le perdre ou l'épargner,
Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner.

AXIANE

Moi, j'irais à ses pieds mendier un asile ?
Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile ?
Vous voulez que Porus cherche un appui si bas ?
Ah, Seigneur, votre haine a juré son trépas.
Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.
Qu'une âme généreuse est facile à séduire !
Déjà mon cœur crédule oubliant son courroux
Admirait des vertus qui ne sont point en vous.
Armez-vous donc, Seigneur, d'une valeur cruelle.
Ensanglantez la fin d'une course si belle.
Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le seul enfin que vous deviez sauver.

ALEXANDRE

Hé bien, aimez Porus sans détourner sa perte.
Refusez la faveur qui vous était offerte.
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux,
Mais enfin s'il périt n'en accusez que vous.
Le voici. Je veux bien le consulter lui-même.
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.

SCÈNE III

ALEXANDRE, PORUS, AXIANE, CLÉOFILÉ,
ÉPHESTION, GARDES D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE

Hé bien de votre orgueil, Porus, voilà le fruit.

ACTE V - SCÈNE III

Où sont ces beaux succès qui vous avaient séduit ?
Cette fierté si haute est enfin abaissée.
Je dois une victime à ma gloire offensée.
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.
Cette reine elle seule à mes bontés rebelle
Aux dépens de vos jours veut vous être fidèle,
Et que sans balancer vous mouriez seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant.
N'achetez point si cher une gloire inutile.
Vivez. Mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS

Taxile ?

ALEXANDRE

Oui.

PORUS

Tu fais bien. Et j'approuve tes soins.
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire.
Il t'a donné sa sœur. Il t'a vendu sa gloire.
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits,
Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille.
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE

Quoi Taxile ?

CLÉOFILE

Qu'entends-je ?

ÉPHESTION

Oui, Seigneur, il est mort.

Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
 Porus était vaincu. Mais au lieu de se rendre,
 Il semblait attaquer et non pas se défendre.
 Ses soldats à ses pieds étendus et mourants
 Le mettaient à l'abri de leurs corps expirants.
 Là, comme dans un fort, son audace enfermée
 Se soutenait encor contre toute une armée,
 Et d'un bras qui portait la terreur et la mort
 Aux plus hardis guerriers en défendait l'abord.
 Je l'épargnais toujours. Sa vigueur affaiblie
 Bientôt en mon pouvoir aurait laissé sa vie,
 Quand sur ce champ fatal Taxile descendu:
 « Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû,
 C'en est fait, a-t-il dit, et ta perte est certaine,
 Porus, il faut périr ou me céder la Reine. »
 Porus à cette voix ranimant son courroux,
 A relevé ce bras lassé de tant de coups.
 Et cherchant son rival d'un œil fier et tranquille:
 « N'entends-je pas, dit-il, l'infidèle Taxile
 Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moi ?
 Viens lâche, poursuit-il, Axiane est à toi.
 Je veux bien te céder cette illustre conquête,
 Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.
 Approche. » A ce discours ces rivaux irrités
 L'un sur l'autre à la fois se sont précipités.
 Nous nous sommes en foule opposés à leur rage.
 Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
 Joint Taxile, le frappe et lui perçant le cœur,
 Content de sa victoire, il se rend au vainqueur.

CLÉOFILE

Seigneur, c'est donc à moi de répandre des larmes.

ACTE V - SCÈNE III

C'est sur moi qu'est tombé tout le faix de vos armes.
Mon frère a vainement recherché votre appui,
Et votre gloire, hélas, n'est funeste qu'à lui.
Que lui sert au tombeau l'amitié d'Alexandre ?
Sans le venger, Seigneur, l'y verrez-vous descendre ?
Souffrirez-vous qu'après l'avoir percé de coups,
On en triomphe aux yeux de sa sœur et de vous ?

AXIANE

Oui, Seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile.
Je la plains. Elle a droit de regretter, Taxile.
Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver,
Elle en a fait un lâche, et ne l'a pu sauver.
Ce n'est point que Porus ait attaqué son frère.
Il s'est offert lui-même à sa juste colère.
Au milieu du combat que venait-il chercher ?
Au courroux du vainqueur venait-il l'arracher ?
Il venait accabler, dans son malheur extrême,
Un roi que respectait la victoire elle-même.
Mais pourquoi vous ôter un prétexte si beau ?
Que voulez-vous de plus ? Taxile est au tombeau.
Immolez-lui, Seigneur, cette grande victime.
Vengez-vous. Mais songez que j'ai part à son crime.
Oui, oui, Porus, mon cœur n'aime point à demi,
Alexandre le sait, Taxile en a gémi.
Vous seul vous l'ignoriez. Mais ma joie est extrême,
De pouvoir en mourant vous le dire à vous-même.

PORUS

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait.
Tout vaincu que j'étais tu vois ce que j'ai fait.
Crains Porus; crains encor cette main désarmée,
Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,

ALEXANDRE LE GRAND

Et réveiller cent rois dans leurs fers endormis.
Étouffe dans mon sang ces semences de guerre,
Va vaincre en sûreté le reste de la terre.
Aussi bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien
Reconnaisse un vainqueur, et te demande rien.
Parle, et sans espérer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sais user de la victoire.

ALEXANDRE

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser.
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet ma victoire en doit être alarmée.
Votre nom peut encor plus que toute une armée.
Je m'en dois garantir. Parlez donc. Dites-moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite ?

PORUS

En roi.

ALEXANDRE

Hé bien, c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisserai point ma victoire imparfaite.
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas.
Régnez toujours, Porus, je vous rends vos États.
Avec mon amitié recevez Axiane.
A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, régnez tous deux, et seuls de tant de rois
Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.
(A Cléofile).

Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre.
Mais enfin, c'est ainsi que se venge Alexandre.
Je vous aime, et mon cœur touché de vos soupirs
Voudrait par mille morts venger vos déplaisirs.
Mais vous-même pourriez prendre pour une offense

ACTE V - SCÈNE III

La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense.
Il en triompherait, et bravant ma rigueur
Porus dans le tombeau descendrait en vainqueur.
Souffrez que jusqu'au bout achevant ma carrière
J'apporte à vos beaux yeux ma vertu toute entière.
Laissez régner Porus couronné par mes mains.
Et commandez vous-même au reste des humains.
Prenez les sentiments que ce rang vous inspire,
Faites dans sa naissance admirer votre empire;
Et regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la sœur de Taxile oubliez le courroux.

AXIANE

Oui, Madame, régnez, et souffrez que moi-même
J'admire le grand cœur d'un héros qui vous aime.
Aimez, et possédez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer votre amant.

PORUS

Seigneur, jusqu'à ce jour, l'univers en alarmes
Me forçait d'admirer le bonheur de vos armes.
Mais rien ne me forçait en ce commun effroi,
De reconnaître en vous plus de vertus qu'en moi,
Je me rends. Je vous cède une pleine victoire.
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire,
Allez, Seigneur, rangez l'univers sous vos lois,
Il me verra moi-même appuyer vos exploits.
Je vous suis, et je crois devoir tout entreprendre
Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alexandre.

CLÉOFILE

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste, abattu ?
Je ne murmure point contre votre vertu.

ALEXANDRE LE GRAND

Vous rendez à Porus la vie et la couronne,
Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne,
Mais ne me pressez point. En l'état où je suis,
Je ne puis que me taire et pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE

Oui, Madame, pleurons un ami si fidèle,
Faisons en soupirant éclater notre zèle
Et qu'un tombeau superbe instruisse l'avenir,
Et de votre douleur et de mon souvenir.

FIN

ANDROMAQUE

1667

A MADAME

MADAME,

C *E n'est pas sans sujet que je mets votre illustre nom à la tête de cet ouvrage. Et de quel autre nom pourrais-je éblouir les yeux de mes lecteurs, que de celui dont mes spectateurs ont été si heureusement éblouis? On savait que VOTRE ALTESSE ROYALE avait daigné prendre soin de la conduite de ma tragédie; on savait que vous m'aviez prêté quelques-unes de vos lumières pour y ajouter de nouveaux ornements. On savait enfin que vous l'aviez honorée de quelques larmes dès la première lecture que je vous en fis. Pardonnez-moi, MADAME, si j'ose me vanter de cet heureux commencement de sa destinée. Il me console bien glorieusement de la dureté de ceux qui ne voudraient pas s'en laisser toucher. Je leur permets de condamner l'Andromaque tant qu'ils voudront, pourvu qu'il me soit permis d'appeler de toutes les subtilités de leur esprit au cœur de VOTRE ALTESSE ROYALE.*

Mais, MADAME, ce n'est pas seulement du cœur que vous jugez de la bonté d'un ouvrage, c'est avec une intelligence qu'aucune fausse lueur ne saurait tromper. Pouvons-nous mettre sur la scène une histoire que vous ne possédiez aussi bien que nous? Pouvons-nous faire

ANDROMAQUE

jouer une intrigue dont vous ne pénétriez tous les ressorts? Et pouvons-nous concevoir des sentiments si nobles et si délicats qui ne soient infiniment au-dessous de la noblesse et de la délicatesse de vos pensées?

On sait, MADAME, et VOTRE ALTESSE ROYALE a beau s'en cacher, que dans ce haut degré de gloire où la nature et la fortune ont pris plaisir de vous élever, vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de lettres s'étaient réservée. Et il semble que vous ayez voulu avoir autant d'avantage sur notre sexe par les connaissances et par la solidité de votre esprit, que vous excellez dans le vôtre par toutes les grâces qui vous environnent. La cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable. Et nous qui travaillons pour plaire au public, nous n'avons plus que faire de demander aux savants si nous travaillons selon les règles. La règle souveraine est de plaire à VOTRE ALTESSE ROYALE.

Voilà sans doute la moindre de vos excellentes qualités. Mais, MADAME, c'est la seule dont j'ai pu parler avec quelque connaissance; les autres sont trop élevées au-dessus de moi. Je n'en puis parler sans les rabaisser par la faiblesse de mes pensées, et sans sortir de la profonde vénération avec laquelle je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

*Le très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,*

RACINE.

VIRGILE

AU TROISIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.*

C'est Énée qui parle.

*Littoraque Epeiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem.
Sollemnes tum forte dapes, et tristia dona
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrimis, sacraverat aras...
Dejecit vultum, et demissa voce locuta est :
« O felix una ante alias Priameïa virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis
Jussa mori ! quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile.
Nos patria incensa, diversa par æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum
Servitio enixæ tulimus, qui deinde secutus
Ledæam Hermionem, Lacedæmoniosque hymenæos...
Ast illum ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum Furiis agitato Orestes
Excipit incautum patriasque obtruncat ad aras. »*

Voilà en peu de vers tout le sujet de cette tragédie.
Voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre

* Préface des éditions de 1668 et de 1673.

ANDROMAQUE

principaux acteurs, et même leurs caractères. Excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportements sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide.

Mais véritablement mes personnages sont si fameux dans l'antiquité, que, pour peu qu'on la connaisse, on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens poètes nous les ont donnés. Aussi n'ai-je pas pensé qu'il me fût permis de rien changer à leurs mœurs. Toute la liberté que j'ai prise, ç'a été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus, que Sénèque, dans sa *Troade*, et Virgile, dans le second de l'*Énéide*, ont poussée beaucoup plus loin que je n'ai cru le devoir faire.

Encore s'est-il trouvé des gens qui se sont plaints qu'il s'emportât contre Andromaque, et qu'il voulût épouser cette captive à quelque prix que ce fût. J'avoue qu'il n'est pas assez résigné à la volonté de sa maîtresse, et que Céladon a mieux connu que lui le parfait amour. Mais que faire ? Pyrrhus n'avait pas lu nos romans. Il était violent de son naturel. Et tous les héros ne sont pas faits pour être des Céladons.

Quoi qu'il en soit, le public m'a été trop favorable pour m'embarrasser du chagrin particulier de deux ou trois personnes, qui voudraient qu'on réformât tous les héros de l'antiquité pour en faire des héros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne de vouloir qu'on ne mette sur la scène que des hommes impeccables. Mais je les prie de se souvenir que ce n'est pas à moi de changer les règles du théâtre. Horace nous recommande de dépeindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il était, et tel qu'on dépeint son fils. Et Aristote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les personnages tragiques, c'est-à-dire ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants. Il ne veut pas qu'ils soient extrêmement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciterait plutôt l'indignation que la pitié du

PREMIÈRE PRÉFACE

spectateur; ni qu'ils soient méchants avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire une vertu capable de faiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester.

VIRGILE

AU TROISIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.*

C'est Énée qui parle.

*Littoraque Epeiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem.
Sollemnes tum forte dapes, et tristia dona
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrimis, sacraverat aras...
Dejecit vultum, et demissa voce locuta est :
« O felix una ante alias Priameïa virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis
Jussa mori ! quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile.
Nos patria incensa, diversa par æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum
Servitio enixæ tulimus, qui deinde secutus
Ledæam Hermionem, Lacedæmoniosque hymenæos...
Ast illum ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum Furiis agitatus Orestes
Excipit incautum patriasque obtruncat ad aras. »*

Voilà en peu de vers tout le sujet de cette tragédie.
Voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre

* Préface de l'édition de 1676 et des éditions suivantes.

ANDROMAQUE

principaux acteurs, et même leurs caractères. Excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportements sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide.

C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet auteur. Car quoique ma tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant très différent. Andromaque dans Euripide, craint pour la vie de Molossus qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère. Mais ici il ne s'agit point de Molossus. Andromaque ne connaît point d'autre mari qu'Hector ni d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette princesse. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque, ne la connaissent guère que pour la veuve d'Hector et pour la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari, ni un autre fils. Et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avaient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avait d'Hector.

Il est vrai que j'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu. Mais j'écris dans un pays où cette liberté ne pouvait pas être mal reçue. Car, sans parler de Ronsard qui a choisi ce même Astyanax pour le héros de sa *Franciade*, qui ne sait que l'on fait descendre nos anciens rois de ce fils d'Hector, et que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune prince, après la désolation de son pays, pour en faire le fondateur de notre monarchie?

Combien Euripide a-t-il été plus hardi dans sa tragédie d'*Hélène*! Il y choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce. Il suppose qu'Hélène n'a jamais mis le pied dans Troie, et qu'après l'embrassement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Égypte, dont elle n'était point partie. Tout cela fondé sur une

SECONDE PRÉFACE

opinion qui n'était reçue que parmi les Égyptiens, comme on le peut voir dans Hérodote.

Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise. Car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une fable et en altérer quelques incidents, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la plupart des poètes, ne peut être blessé qu'au talon, quoiqu'Homère le fasse blesser au bras et ne le croie invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussitôt après la reconnaissance d'Œdipe, tout au contraire d'Euripide qui la fait vivre jusqu'au combat et à la mort de ses deux fils. Et c'est à propos de quelque contrariété de cette nature, qu'un ancien commentateur de Sophocle remarque fort bien qu'il ne faut point s'amuser à chicaner les poètes pour quelques changements qu'ils ont pu faire dans la fable, mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont fait de ces changements, et la manière ingénieuse dont ils ont su accommoder la fable à leur sujet.

ACTEURS

ANDROMAQUE
VEUVE D'HECTOR, CAPTIVE DE PYRRHUS

PYRRHUS
FILS D'ACHILLE, ROI D'ÉPIRE

ORESTE
FILS D'AGAMEMNON

HERMIONE
FILLE D'HÉLÈNE, ACCORDÉE AVEC PYRRHUS

PYLADE
AMI D'ORESTE

CLÉONE
CONFIDENTE D'HERMIONE

CÉPHISE
CONFIDENTE D'ANDROMAQUE

PHŒNIX
GOUVERNEUR D'ACHILLE, ET ENSUITE DE PYRRHUS
SUITE D'ORESTE

*LA SCÈNE EST A BUTHROT, VILLE D'ÉPIRE, DANS
UNE SALLE DU PALAIS DE PYRRHUS.*

ANDROMAQUE

TRAGÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

ORESTE, PYLADE.

ORESTE

OUI, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle:
Et déjà son courroux semble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
Qui l'eût dit ? qu'un rivage à mes vœux si funeste,
Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste ;
Qu'après plus de six mois que je t'avais perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me serais rendu ?

PYLADE

J'en rends grâce au Ciel, qui m'arrétant sans cesse,
Semblait m'avoir fermé le chemin de la Grèce,
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux
Presque aux yeux de l'Épire, écarta nos vaisseaux.
Combien dans cet exil ai-je souffert d'alarmes,
Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes ?
Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger,
Que ma triste amitié ne pouvait partager.
Surtout je redoutais cette mélancolie

ANDROMAQUE

Où j'ai vu si longtemps votre âme ensevelie.
Je craignais que le Ciel, par un cruel secours,
Ne vous offrit la mort, que vous cherchiez toujours.
Mais je vous vois, Seigneur, et si j'ose le dire,
Un destin plus heureux vous conduit en Épire.
Le pompeux appareil qui suit ici vos pas,
N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

ORESTE

Hélas ! qui peut savoir le destin qui m'amène ?
L'amour me fait ici chercher une inhumaine.
Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
Et si je viens chercher, ou la vie, ou la mort ?

PYLADE

Quoi ! votre âme à l'amour, en esclave asservie,
Se repose sur lui du soin de votre vie ?
Par quel charme, oubliant tant de tourments soufferts,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ?
Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,
Vous prépare en Épire un sort plus favorable ?
Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus,
Vous l'abhorriez. Enfin, vous ne m'en parliez plus.
Vous me trompiez, Seigneur.

ORESTE

Je me trompais moi-même.
Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime.
T'ai-je jamais caché mon cœur et mes désirs ?
Tu vis naître ma flamme et mes premiers soupirs.
Enfin quand Ménélas disposa de sa fille
En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille ;
Tu vis mon désespoir, et tu m'as vu depuis

ACTE I - SCÈNE I

Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis.
Je te vis à regret en cet état funeste,
Prêt à suivre partout le déplorable Oreste,
Toujours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moi-même enfin me sauver tous les jours.
Mais quand je me souvins, que parmi tant d'alarmes
Hermione à Pyrrhus prodiguait tous ses charmes,
Tu sais de quel courroux mon cœur alors épris
Voulut, en l'oubliant, punir tous ses mépris.
Je fis croire, et je crus ma victoire certaine.
Je pris tous mes transports pour des transports de haine ;
Détestant ses rigueurs, rabaissant ses attraits,
Je défiais ses yeux de me troubler jamais.
Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce ;
Et je trouvai d'abord ses princes rassemblés,
Qu'un péril assez grand semblait avoir troublés.
J'y courus. Je pensai que la guerre, et la gloire,
De soins plus importants rempliraient ma mémoire ;
Que mes sens reprenant leur première vigueur,
L'amour achèverait de sortir de mon cœur.
Mais admire avec moi le sort dont la poursuite
Me fait courir alors au piège que j'évite.
J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus.
Toute la Grèce éclate en murmures confus.
On se plaint qu'oubliant son sang, et sa promesse,
Il élève en sa cour l'ennemi de la Grèce,
Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils,
Reste de tant de rois sous Troie ensevelis.
J'apprends que pour ravir son enfance au supplice,
Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse,
Tandis qu'un autre enfant arraché de ses bras,
Sous le nom de son fils fut conduit au trépas.
On dit, que peu sensible aux charmes d'Hermione,
Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne ;
Ménélas, sans le croire, en paraît affligé ;

ANDROMAQUE

Et se plaint d'un hymen si longtemps négligé.
Parmi les déplaisirs où son âme se noie,
Il s'élève en la mienne une secrète joie.
Je triomphe; et pourtant je me flatte d'abord
Que la seule vengeance excite ce transport.
Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place,
De mes feux mal éteints je reconnus la trace,
Je sentis que ma haine allait finir son cours,
Ou plutôt je sentis que je l'aimais toujours.
Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.
On m'envoie à Pyrrhus. J'entreprends ce voyage.
Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
Cet enfant, dont la vie alarme tant d'États.
Heureux si je pouvais dans l'ardeur qui me presse,
Au lieu d'Astyanax lui ravir ma princesse !
Car enfin n'attends pas que mes feux redoublés,
Des périls les plus grands puissent être troublés.
Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine,
Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne,
J'aime, je viens chercher Hermione en ces lieux,
La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.
Toi qui connais Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse ?
Dans sa cour, dans son cœur, dis-moi ce qui se passe.
Mon Hermione encor le tient-elle asservi ?
Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ?

PYLADE

Je vous abuserais, si j'osais vous promettre
Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre.
Non que de sa conquête il paraisse flatté.
Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté.
Il l'aime. Mais enfin cette veuve inhumaine
N'a payé jusqu'ici son amour que de haine;
Et chaque jour encore on lui voit tout tenter,
Pour fléchir sa captive, ou pour l'épouvanter.

ACTE I - SCÈNE I

De son fils qu'il lui cache il menace la tête,
Et fait couler des pleurs, qu'aussitôt il arrête.
Hermione elle-même a vu plus de cent fois
Cet amant irrité revenir sous ses lois,
Et de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage,
Soupirer à ses pieds moins d'amour que de rage.
Ainsi n'attendez pas, que l'on puisse aujourd'hui
Vous répondre d'un cœur, si peu maître de lui.
Il peut, Seigneur, il peut dans ce désordre extrême,
Épouser ce qu'il hait et punir ce qu'il aime.

ORESTE

Mais dis-moi, de quel œil Hermione peut voir
Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir ?

PYLADE

Hermione, Seigneur, au moins en apparence,
Semble de son amant dédaigner l'inconstance,
Et croit que trop heureux de fléchir sa rigueur,
Il la viendra presser de reprendre son cœur.
Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes.
Elle pleure en secret le mépris de ses charmes.
Toujours prête à partir, et demeurant toujours,
Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE

Ah ! si je le croyais, j'irais bientôt, Pylade,
Me jeter...

PYLADE

Achez, Seigneur, votre ambassade.
Vous attendez le Roi. Parlez, et lui montrez
Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés.

ANDROMAQUE

Loin de leur accorder ce fils de sa maîtresse,
Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.
Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
Pressez. Demandez tout, pour ne rien obtenir.
Il vient.

ORESTE

Hé bien, va donc disposer la cruelle
A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

SCÈNE II

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

ORESTE

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille, et le vainqueur de Troie.
Oui. Comme ses exploits, nous admirons vos coups ;
Hector tomba sous lui ; Troie expira sous vous ;
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
Mais ce qu'il n'eût point fait, la Grèce avec douleur
Vous voit du sang troyen relever le malheur,
Et vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector ?
Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor.
Son nom seul fait frémir nos veuves, et nos filles,
Et dans toute la Grèce, il n'est point de familles,
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils,
D'un père, ou d'un époux, qu'Hector leur a ravis.

ACTE I - SCÈNE II

Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vu son père embraser nos vaisseaux,
Et la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense ?
Vous-même de vos soins craignez la récompense,
Et que dans votre sein ce serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez votre vie.
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux,
Qu'il s'essaira sur vous à combattre contre eux.

PYRRHUS

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée,
De soins plus importants je l'ai crue agitée,
Seigneur, et sur le nom de son ambassadeur,
J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.
Qui croirait en effet, qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ;
Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant ?
Mais à qui prétend-on que je le sacrifie ?
La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie ?
Et seul de tous les Grecs ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis.
Oui, Seigneur, lorsqu'au pied des murs fumants de Troie,
Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie,
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
Hécube, près d'Ulysse, acheva sa misère ;
Cassandra, dans Argos, a suivi votre père.
Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits ?
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?
On craint, qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse :

ANDROMAQUE

Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin.
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle était autrefois cette ville.
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie, et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin.
Je ne vois que des tours, que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers, et je ne puis songer
Que Troie en cet état aspire à se venger.
Ah ! si du fils d'Hector la perte était jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée ?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler ?
Sous tant de morts, sous Troie il fallait l'accabler.
Tout était juste alors. La vieillesse et l'enfance
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense.
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre, et confondaient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.
Mais que ma cruauté survive à ma colère ?
Que malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir ?
Non, Seigneur. Que les Grecs cherchent quelque autre proie,
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie,
De mes inimitiés le cours est achevé,
L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.

ORESTE

Seigneur, vous savez trop, avec quel artifice
Un faux Astyanax fut offert au supplice,
Où le seul fils d'Hector devait être conduit.
Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
Oui, les Grecs sur le fils persécutent le père.
Il a par trop de sang acheté leur colère.

ACTE I - SCÈNE II

Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer,
Et jusque dans l'Épire il les peut attirer.
Prévenez-les.

PYRRHUS

Non, non. J'y consens avec joie.
Qu'ils cherchent dans l'Épire une seconde Troie.
Qu'ils confondent leur haine, et ne distinguent plus
Le sang qui les fit vaincre, et celui des vaincus.
Aussi bien ce n'est pas la première injustice,
Dont la Grèce, d'Achille a payé le service.
Hector en profita, Seigneur, et quelque jour
Son fils en pourrait bien profiter à son tour.

ORESTE

Ainsi la Grèce en vous trouve un enfant rebelle ?

PYRRHUS

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle ?

ORESTE

Hermione, Seigneur, arrêtera vos coups ;
Ses yeux s'opposeront entre son père et vous.

PYRRHUS

Hermione, Seigneur, peut m'être toujours chère,
Je puis l'aimer, sans être esclave de son père.
Et je saurai peut-être accorder quelque jour
Les soins de ma grandeur, et ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène.
Du sang qui vous unit je sais l'étroite chaîne.

ANDROMAQUE

Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus,
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

SCÈNE III

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX

Ainsi vous l'envoyez aux pieds de sa maîtresse ?

PYRRHUS

On dit qu'il a longtemps brûlé pour la Princesse.

PHŒNIX

Mais si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer,
S'il lui rendait son cœur, s'il s'en faisait aimer !

PYRRHUS

Ah ! qu'ils s'aiment, Phœnix, j'y consens. Qu'elle parte.
Que charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte.
Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui.
Qu'elle m'épargnerait de contrainte et d'ennui !

PHŒNIX

Seigneur...

PYRRHUS

Une autre fois je t'ouvrirai mon âme,
Andromaque paraît.

SCÈNE IV

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

PYRRHUS

Me cherchiez-vous, Madame ?
Un espoir si charmant me serait-il permis ?

ANDROMAQUE

Je passais jusqu'aux lieux, où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste, et d'Hector et de Troie,
J'allais, Seigneur, pleurer un moment avec lui,
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

PYRRHUS

Ah, Madame ! Les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur ? Quelque Troyen vous est-il échappé ?

PYRRHUS

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte.
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE

ANDROMAQUE

Digne objet de leur crainte !
Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector.

PYRRHUS

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE

Et vous prononcerez un arrêt si cruel ?
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel ?
Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour son père.
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.
Il m'aurait tenu lieu d'un père, et d'un époux.
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.

PYRRHUS

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes ;
Mais dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils, avec mille vaisseaux :
Coûtât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre,
Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours,
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais parmi ces périls, où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins sévère ?
Hâi de tous les Grecs, pressé de tous côtés,

ACTE I - SCÈNE IV

Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés ?
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis ?

ANDROMAQUE

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse ?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés,
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?
Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile,
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS

Hé quoi ? Votre courroux n'a-t-il pas eu son cours ?
Peut-on haïr sans cesse ? Et punit-on toujours ?
J'ai fait des malheureux, sans doute, et la Phrygie
Cent fois de votre sang a vu ma main rougie.
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés !
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés !
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie ?
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie.
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...

ANDROMAQUE

Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes !
Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir.
Nos ennemis communs devraient nous réunir.
Madame, dites-moi seulement que j'espère,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de père.
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens.
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre.
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre.
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère.
Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector.
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur. C'est un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aïlle cacher mon fils, et pleurer mon époux.
Votre amour contre nous allume trop de haine.
Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

PYRRHUS

Et le puis-je, Madame ? Ah, que vous me gênez !
Comment lui rendre un cœur que vous me retenez ?
Je sais que de mes vœux on lui promet l'empire.
Je sais que pour régner elle vint dans l'Épire.
Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,
Vous pour porter des fers, elle pour en donner.
Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire ?
Et ne dirait-on pas, en voyant au contraire
 Vos charmes tout-puissants, et les siens dédaignés,

ACTE I - SCÈNE IV

Qu'elle est ici captive, et que vous y réglez ?
Ah ! qu'un seul des soupirs, que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappait vers elle, y porterait de joie !

ANDROMAQUE

Et pourquoi vos soupirs seraient-ils repoussés ?
Aurait-elle oublié vos services passés ?
Troie, Hector, contre vous révoltent-ils son âme ?
Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme ?
Et quel époux encore ! Ah souvenir cruel !
Sa mort seule a rendu votre père immortel.
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes,
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir.
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence,
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.
Songez-y bien. Il faut désormais que mon cœur
S'il n'aime avec transport, haisse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère.
Le fils me répondra des mépris de la mère,
La Grèce le demande, et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE

Hélas ! il mourra donc. Il n'a pour sa défense,
Que les pleurs de sa mère, et que son innocence.
Et peut-être après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeais pour lui ma vie, et ma misère.
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.

ANDROMAQUE

Ainsi, tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous...

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir votre fils.
Peut-être en le voyant, votre amour plus timide,
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
Pour savoir nos destins, j'irai vous retrouver.
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE

Je fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voie,
Je lui veux bien encore accorder cette joie.
Pylade va bientôt conduire ici ses pas.
Mais si je m'en croyais, je ne le verrais pas.

CLÉONE

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste ?
Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste,
Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
Et dont vous regrettiez la constance et l'amour ?

HERMIONE

C'est cet amour payé de trop d'ingratitude,
Qui me rend en ces lieux sa présence si rude.
Quelle honte pour moi ! quel triomphe pour lui,
De voir mon infortune égaler son ennui ?
Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione ?
Elle me dédaignait, un autre l'abandonne.

ANDROMAQUE

L'ingrate qui mettait son cœur à si haut prix,
Apprend donc à son tour à souffrir des mépris ?
Ah Dieux !

CLÉONE

Ah ! dissipez ces indignes alarmes.
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un amant vienne vous insulter ?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un père.

HERMIONE

Dans ses retardements si Pyrrhus persévère,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir,
Mon père avec les Grecs m'ordonne de partir.

CLÉONE

Hé bien, Madame, hé bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé, faites au moins le reste.
Pour bien faire, il faudrait que vous le prévinssiez.
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez ?

HERMIONE

Si je le hais Cléone ? Il y va de ma gloire,
Après tant de bontés dont il perd la mémoire.
Lui qui me fut si cher, et qui m'a pu trahir.
Ah ! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr.

CLÉONE

Fuyez-le donc, Madame. Et puisqu'on vous adore...

ACTE II - SCÈNE I

HERMIONE

Ah ! laisse à ma fureur le temps de croître encore.
Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer.
Cléone, avec horreur je m'en veux séparer.
Il n'y travaillera que trop bien l'infidèle.

CLÉONE

Quoi ! vous en attendez quelque injure nouvelle ?
Aimer une captive, et l'aimer à vos yeux,
Tout cela n'a donc pu vous le rendre odieux ?
Après ce qu'il a fait, que saurait-il donc faire ?
Il vous aurait déplu, s'il pouvait vous déplaire.

HERMIONE

Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis ?
Je crains de me connaître, en l'état où je suis.
De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire.
Crois que je n'aime plus. Vante-moi ma victoire.
Crois que dans son dépit mon cœur est endurci,
Hélas ! et s'il se peut, fais-le-moi croire aussi.
Tu veux que je le fuie. Hé bien, rien ne m'arrête.
Allons. N'envions plus son indigne conquête.
Que sur lui sa captive étende son pouvoir.
Fuyons. Mais si l'ingrat rentrerait dans son devoir !
Si la foi dans son cœur retrouvait quelque place !
S'il venait à mes pieds me demander sa grâce !
Si sous mes lois, Amour, tu pouvais l'engager,
S'il voulait !... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager.
Demeurons toutefois, pour troubler leur fortune.
Prenons quelque plaisir à leur être importune.
Ou le forçant de rompre un nœud si solennel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ai déjà sur le fils attiré leur colère.

ANDROMAQUE

Je veux qu'on vienne encor lui demander la mère.
Rendons-lui les tourments qu'elle me fait souffrir,
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

CLÉONE

Vous pensez que des yeux toujours ouverts aux larmes,
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes ?
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs,
De son persécuteur ait brigué les soupirs !
Voyez si sa douleur en paraît soulagée.
Pourquoi donc les chagrins où son âme est plongée ?
Contre un amant qui plaît pourquoi tant de fierté ?

HERMIONE

Hélas ! pour mon malheur je l'ai trop écouté.
Je n'ai point du silence affecté le mystère.
Je croyais sans péril pouvoir être sincère.
Et sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ai pour lui parler, consulté que mon cœur.
Et qui ne se serait comme moi déclarée,
Sur la foi d'une amour si saintement jurée ?
Me voyait-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui ?
Tu t'en souviens encor, tout conspirait pour lui.
Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie,
Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,
Les exploits de son père, effacés par les siens,
Ses feux que je croyais plus ardents que les miens,
Mon cœur, toi-même enfin de sa gloire éblouie,
Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie.
Mais c'en est trop, Cléone, et quel que soit Pyrrhus,
Hermione est sensible, Oreste a des vertus.
Il sait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime ;
Et peut-être il saura se faire aimer lui-même.
Allons. Qu'il vienne enfin.

ACTE II - SCÈNE II

CLÉONE

Madame, le voici.

HERMIONE

Ah ! je ne croyais pas qu'il fût si près d'ici.

SCÈNE II

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

HERMIONE

Le croirai-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse ici chercher une triste princesse ?
Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir,
L'heureux empressement qui vous porte à me voir ?

ORESTE

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste.
Vous le savez, Madame, et le destin d'Oreste
Est de venir sans cesse adorer vos attraits,
Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
Je sais que vos regards vont rouvrir mes blessures,
Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures,
Je le sais ; j'en rougis. Mais j'atteste les Dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ai couru partout, où ma perte certaine
Dégageait mes serments, et finissait ma peine.
J'ai mendié la mort chez des peuples cruels
Qui n'apaisaient leurs Dieux que du sang des mortels :
Ils m'ont fermé leur temple, et ces peuples barbares
De mon sang prodigué sont devenus avarés.

ANDROMAQUE

Enfin je viens à vous; et je me vois réduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
Mon désespoir n'attend que leur indifférence,
Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance.
Ils n'ont pour avancer cette mort où je cours,
Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours.
Voilà depuis un an le seul soin qui m'anime.
Madame, c'est à vous de prendre une victime,
Que les Scythes auraient dérobée à vos coups,
Si j'en avais trouvé d'aussi cruels que vous.

HERMIONE

Quittez, Seigneur, quittez ce funeste langage.
A des soins plus pressants la Grèce vous engage.
Que parlez-vous du Scythe, et de mes cruautés ?
Songez à tous ces rois que vous représentez.
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende ?
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande ?
Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

ORESTE

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
Madame, il me renvoie; et quelque autre puissance
Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE

L'infidèle !

ORESTE

Ainsi donc tout prêt à le quitter,
Sur mon propre destin je viens vous consulter.
Déjà même je crois entendre la réponse
Qu'en secret contre moi votre haine prononce.

ACTE II - SCÈNE II

HERMIONE

Hé quoi? toujours injuste en vos tristes discours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours ?
Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée ?
J'ai passé dans l'Épire où j'étais reléguée ;
Mon père l'ordonnait. Mais qui sait si depuis,
Je n'ai point en secret partagé vos ennuis ?
Pensez-vous avoir seul éprouvé des alarmes ?
Que l'Épire jamais n'ait vu couler mes larmes ?
Enfin, qui vous a dit, que malgré mon devoir,
Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir ?

ORESTE

Souhaité de me voir ? Ah divine Princesse...
Mais de grâce, est-ce à moi que ce discours s'adresse ?
Ouvrez vos yeux. Songez qu'Oreste est devant vous,
Oreste si longtemps l'objet de leur courroux.

HERMIONE

Oui, c'est vous dont l'amour naissant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes,
Vous que mille vertus me forçaient d'estimer,
Vous que j'ai plaint, enfin que je voudrais aimer.

ORESTE

Je vous entends. Tel est mon partage funeste.
Le cœur est pour Pyrrhus et les vœux pour Oreste.

HERMIONE

Ah ! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus,
Je vous haïrais trop.

ORESTE

Vous m'en aimeriez plus.
 Ah ! que vous me verriez d'un regard bien contraire !
 Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire ;
 Et l'amour seul alors se faisant obéir,
 Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr.
 O Dieux ! tant de respects, une amitié si tendre...
 Que de raisons pour moi, si vous pouviez m'entendre !
 Vous seule pour Pyrrhus disputez aujourd'hui,
 Peut-être malgré vous, sans doute malgré lui.
 Car enfin il vous hait. Son âme ailleurs éprise,
 N'a plus...

HERMIONE

Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise ?
 Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris ?
 Jugez-vous que ma vue inspire des mépris ?
 Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables ?
 Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

ORESTE

Poursuivez. Il est beau de m'insulter ainsi.
 Cruelle, c'est donc moi qui vous méprise ici ?
 Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance ?
 Je suis donc un témoin de leur peu de puissance ?
 Je les ai méprisés ? Ah ! qu'ils voudraient bien voir
 Mon rival, comme moi, mépriser leur pouvoir.

HERMIONE

Que m'importe, Seigneur, sa haine, ou sa tendresse ?
 Allez contre un rebelle armer toute la Grèce.
 Rapportez-lui le prix de sa rébellion.

ACTE II - SCÈNE II

Qu'on fasse de l'Épire un second Iliou.
Allez. Après cela, direz-vous que je l'aime ?

ORESTE

Madame, faites plus, et venez-y vous-même.
Voulez-vous demeurer pour otage en ces lieux ?
Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
Faisons de notre haine une commune attaque.

HERMIONE

Mais, Seigneur, cependant s'il épouse Andromaque ?

ORESTE

Hé Madame !

HERMIONE

Songez quelle honte pour nous,
Si d'une Phrygienne il devenait l'époux.

ORESTE

Et vous le haïssez ? Avouez-le, Madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme.
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

HERMIONE

Seigneur, je le vois bien, votre âme prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tue,
Toujours dans mes raisons cherche quelque détour,
Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour.

ANDROMAQUE

Il faut donc m'expliquer. Vous agirez ensuite.
Vous savez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite.
Mon devoir m'y retient, et je n'en puis partir,
Que mon père, ou Pyrrhus ne m'en fasse sortir.
De la part de mon père allez lui faire entendre,
Que l'ennemi des Grecs ne peut être son gendre.
Du Troyen, ou de moi, faites-le décider:
Qu'il songe qui des deux, il veut rendre, ou garder.
Enfin qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu, s'il y consent, je suis prête à vous suivre.

SCÈNE III

ORESTE, *seul.*

Oui, oui, vous me suivrez, n'en doutez nullement.
Je vous réponds déjà de son consentement.
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne,
Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne;
Tout autre objet le blesse, et peut-être aujourd'hui
Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.
Nous n'avons qu'à parler. C'en est fait. Quelle joie
D'enlever à l'Épire une si belle proie !
Sauve tout ce qui reste et de Troie, et d'Hector.
Garde son fils, sa veuve, et mille autres encor,
Épire, c'est assez qu'Hermione rendue
Perde à jamais tes bords, et ton prince de vue.
Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
Parlons. A tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux.

SCÈNE IV

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

PYRRHUS

Je vous cherchais, Seigneur. Un peu de violence
M'a fait de vos raisons combattre la puissance,
Je l'avoue. Et depuis que je vous ai quitté,
J'en ai senti la force, et connu l'équité.
J'ai songé comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,
A moi-même en un mot je devenais contraire;
Que je relevais Troie, et rendais imparfait
Tout ce qu'a fait Achille, et tout ce que j'ai fait.
Je ne condamne plus un courroux légitime,
Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime.

ORESTE

Seigneur, par ce conseil prudent et rigoureux,
C'est acheter la paix du sang d'un malheureux.

PYRRHUS

Oui. Mais je veux, Seigneur, l'assurer davantage.
D'une éternelle paix Hermione est le gage.
Je l'épouse. Il semblait qu'un spectacle si doux
N'attendit en ces lieux qu'un témoin tel que vous.
Vous y représentez tous les Grecs et son père,
Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frère,
Voyez-la donc. Allez. Dites-lui que demain
J'attends, avec la paix, son cœur de votre main.

ORESTE

Ah Dieux !

SCÈNE V

PYRRHUS, PHŒNIX.

PYRRHUS

Hé bien, Phœnix, l'amour est-il le maître ?
Tes yeux refusent-ils encor de me connaître ?

PHŒNIX

Ah ! je vous reconnais, et ce juste courroux
Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous.
Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile.
C'est Pyrrhus. C'est le fils, et le rival d'Achille,
Que la gloire à la fin ramène sous ses lois,
Qui triomphe de Troie une seconde fois.

PYRRHUS

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire.
D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire,
Et mon cœur aussi fier que tu l'as vu soumis,
Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.
Considère, Phœnix, les troubles que j'évite,
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite ?
Que d'amis, de devoirs j'allais sacrifier ?
Quels périls... Un regard m'eût tout fait oublier.
Tous les Grecs conjurés fondaient sur un rebelle.
Je trouvais du plaisir à me perdre pour elle.

ACTE II - SCÈNE V

PHŒNIX

Oui, je bénis, Seigneur, l'heureuse cruauté
Qui vous rend...

PYRRHUS

Tu l'as vu comme elle m'a traité.
Je pensais, en voyant sa tendresse alarmée,
Que son fils me la dût renvoyer désarmée.
J'allais voir le succès de ses embrassements.
Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportements.
Sa misère l'aigrit. Et toujours plus farouche
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
Vainement à son fils j'assurais mon secours,
« C'est Hector, (disait-elle en l'embrassant toujours.)
Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace,
C'est lui-même; c'est toi, cher époux que j'embrasse. »
Et quelle est sa pensée ? Attend-elle en ce jour
Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour ?

PHŒNIX

Sans doute. C'est le prix que vous gardait l'ingrate.
Mais laissez-la Seigneur.

PYRRHUS

Je vois ce qui la flatte.
Sa beauté la rassure, et malgré mon courroux,
L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.
Je la verrais aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille.
Elle est veuve d'Hector, et je suis fils d'Achille.
Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus.

PHŒNIX

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione, et content de lui plaire,
Oubliez à ses pieds jusqu'à votre colère.
Vous-même à cet hymen venez la disposer.
Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer ?
Il ne l'aime que trop.

PYRRHUS

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse ?

PHŒNIX

Quoi toujours Andromaque occupe votre esprit ?
Que vous importe, ô Dieux ! sa joie, ou son dépit ?
Quel charme malgré vous vers elle vous attire ?

PYRRHUS

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il lui faut dire.
Ma colère à ses yeux n'a paru qu'à demi.
Elle ignore à quel point je suis son ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa vue,
Et donner à ma haine une libre étendue.
Viens voir tous ses attraits, Phœnix, humiliés.
Allons.

PHŒNIX

Allez, Seigneur, vous jeter à ses pieds.

ACTE II - SCÈNE V

Allez, en lui jurant que votre âme l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS

Je le vois bien, tu crois que prêt à l'excuser,
Mon cœur court après elle, et cherche à s'apaiser.

PHŒNIX

Vous aimez, c'est assez.

PYRRHUS

Moi l'aimer ? Une ingrate,
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte ?
Sans parents, sans amis, sans espoir que sur moi ?
Je puis perdre son fils ; peut-être je le doi.
Étrangère... que dis-je ? esclave dans l'Épire,
Je lui donne son fils, mon âme, mon empire.
Et je ne puis gagner dans son perfide cœur
D'autre rang que celui de son persécuteur ?
Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine.
Il faut bien une fois justifier sa haine.
J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler !
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeler !
Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose !
Elle en mourra, Phœnix, et j'en serai la cause.
C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

PHŒNIX

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein ?
Que ne consultiez-vous tantôt votre faiblesse ?

ANDROMAQUE

PYRRHUS

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse.
Crains-tu pour ma colère un si faible combat ?
D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.
Allons. A tes conseils, Phœnix, je m'abandonne ;
Faut-il livrer son fils ? faut-il voir Hermione ?

PHŒNIX

Oui, voyez-la, Seigneur, et par des vœux soumis
Protestez-lui...

PYRRHUS

Faisons tout ce que j'ai promis.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

ORESTE, PYLADE.

PYLADE

MODÉREZ donc, Seigneur, cette fureur extrême.
Je ne vous connais plus. Vous n'êtes plus vous-même.
Souffrez...

ORESTE

Non, tes conseils ne sont plus de saison,
Pylade; je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop longtemps ma vie et mon supplice.
Il faut que je l'enlève, ou bien que je périsse.
Le dessein en est pris, je le veux achever.
Oui je le veux.

PYLADE

Hé bien il la faut enlever
J'y consens. Mais songez cependant où vous êtes.
Que croira-t-on de vous à voir ce que vous faites ?
Dissimulez. Calmez ce transport inquiet.
Commandez à vos yeux de garder le secret.
Ces gardes, cette cour, l'air qui vous environne,
Tout dépend de Pyrrhus, et surtout Hermione.

ANDROMAQUE

A ses regards surtout cachez votre courroux.
O Dieux ! en cet état pourquoi la cherchiez-vous ?

ORESTE

Que sais-je ? De moi-même étais-je alors le maître ?
La fureur m'emportait, et je venais peut-être
Menacer à la fois l'ingrate et son amant.

PYLADE

Et quel était le fruit de cet emportement ?

ORESTE

Et quelle âme, dis-moi, ne serait éperdue
Du coup dont ma raison vient d'être confondue ?
Il épouse, dit-il, Hermione demain.
Il veut pour m'honorer la tenir de ma main.
Ah ! plutôt cette main dans le sang du barbare...

PYLADE

Vous l'accusez, Seigneur, de ce destin bizarre ;
Cependant tourmenté de ses propres desseins,
Il est peut-être à plaindre, autant que je vous plains.

ORESTE

Non, non, je le connais, mon désespoir le flatte.
Sans moi, sans mon amour il dédaignait l'ingrate.
Ses charmes jusque-là n'avaient pu le toucher.
Le cruel ne la prend que pour me l'arracher.
Ah Dieux ! c'en était fait. Hermione gagnée
Pour jamais de sa vue allait être éloignée.
Son cœur entre l'amour et le dépit confus

ACTE III - SCÈNE I

Pour se donner à moi n'attendait qu'un refus.
Ses yeux s'ouvriraient, Pylade. Elle écoutait Oreste.
Lui parlait, le plaignait. Un mot eût fait le reste.

PYLADE

Vous le croyez.

ORESTE

Hé quoi ? ce courroux enflammé
Contre un ingrat...

PYLADE

Jamais il ne fut plus aimé.
Pensez-vous, quand Pyrrhus vous l'aurait accordée,
Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût pas retardée ?
M'en croirez-vous ? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais.
Quoi ? votre amour se veut charger d'une furie
Qui vous détestera, qui toute votre vie
Regrettant un hymen tout prêt à s'achever,
Voudra...

ORESTE

C'est pour cela que je veux l'enlever.
Tout lui rirait, Pylade; et moi, pour mon partage,
Je n'emporterais donc qu'une inutile rage ?
J'irais loin d'elle encor, tâcher de l'oublier ?
Non, non, à mes tourments je veux l'associer.
C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne.
Je prétends qu'à mon tour l'inhumaine me craigne;
Et que ses yeux cruels à pleurer condamnés,
Me rendent tous les noms, que je leur ai donnés.

PYLADE

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade.
Oreste ravisseur.

ORESTE

Et qu'importe, Pylade ?
Quand nos États vengés jouiront de mes soins,
L'ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins ?
Et que me servira que la Grèce m'admire,
Tandis que je serai la fable de l'Épire ?
Que veux-tu ? Mais s'il faut ne te rien déguiser,
Mon innocence enfin commence à me peser.
Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix, et poursuit l'innocence.
De quelque part sur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux.
Méritons leur courroux, justifions leur haine,
Et que le fruit du crime en précède la peine.
Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
Détourner un courroux qui ne cherche que moi ?
Assez et trop longtemps mon amitié t'accable.
Évite un malheureux, abandonne un coupable.
Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit.
Laisse-moi des périls dont j'attends tout le fruit.
Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne.
Va-t'en.

PYLADE

Allons, Seigneur, enlevons Hermione.
Au travers des périls un grand cœur se fait jour.
Que ne peut l'amitié conduite par l'amour ?
Allons de tous vos Grecs encourager le zèle.
Nos vaisseaux sont tout prêts, et le vent nous appelle.
Je sais de ce palais tous les détours obscurs.
Vous voyez que la mer en vient battre les murs.

ACTE III - SCÈNE II

Et cette nuit sans peine une secrète voie
Jusqu'en votre vaisseau conduira votre proie.

ORESTE

J'abuse, cher ami, de ton trop d'amitié.
Mais pardonne à des maux, dont toi seul as pitié.
Excuse un malheureux, qui perd tout ce qu'il aime,
Que tout le monde hait, et qui se hait lui-même.
Que ne puis-je à mon tour dans un sort plus heureux...

PYLADE

Dissimulez, Seigneur, c'est tout ce que je veux,
Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate.
Oubliez jusque-là qu'Hermione est ingrate.
Oubliez votre amour. Elle vient, je la voi.

ORESTE

Va-t'en. Réponds-moi d'elle, et je réponds de moi.

SCÈNE II

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

ORESTE

Hé bien ? mes soins vous ont rendu votre conquête.
J'ai vu Pyrrhus, Madame, et votre hymen s'apprête.

HERMIONE

On le dit. Et de plus, on vient de m'assurer,

ANDROMAQUE

Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.

ORESTE

Et votre âme à ses vœux ne sera pas rebelle ?

HERMIONE

Qui l'eût cru, que Pyrrhus ne fût pas infidèle ?
Que sa flamme attendrait si tard pour éclater ?
Qu'il reviendrait à moi, quand je l'allais quitter ?
Je veux croire avec vous, qu'il redoute la Grèce,
Qu'il suit son intérêt plutôt que sa tendresse,
Que mes yeux sur votre âme étaient plus absolus.

ORESTE

Non, Madame, il vous aime, et je n'en doute plus.
Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire ?
Et vous ne vouliez pas sans doute lui déplaire.

HERMIONE

Mais que puis-je, Seigneur ? On a promis ma foi.
Lui ravirai-je un bien, qu'il ne tient pas de moi ?
L'amour ne règle pas le sort d'une princesse.
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse.
Cependant je parlais, et vous avez pu voir
Combien je relâchais pour vous de mon devoir.

ORESTE

Ah ! que vous saviez bien, cruelle... Mais, Madame,
Chacun peut à son choix disposer de son âme.
La vôtre était à vous. J'espérais. Mais enfin
Vous l'avez pu donner sans me faire un larcin.

ACTE III - SCÈNE III

Je vous accuse aussi, bien moins que la fortune.
Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune ?
Tel est votre devoir, je l'avoue. Et le mien
Est de vous épargner un si triste entretien.

SCÈNE III

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE

Attendais-tu, Cléone, un courroux si modeste ?

CLÉONE

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste.
Je le plains. D'autant plus qu'auteur de son ennui,
Le coup qui l'a perdu n'est parti que de lui.
Comptez depuis quel temps votre hymen se prépare.
Il a parlé, Madame, et Pyrrhus se déclare.

HERMIONE

Tu crois que Pyrrhus craint ? Et que craint-il encor ?
Des peuples, qui dix ans ont fui devant Hector ?
Qui cent fois effrayés de l'absence d'Achille,
Dans leurs vaisseaux brûlants ont cherché leur asile,
Et qu'on verrait encor, sans l'appui de son fils,
Redemander Hélène aux Troyens impunis.
Non, Cléone, il n'est point ennemi de lui-même,
Il veut tout ce qu'il fait, et s'il m'épouse, il m'aime.
Mais qu'Oreste à son gré m'impute ses douleurs.
N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs ?
Pyrrhus revient à nous. Hé bien, chère Cléone,

ANDROMAQUE

Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione ?
Sais-tu quel est Pyrrhus ? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits... Mais qui les peut compter ?
Intrépide, et partout suivi de la victoire,
Charmant, fidèle, enfin, rien ne manque à sa gloire.
Songe...

CLÉONE

Dissimulez. Votre rivale en pleurs,
Vient à vos pieds sans doute apporter ses douleurs.

HERMIONE

Dieux ! ne puis-je à ma joie abandonner mon âme ?
Sortons. Que lui dirais-je ?

SCÈNE IV

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE

Où fuyez-vous, Madame ?
N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurante à vos genoux ?
Je ne viens point ici par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur, qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
Le seul, où mes regards prétendaient s'adresser.
Ma flamme par Hector fut jadis allumée,
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour.
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,

ACTE III - SCÈNE V

En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens, qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas ! lorsque lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui ;
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte ?
Laissez-moi le cacher en quelque île déserte.
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE

Je conçois vos douleurs. Mais un devoir austère,
Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?
Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme.
Faites-le prononcer, j'y souscrirai, Madame.

SCÈNE V

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE

Quel mépris la cruelle attache à ses refus !

CÉPHISE

Je croirais ses conseils, et je verrais Pyrrhus.
Un regard confondrait Hermione et la Grèce...
Mais lui-même il vous cherche.

SCÈNE VI

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX, CÉPHISE.

PYRRHUS, à *Phœnix*.

Où donc est la Princesse ?
Ne m'avais-tu pas dit qu'elle était en ces lieux ?

PHŒNIX

Je le croyais.

ANDROMAQUE, à *Céphise*.

Tu vois le pouvoir de mes yeux.

PYRRHUS

Que dit-elle, Phœnix ?

ANDROMAQUE

Hélas ! tout m'abandonne.

PHŒNIX

Allons, Seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CÉPHISE

Qu'attendez-vous ? Rompez ce silence obstiné.

ANDROMAQUE

Il a promis mon fils.

ACTE III - SCÈNE VI

CÉPHISE

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE

Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue.

PYRRHUS

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue ?
Quel orgueil !

ANDROMAQUE

Je ne fais que l'irriter encor.

Sortons.

PYRRHUS

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

ANDROMAQUE

Ah ! Seigneur, arrêtez. Que prétendez-vous faire ?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère.
Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié.
Dieux ! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié ?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ?

PYRRHUS

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers !

ANDROMAQUE

PYRRHUS

J'étais aveugle alors, mes yeux se sont ouverts.
Sa grâce à vos désirs pouvait être accordée.
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.
C'en est fait.

ANDROMAQUE

Ah ! Seigneur, vous entendiez assez
Des soupirs, qui craignaient de se voir repoussés.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté, qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas, Andromaque sans vous
N'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux.

PYRRHUS

Non, vous me haïssez. Et dans le fond de l'âme
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avais sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble.
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE

Allons rejoindre mon époux.

CÉPHISE

Madame...

ANDROMAQUE

Et que veux-tu que je lui dise encore ?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore ?

ACTE III - SCÈNE VII

Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.
J'ai vu mon père mort, et nos murs embrasés.
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière,
Son fils seul avec moi réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ? Je respire, je sers.
J'ai fait plus. Je me suis quelquefois consolée
Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée ;
Qu'heureux dans son malheur, le fils de tant de rois,
Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois.
J'ai cru que sa prison deviendrait son asile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille.
J'attendais de son fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma crédulité.
Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime,
Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
Ah ! s'il l'était assez, pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins ;
Et que finissant là sa haine et nos misères,
Il ne séparât point des dépouilles si chères !

PYRRHUS

Va m'attendre, Phœnix.

SCÈNE VII

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

PYRRHUS *continue*

Madame, demeurez.

On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
Oui, je sens à regret, qu'en excitant vos larmes,

ANDROMAQUE

Je ne fais contre moi que vous donner des armes.
Je croyais apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, Madame, du moins tournez vers moi les yeux.
Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,
S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir ?
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin, c'est moi qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie ?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux ?
Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-nous.
Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes,
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma couronne, un éternel affront.
Je vous conduis au temple, où son hymen s'apprête.
Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
Mais ce n'est plus, Madame, une offre à dédaigner.
Je vous le dis, il faut ou périr, ou régner.
Mon cœur désespéré d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
C'est craindre, menacer, et gémir trop longtemps.
Je meurs, si je vous perds, mais je meurs si j'attends.
Songez-y, je vous laisse, et je viendrai vous prendre,
Pour vous mener au temple, où ce fils doit m'attendre.
Et là vous me verrez soumis, ou furieux,
Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.

SCÈNE VIII

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE

Je vous l'avais prédit, qu'en dépit de la Grèce,

ACTE III - SCÈNE VIII

De votre sort encor vous seriez la maîtresse.

ANDROMAQUE

Hélas ! de quel effet tes discours sont suivis !
Il ne me restait plus qu'à condamner mon fils.

CÉPHISE

Madame, à votre époux c'est être assez fidèle.
Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle.
Lui-même il porterait votre âme à la douceur.

ANDROMAQUE

Quoi, je lui donnerais Pyrrhus pour successeur ?

CÉPHISE

Ainsi le veut son fils, que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout, ses mânes en rougissent ?
Qu'il méprisât, Madame, un roi victorieux,
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux ;
Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille était son père,
Qui dément ses exploits et les rend superflus ?

ANDROMAQUE

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus ?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?
Dois-je oublier son père à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé ?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.

ANDROMAQUE

Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et de sang tout couvert échauffant le carnage.
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants.
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue ;
Voilà par quels exploits il sut se couronner,
Enfin voilà l'époux que tu me veux donner.
Non, je ne serai point complice de ses crimes.
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes,
Tous mes ressentiments lui seraient asservis.

CÉPHISE

Hé bien, allons donc voir expirer votre fils.
On n'attend plus que vous. Vous frémissez, Madame ?

ANDROMAQUE

Ah ! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme !
Quoi, Céphise, j'irai voir expirer encor
Ce fils ma seule joie, et l'image d'Hector ?
Ce fils que de sa flamme il me laissa pour gage ?
Hélas ! je m'en souviens ; le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils, et le prit dans ses bras.
« Chère épouse, dit-il en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succès le sort garde à mes armes,
Je te laisse mon fils, pour gage de ma foi ;
S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
Montre au fils à quel point tu chérissais le père. »
Et je puis voir répandre un sang si précieux ?
Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux ?

ACTE III - SCÈNE VIII

Roi barbare ! faut-il que mon crime l'entraîne ?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine ?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?
Mais cependant, mon fils, tu meurs, si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir ?
Non tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
Va le trouver pour moi.

CÉPHISE

Que faut-il que je dise ?

ANDROMAQUE

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort...
Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort ?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie ?

CÉPHISE

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE

Hé bien, va l'assurer...

CÉPHISE

De quoi ? de votre foi ?

ANDROMAQUE

Hélas ! pour la promettre est-elle encore à moi ?

ANDROMAQUE

O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon père !
O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère !
Allons.

CÉPHISE

Où donc, Madame ? et que résolvez-vous ?

ANDROMAQUE

Allons, sur son tombeau consulter mon époux.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE

Ah ! je n'en doute point. C'est votre époux Madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en votre âme.
Il veut que Troie encor se puisse relever,
Avec cet heureux fils, qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame, il n'attendait qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ses transports. Père, sceptre, alliés,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds.
Sur lui, sur tout son peuple il vous rend souveraine.
Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine ?
Déjà contre les Grecs plein d'un noble courroux,
Le soin de votre fils le touche autant que vous,
Il prévient leur fureur, il lui laisse sa garde,
Pour ne pas l'exposer lui-même il se hasarde.
Mais tout s'apprête au temple. Et vous avez promis.

ANDROMAQUE

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.

ANDROMAQUE

CÉPHISE

Madame, qui vous presse ? Il suffit que sa vue
Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés,
Et vos embrassements ne seront plus comptés.
Quel plaisir d'élever un enfant, qu'on voit croître,
Non plus comme un esclave élevé pour son maître,
Mais pour voir avec lui renaître tant de rois !

ANDROMAQUE

Céphise, allons le voir pour la dernière fois.

CÉPHISE

Que dites-vous ? O Dieux !

ANDROMAQUE

O ! ma chère Céphise,
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise.
Ta foi dans mon malheur s'est montrée à mes yeux.
Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connaissais mieux.
Quoi donc, as-tu pensé qu'Andromaque infidèle,
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle,
Et que de tant de morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fit troubler le leur ?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre ?
Mais son fils périssait, il l'a fallu défendre.
Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui,
Il suffit. Je veux bien m'en reposer sur lui.
Je sais quel est Pyrrhus. Violent, mais sincère,
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor,
Leur haine va donner un père au fils d'Hector.

ACTE IV - SCÈNE I

Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie.
Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste,
D'une infidèle vie abrégera le reste,
Et sauvant ma vertu, rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème;
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CÉPHISE

Ah ! ne prétendez pas que je puisse survivre...

ANDROMAQUE

Non, non, je te défends, Céphise de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique trésor,
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus. Fais-lui garder sa foi.
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
Fais-lui valoir l'hymen, où je me suis rangée;
Dis-lui, qu'avant ma mort je lui fus engagée,
Que ses ressentiments doivent être effacés,
Qu'en lui laissant mon fils c'est l'estimer assez.
Fais connaître à mon fils les héros de sa race.
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace.
Dis-lui, par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.
Parle-lui tous les jours des vertus de son père,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.

ANDROMAQUE

Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger,
Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste.
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.
Et pour ce reste enfin j'ai moi-même en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

CÉPHISE

Hélas !

ANDROMAQUE

Ne me suis point si ton cœur en alarmes,
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs, Céphise, et souviens-toi
Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi.
C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

SCÈNE II

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE

Non, je ne puis assez admirer ce silence.
Vous vous taisez, Madame, et ce cruel mépris
N'a pas du moindre trouble agité vos esprits ?
Vous soutenez en paix une si rude attaque,
Vous qu'on voyait frémir au seul nom d'Andromaque ?
Vous qui sans désespoir ne pouviez endurer
Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer ?
Il l'épouse. Il lui donne avec son diadème
La foi, que vous venez de recevoir vous-même :
Et votre bouche encor muette à tant d'ennui,

ACTE IV - SCÈNE III

N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui ?
Ah ! que je crains, Madame, un calme si funeste !
Et qu'il vaudrait bien mieux...

HERMIONE

Fais-tu venir Oreste ?

CLÉONE

Il vient, Madame, il vient. Et vous pouvez juger,
Que bientôt à vos pieds il allait se ranger.
Prêt à servir toujours sans espoir de salaire,
Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire.
Mais il entre.

SCÈNE III

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE

Ah Madame ! est-il vrai qu'une fois
Oreste en vous cherchant obéisse à vos lois ?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance ?
Avez-vous en effet souhaité ma présence ?
Croirai-je que vos yeux à la fin désarmés
Veulent...

HERMIONE

Je veux savoir, Seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE

Si je vous aime ? O Dieux ! mes serments, mes parjures,

ANDROMAQUE

Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés,
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez ?

HERMIONE

Vengez-moi, je crois tout.

ORESTE

Hé bien, allons, Madame.
Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme.
Prenons, en signalant mon bras et votre nom,
Vous la place d'Hélène, et moi d'Agamemnon.
De Troie en ce pays réveillons les misères,
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.
Partons, je suis tout prêt.

HERMIONE

Non, Seigneur, demeurons,
Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
Quoi de mes ennemis couronnant l'insolence,
J'irais attendre ailleurs une lente vengeance,
Et je m'en remettrais au destin des combats,
Qui peut-être à la fin ne me vengerait pas ?
Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure.
Mais si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
Tous vos retardements sont pour moi des refus.
Courez au temple. Il faut immoler...

ORESTE

Qui ?

HERMIONE

Pyrrhus.

ACTE IV - SCÈNE III

ORESTE

Pyrrhus, Madame ?

HERMIONE

Hé ! quoi ? votre haine chancelle ?
Ah ! courez, et craignez que je ne vous rappelle.
N'alléguez point des droits que je veux oublier.
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE

Moi, je l'excuserais ? Ah ! vos bontés, Madame,
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon âme.
Vengeons-nous, j'y consens. Mais par d'autres chemins.
Soyons ses ennemis, et non ses assassins.
Faisons de sa ruine une juste conquête.
Quoi pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête ?
Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'État,
Que pour m'en acquitter par un assassinat ?
Souffrez, au nom des Dieux, que la Grèce s'explique,
Et qu'il meure chargé de la haine publique.
Souvenez-vous qu'il règne, et qu'un front couronné...

HERMIONE

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné ?
Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
Demande une victime, à moi seule adressée ;
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé,
Que je le hais, enfin, Seigneur, que je l'aimai ?
Je ne m'en cache point. L'ingrat m'avait su plaire,
Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour, ou mon père ;
N'importe. Mais enfin réglez-vous là-dessus.
Malgré mes vœux, Seigneur, honteusement déçus,

ANDROMAQUE

Malgré la juste horreur, que son crime me donne,
Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne.
Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain,
S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

ORESTE

Hé bien, il faut le perdre, et prévenir sa grâce.
Il faut... Mais cependant, que faut-il que je fasse ?
Comment puis-je sitôt servir votre courroux ?
Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups ?
A peine suis-je encore arrivé dans l'Épire,
Vous voulez par mes mains renverser un empire,
Vous voulez qu'un roi meure, et pour son châtement,
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.
Aux yeux de tout son peuple, il faut que je l'opprime.
Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime.
Je ne m'en défends plus. Et je ne veux qu'aller
Reconnaître la place où je dois l'immoler.
Cette nuit, je vous sers. Cette nuit je l'attaque.

HERMIONE

Mais cependant, ce jour il épouse Andromaque.
Dans le temple déjà le trône est élevé.
Ma honte est confirmée, et son crime achevé.
Enfin qu'attendez-vous ? Il vous offre sa tête.
Sans gardes, sans défense il marche à cette fête.
Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger.
Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.
Voulez-vous, malgré lui, prendre soin de sa vie ?
Armez avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie.
Soulevez vos amis. Tous les miens sont à vous.
Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous.
Mais quoi ? Déjà leur haine est égale à la mienne,
Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne.

ACTE IV - SCÈNE III

Parlez. Mon ennemi ne vous peut échapper.
Ou plutôt, il ne faut que les laisser frapper.
Conduisez, ou suivez une fureur si belle.
Revenez tout couvert du sang de l'infidèle.
Allez, en cet état soyez sûr de mon cœur.

ORESTE

Mais, Madame, songez...

HERMIONE

Ah ! c'en est trop, Seigneur.
Tant de raisonnements offensent ma colère.
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreste content. Mais enfin je vois bien,
Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien.
Partez, allez ailleurs vanter votre constance,
Et me laissez ici le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontés mon courage est confus,
Et c'est trop en un jour essayer de refus.
Je m'en vais seule au temple, où leur hymen s'apprête,
Où vous n'osez aller mériter ma conquête.
Là, de mon ennemi je saurai m'approcher.
Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher.
Et mes sanglantes mains sur moi-même tournées,
Aussitôt malgré lui joindront nos destinées,
Et tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec lui, que de vivre avec vous.

ORESTE

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame, il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos ennemis par moi vont vous être immolés.
Et vous reconnaîtrez mes soins, si vous voulez.

ANDROMAQUE

HERMIONE

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite,
Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite.

SCÈNE IV

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE

Vous vous perdez, Madame. Et vous devez songer...

HERMIONE

Que je me perde, ou non, je songe à me venger,
Je ne sais même encor, quoi qu'il m'ait pu promettre,
Sur d'autres que sur moi, si je dois m'en remettre.
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens,
Et je tiendrais mes coups bien plus sûrs que les siens.
Quel plaisir, de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du parjure,
Et pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
De cacher ma rivale à ses regards mourants !
Ah ! si du moins Oreste, en punissant son crime,
Lui laissait le regret de mourir ma victime !
Va le trouver. Dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat,
Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'État.
Chère Cléone, cours. Ma vengeance est perdue,
S'il ignore, en mourant, que c'est moi qui le tue.

CLÉONE

Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je voi ?

ACTE IV - SCÈNE V

O Dieux ! Qui l'aurait cru, Madame ? c'est le Roi.

HERMIONE

Ah ! cours après Oreste, et dis-lui, ma Cléone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.

SCÈNE V

PYRRHUS, HERMIONE, PHŒNIX.

PYRRHUS

Vous ne m'attendiez pas, Madame, et je vois bien
Que mon abord ici trouble votre entretien.
Je ne viens point armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice.
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas,
Et je soutiendrais mal ce que je ne crois pas.
J'épouse une Troyenne. Oui, Madame, et j'avoue
Que je vous ai promis la foi, que je lui voue.
Un autre vous dirait que dans les champs troyens
Nos deux pères sans nous formèrent ces liens,
Et que sans consulter ni mon choix ni le vôtre,
Nous fûmes sans amour engagés l'un à l'autre.
Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis.
Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis.
Loin de les révoquer, je voulus y souscrire.
Je vous vis avec eux arriver en Épire.
Et quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux ;
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle,
Je voulus m'obstiner à vous être fidèle.
Je vous reçus en reine, et jusques à ce jour

ANDROMAQUE

J'ai cru que mes serments me tiendraient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte. Et par un coup funeste,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.
L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'autel
Nous jurer, malgré nous, un amour immortel.
Après cela, Madame, éclatez contre un traître,
Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'être.
Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux
Il me soulagera peut-être autant que vous.
Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures,
Je crains votre silence, et non pas vos injures;
Et mon cœur soulevant mille secrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice.
Et que voulant bien rompre un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste après tout, qu'un conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse ?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter.
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi, sans que ni serment, ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne ?
Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la fille d'Hélène, à la veuve d'Hector ?
Couronner tour à tour l'esclave et la princesse,
Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce ?
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.
Pour plaire à votre épouse, il vous faudrait peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure, et de traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.

ACTE IV - SCÈNE V

Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie.
Mais, Seigneur, en un jour ce serait trop de joie.
Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?
Du vieux père d'Hector la valeur abattue
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avait glacé ;
Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée,
De votre propre main Polixène égorgée
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous,
Que peut-on refuser à ces généreux coups ?

PYRRHUS

Madame, je sais trop à quels excès de rage
La vengeance d'Hélène emporta mon courage.
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé.
Mais enfin je consens d'oublier le passé.
Je rends grâces au Ciel, que votre indifférence
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
Devait mieux vous connaître, et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisaient une injure mortelle,
Il faut se croire aimé, pour se croire infidèle.
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers.
J'ai craint de vous trahir, peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étaient point faits dépendants l'un de l'autre.
Je suivais mon devoir, et vous cédiez au vôtre.
Rien ne vous engageait à m'aimer en effet.

HERMIONE

Je ne t'ai point aimé, cruel ? Qu'ai-je donc fait ?

ANDROMAQUE

J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes.
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces.
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés.
Je leur ai commandé de cacher mon injure.
J'attendais en secret le retour d'un parjure.
J'ai cru que tôt ou tard à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, si le Ciel en colère
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y consens. Mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins,
Pour la dernière fois je vous parle peut-être,
Différez-le d'un jour, demain vous serez maître.
Vous ne répondez point ? Perfide, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi.
Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux.
Va lui jurer la foi, que tu m'avais jurée.
Va profaner des Dieux la majesté sacrée.
Ces Dieux, ces justes Dieux, n'auront pas oublié,
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne.
Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione.

ACTE IV - SCÈNE VI

SCÈNE VI

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX

Seigneur, vous entendez. Gardez de négliger
Une amante en fureur, qui cherche à se venger.
Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée,
La querelle des Grecs à la sienne est liée.
Oreste l'aime encore. Et peut-être à ce prix...

PYRRHUS

Andromaque m'attend. Phœnix, garde son fils.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

HERMIONE, *seule.*

Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ? Quel chagrin me dévore ?
Errante, et sans dessein, je cours dans ce palais.
Ah ! ne puis-je savoir si j'aime, ou si je hais ?
Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur, au moins étudiée.
L'ai-je vu se troubler, et me plaindre un moment ?
En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
Et je le plains encore ? Et pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui ?
Je tremble au seul penser du coup qui le menace ?
Et prête à me venger je lui fais déjà grâce ?
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux.
Qu'il périsse. Aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe, et se rit de ma rage.
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage.
Il croit que toujours faible, et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées.

Triomphant dans le temple il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'ingrat ! cet embarras funeste.
Non, non encore un coup, laissons agir Oreste.
Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir.
A le vouloir ? Hé quoi ? c'est donc moi qui l'ordonne ?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione ?
Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois,
Avec tant de plaisir redire les exploits,
A qui même en secret je m'étais destinée,
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée,
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États,
Que pour venir si loin préparer son trépas ?
L'assassiner, le perdre ? Ah ! devant qu'il expire...

SCÈNE II

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE

Ah ! qu'ai-je fait, Cléone ? et que viens-tu me dire ?
Que fait Pyrrhus ?

CLÉONE

Il est au comble de ses vœux,
Le plus fier des mortels, et le plus amoureux.
Je l'ai vu vers le temple, où son hymen s'apprête,
Mener en conquérant sa nouvelle conquête,
Et d'un œil où brillèrent sa joie et son espoir,
S'enivrer, en marchant, du plaisir de la voir.
Andromaque, au travers de mille cris de joie,
Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie :
Incapable toujours d'aimer et de haïr,

ACTE V - SCÈNE II

Sans joie, et sans murmure elle semble obéir,

HERMIONE

Et l'ingrat ? Jusqu'au bout il a poussé l'outrage ?
Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage ?
Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits ?
N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais ?
Dis-moi, ne t'es-tu point présentée à sa vue ?
L'ingrat a-t-il rougi, lorsqu'il t'a reconnue ?
Son trouble avouait-il son infidélité ?
A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté ?

CLÉONE

Madame, il ne voit rien. Son salut, et sa gloire
Semblent être avec vous sortis de sa mémoire.
Sans songer qui le suit, ennemis, ou sujets,
Il poursuit seulement ses amoureux projets.
Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde,
Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.
Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès
Dans un fort éloigné du temple et du palais.
Voilà, dans ses transports, le seul soin qui lui reste.

HERMIONE

Le perfide ! Il mourra. Mais que t'a dit Oreste ?

CLÉONE

Oreste, avec ses Grecs, dans le temple est entré.

HERMIONE

Hé bien ? à me venger n'est-il pas préparé ?

ANDROMAQUE

CLÉONE

Je ne sais.

HERMIONE

Tu ne sais ? Quoi donc Oreste encore,
Oreste me trahit ?

CLÉONE

Oreste vous adore.
Mais de mille remords son esprit combattu
Croit tantôt son amour, et tantôt sa vertu.
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème.
Il respecte en Pyrrhus Achille, et Pyrrhus même.
Il craint la Grèce, il craint l'univers en courroux,
Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous.
Il voudrait en vainqueur vous apporter sa tête.
Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête,
Enfin il est entré, sans savoir dans son cœur,
S'il en devait sortir coupable, ou spectateur.

HERMIONE

Non, non, il les verra triompher sans obstacle,
Il se gardera bien de troubler ce spectacle.
Je sais de quels remords son courage est atteint.
Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint.
Quoi ? sans qu'elle employât une seule prière,
Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière ?
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois, qu'ils ne connaissaient pas ?
Et moi je ne prétends que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du soin de mon injure ;
Il peut me conquérir à ce prix, sans danger,
Je me livre moi-même, et ne puis me venger ?
Allons. C'est à moi seule, à me rendre justice :

ACTE V - SCÈNE III

Que de cris de douleur le temple retentisse.
De leur hymen fatal troublons l'événement,
Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.
Je ne choisirai point dans ce désordre extrême.
Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même.
Je mourrai. Mais au moins ma mort me vengera,
Je ne mourrai pas seule, et quelqu'un me suivra.

SCÈNE III

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie.
Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.

HERMIONE

Il est mort ?

ORESTE

Il expire. Et nos Grecs irrités,
Ont lavé dans son sang ses infidélités.
Je vous l'avais promis. Et quoique mon courage
Se fit de ce complot une funeste image,
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
Pyrrhus m'a reconnu. Mais sans changer de face,
Il semblait que ma vue excitât son audace,
Que tous les Grecs bravés en leur ambassadeur
Dussent de son hymen relever la splendeur.

ANDROMAQUE

Enfin avec transport prenant son diadème,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :
« Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne, et ma foi,
Andromaque, réglez sur l'Épire et sur moi.
Je voue à votre fils une amitié de père,
J'en atteste les Dieux, je le jure à sa mère.
Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
Et je le reconnais pour le roi des Troyens. »
A ces mots, qui du peuple attireraient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage.
L'infidèle s'est vu partout envelopper,
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.
Chacun se disputait la gloire de l'abattre.
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober,
Mais enfin à l'autel il est allé tomber.
Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse
Pour venir de ces lieux enlever ma princesse,
Et regagner le port, où bientôt nos amis
Viendront couverts du sang, que je vous ai promis.

HERMIONE

Qu'ont-ils fait !

ORESTE

Pardonnez à leur impatience.
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance.
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,
Qu'il sentit en mourant qu'il expirait pour vous.
Mais c'est moi, dont l'ardeur leur a servi d'exemple,
Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple,
Madame, et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort, que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups...

ACTE V - SCÈNE III

HERMIONE

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur,
Va, je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare qu'as-tu fait ? avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie ?
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui ?
Mais parle. De son sort qui t'a rendu l'arbitre ?
Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?
Qui te l'a dit ?...

ORESTE

O Dieux ! Quoi ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas ?

HERMIONE

Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ?
Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée ?
Et ne voyais-tu pas dans mes emportements,
Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments ?
Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire ?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire,
Toi-même avant le coup me venir consulter,
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter ?
Que ne me laissais-tu le soin de ma vengeance ?
Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence ?
Voilà de ton amour le détestable fruit.
Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit.
C'est toi, dont l'ambassade à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins,
Il m'aimerait peut-être, il le feindrait du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire,

ANDROMAQUE

Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille. Et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toi.

SCÈNE IV

ORESTE, *seul.*

Que vois-je ? Est-ce Hermione ? Et que viens-je d'entendre ?
Pour qui coule le sang que je viens de répandre ?
Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt ? et suis-je Oreste enfin ?
Quoi ? j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire.
J'assassine à regret un roi que je révère.
Je viole en un jour les droits des souverains,
Ceux des ambassadeurs, et tous ceux des humains ;
Ceux même des autels, où ma fureur l'assiège.
Je deviens parricide, assassin, sacrilège.
Pour qui ? Pour une ingrate, à qui je le promets,
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
Dont j'épouse la rage. Et quand je l'ai servie,
Elle me redemande et son sang et sa vie !
Elle l'aime ! et je suis un monstre furieux !
Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux,
Et l'ingrate, en fuyant, me laisse pour salaire,
Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire.

SCÈNE V

ORESTE, PYLADE, SOLDATS D'ORESTE.

PYLADE

Il faut partir, Seigneur. Sortons de ce palais,

ACTE V - SCÈNE V

Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.
Nos Grecs pour un moment en défendent la porte.
Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte.
Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis,
Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
Andromaque elle-même à Pyrrhus si rebelle,
Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidèle,
Commande qu'on le venge, et peut-être sur nous
Veut venger Troie encore, et son premier époux.
Allons. N'attendons pas que l'on nous environne,
Nos Grecs nous rejoindront. Et tandis qu'Hermione
Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,
Voilà notre chemin, sortons en sûreté.

ORESTE

Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux suivre,
A son dernier arrêt, je ne puis plus survivre:
Partez, j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE

Hermione, Seigneur ? il la faut oublier.
Quoi ! toujours l'instrument, et l'objet de sa rage,
Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage ?
Et parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez ?

ORESTE

Elle meurt ? Dieux ! qu'entends-je ?

PYLADE

Hé quoi ? vous l'ignorez ?
En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée,
Qui courait vers le temple, inquiète, égarée.

ANDROMAQUE

Elle a trouvé Pyrrhus, porté sur des soldats,
Que son sang excitait à venger son trépas.
Sans doute à cet objet sa rage s'est émue.
Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue,
Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au ciel, se frapper, et tomber.

ORESTE

Grâce aux Dieux ! Mon malheur passe mon espérance :
Oui, je te loue, ô Ciel ! de ta persévérance.
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.
Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;
J'étais né, pour servir d'exemple à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli :
Hé bien, je meurs content, et mon sort est rempli.
Où sont ces deux amants ? Pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie :
L'un et l'autre en mourant je les veux regarder.
Réunissons trois cœurs, qui n'ont pu s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ?
De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?
Quelle horreur me saisit ? Grâce au Ciel, j'entrevois.
Dieux ! Quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !

PYLADE

Ah Seigneur !

ORESTE

Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore ?
Trouverai-je partout un rival que j'abhorre ?
Percé de tant de coups comment t'es-tu sauvé ?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je ? A mes yeux Hermione l'embrasse ?

ACTE V - SCÈNE V

Elle vient l'arracher au coup qui le menace ?
Dieux, quels affreux regards elle jette sur moi !
Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi ?
Hé bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione.
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer,
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

PYLADE

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse,
Ménageons les moments que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendraient impuissants,
S'il reprenait ici sa rage avec ses sens.

FIN

The first thing I did was to
 go to the office and see
 what was going on. I found
 everything in a state of
 confusion. The papers were
 all over the place and
 I had to spend some time
 before I could get any
 work done. I was very
 busy all day and
 did not get home until
 late in the evening.

I had a very busy day
 and did not get home
 until late in the evening.

I had a very busy day
 and did not get home
 until late in the evening.

I had a very busy day
 and did not get home
 until late in the evening.

I had a very busy day
 and did not get home
 until late in the evening.

TABLE

LA THÉBAÏDE OU LES FRÈRES ENNEMIS.

Épître	17
Préface	19
Acte I	23
Acte II	39
Acte III	51
Acte IV	67
Acte V	81

ALEXANDRE LE GRAND.

Épître	99
Première préface	103
Seconde préface	107
Acte I	111
Acte II	127
Acte III	141
Acte IV	155
Acte V	167

ANDROMAQUE.

Épître	183
Première préface	185
Seconde préface	189
Acte I	193
Acte II	209

Acte III	225
Acte IV	243
Acte V	259

TABLE

	Page
Acte I	100
Acte II	110
Acte III	120
Acte IV	130
Acte V	140
Acte VI	150
Acte VII	160
Acte VIII	170
Acte IX	180
Acte X	190
Acte XI	200
Acte XII	210
Acte XIII	220
Acte XIV	230
Acte XV	240
Acte XVI	250
Acte XVII	260
Acte XVIII	270
Acte XIX	280
Acte XX	290
Acte XXI	300
Acte XXII	310
Acte XXIII	320
Acte XXIV	330
Acte XXV	340
Acte XXVI	350
Acte XXVII	360
Acte XXVIII	370
Acte XXIX	380
Acte XXX	390
Acte XXXI	400
Acte XXXII	410
Acte XXXIII	420
Acte XXXIV	430
Acte XXXV	440
Acte XXXVI	450
Acte XXXVII	460
Acte XXXVIII	470
Acte XXXIX	480
Acte XL	490
Acte XLI	500
Acte XLII	510
Acte XLIII	520
Acte XLIV	530
Acte XLV	540
Acte XLVI	550
Acte XLVII	560
Acte XLVIII	570
Acte XLIX	580
Acte L	590

CE VOLUME
LE DEUXIÈME DE LA COLLECTION
« LES TRÉSORS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE »
A ÉTÉ RÉIMPRIMÉ
LE QUINZE AOÛT
MIL NEUF CENT QUARANTE-QUATRE
SUR LES PRESSES DU
MAITRE IMPRIMEUR ALBERT KUNDIG
A GENÈVE



BIBLIOTECA
CENTRALĂ
UNIVERSITĂȚII "CAROL I"
IAȘI